This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07597503 1

5475 .414
LENOX LIBRARY

Astoin Collection.
Presented in 1884.

S SD
Juss

SIMON DE NANTUA,

OU

LE MARCHAND FORAIN,

SUIVI DES

ŒUVRES POSTHUMES

DE SIMON DE NANTUA;

Par Laurent de Jussieu.

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.

A PARIS,

CHEZ LOUIS COLAS, LIBRAIRE

DE LA SOCIÉTÉ POUR L'INSTRUCTION ÉLÉMENTAIRE,

Rue Dauphine, n° 32.

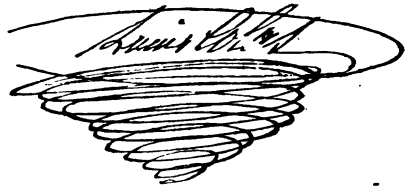
1837.

g.0.14.

TRANSFER FROM LENOX.

ASTOR NEW YORK

Tous les exemplaires non revêtus de ma signature seront réputés contrefaits, et je poursuivrai le contrefacteur.



Autres Ouvrages du même Auteur.

ANTOINE ET MAURICE; ouvrage couronné par la Société royale pour l'amélioration des prisons. Nouvelle édit. 1 vol. in-12. 2 fr.

CONTES ET FABLES en vers. 1 vol. in-18. 1 fr. 25 c.

LES PETITS LIVRES DU PÈRE LAMI. 6 petits vol. in-18, avec fig. et cartes, pour les enfans de cinq à neuf ans . . 2 fr. 50 c.

On trouve à la même Librairie tout le matériel des écoles, tel que ardoises, crayons, porte-crayons, encriers, médailles, registres, feuilles de classe, etc., etc., et tous les instrumens nécessaires pour les mathématiques, pour le dessin linéaire et pour l'arpentage.

MANUEL DES ÉCOLES ÉLÉMENTAIRES, ou exposé de la méthode d'enseignement mutuel; par M. Sarazin, directeur de l'école normale élémentaire de Paris; ouvrage adopté par le Conseil royal de l'Instruction publique. 1 vol. in-12; avec planches. 1 fr. 80 c.

PARIS.—IMPRIMERIE DE CASIMIR, RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N° 12.

NEW YORK

SIMON DE NANTUA,

OU

LE MARCHAND FORAIN.

OUVRAGE

Qui a obtenu, en 1818, le prix proposé par la Société pour l'instruction élémentaire, en faveur du meilleur livre à l'usage des habitans des villes et des campagnes.

PAR LAURENT DE JUSSIEU.

Je fais des vœux, mes amis, pour que vous soyez sages et heureux.
(Chap. XXXVII.)

Extrait du Catalogue de la Librairie de Louis Colas.

OUVRAGES ADOPTÉS POUR LES ÉCOLES PRIMAIRES.

Nouveaux tableaux de lecture assujettis au système et aux procédés de l'enseignement mutuel, spécialement composés pour les écoles dans lesquelles on suit cette méthode, et applicables aux autres modes d'enseignement; par M. Jomard, membre de l'Institut. 85 feuilles. Prix : 4 fr.

Lecture courante, 71 tableaux contenant des sentences et proverbes tirés du bonhomme Richard, de Port-Royal et de Fénelon, des extraits des Évangiles, de la Bible et de la Genèse. 4 fr. 50 c.

Doctrine chrétienne, par Fleury, 29 tableaux. 1 fr. 80 c.

Prières en latin, 10 tableaux. 1 fr. 25 c.

Arithmétique élémentaire, ou tableaux d'arithmétique, par M. Jomard; nouvelle édition, 51 feuilles, avec gravures. 5 fr.

Tableaux de grammaire française, adoptés par la Société pour l'instruction élémentaire, 53 feuilles. 3 fr. 50 c.

— *La même grammaire*, en 1 vol. in-12, cart. 1 fr. 25 c.

Cahier de 32 modèles d'écriture cursive, par M. Werdet. 2 fr. 25 c.

Dictées pour l'écriture, composées de 96 tableaux gravés en caractères de cursive, par M. Boulet. 6 fr.

Dessin linéaire et arpentage, d'après une méthode applicable à toutes les écoles primaires, par L.-B. Francœur; troisième édition; 1 vol. in-8, avec 3 planches, et un atlas de 16 planches. 7 fr.

Méthode élémentaire et pratique d'arpentage, de division des terres et de levée des plans, etc.; par J.-J. Gillet; 1 vol. in-12, avec 6 planches. 3 fr.

Traité élémentaire du dessin et du lavis de la carte topographique, donnant les procédés employés pour tracer les divers objets qui composent le plan, et la manière de les colorier; orné de 58 modèles, dont 18 enluminés, par J.-J. Gillet, in-folio. 3 fr. 50 c.

Cahiers manuscrits, ou écritures lithographiées pour exercer les enfans à la lecture des manuscrits, 14 cahiers in-8, composés chacun de 32 pages, texte ou planches, contenant une instruction élémentaire sur divers sujets; seconde édition. Prix de chaque cahier. 40 c.

Élémens de technologie, ou description des procédés des arts et de l'économie domestique, etc.; par L.-B. Francœur; 1 vol. in-8, avec 7 planches. 7 fr.

Guide pratique de l'Arithméticien, contenant près de 6,000 opérations graduées sur toutes les parties de l'arithmétique; par A. Bonifacq; 1 vol. in-8. 5 fr.

Livret des solutions des opérations contenues dans le Guide pratique de l'Arithméticien; 1 vol. in-8. 2 fr.

Petite arithmétique décimale, conforme au programme de l'Université, pour les écoles primaires; par M. Tisserand; 3e édition, 1 vol. in-18, cart. 50 c.

Histoire de France, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours; par F. Ragon, professeur de rhétorique au collége royal de Bourbon, auteur de l'Abrégé de l'Histoire générale des temps modernes; 2 vol. in-8. Ouvrage adopté par le Conseil royal de l'Instruction publique; 1 vol. in-18, cart. 75 c.

Le petit Bossu, ou la Famille du Sabotier, livre de lecture courante, par mademoiselle S. Ulliac Trémadeure; 1 vol. in-12. 1 fr.

Entretiens sur les élémens de l'astronomie, de l'histoire naturelle, de la physique, de la chimie, etc., par M. Patrice Larroque; 1 vol. in-12. 1 fr. 25 c.

Grammaire pratique à l'usage des écoles primaires, contenant toutes les règles de l'orthographe absolue et de l'orthographe relative, etc., par M. Émile Delacour; 1 vol. in-12. 1 fr. 25 c.

A MONSIEUR

LE DUC

DE LA ROCHEFOUCAULD.

MONSIEUR LE DUC,

Vous vous êtes rendu l'organe de cet ami du bien public de qui la générosité a fondé le prix que cet ouvrage a eu le bonheur d'obtenir. Il était naturel, Monsieur le Duc, que j'eusse le désir de faire hommage de ce travail à celui qui en fut ainsi le premier auteur. Quoiqu'il ait voulu se couvrir d'un voile que j'ai dû respecter, mes vœux sont cependant remplis, puisque vous me permettez d'attacher à mon ouvrage un nom que la France et l'Europe révèrent, que l'on est accoutumé de voir inscrit en tête de toutes les

institutions utiles, et qui est en possession de la reconnaissance nationale.

C'est à la classe intéressante à laquelle vous avez consacré tant de soins, que ce livre est destiné : quand elle y verra votre nom, Monsieur le Duc, elle sera convaincue que l'on s'est occupé de son bonheur, et elle écoutera avec plus de confiance quelques leçons utiles. Si cet ouvrage enfin peut réussir à faire un peu de bien, ce sera encore vous qui l'aurez produit, en daignant agréer ce faible hommage d'une reconnaissance infinie.

Je suis avec respect,

MONSIEUR LE DUC,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LAURENT DE JUSSIEU.

SIMON DE NANTUA,

OU

LE MARCHAND FORAIN.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'est que Simon de Nantua.

« Pierre qui roule n'amasse pas mousse, » dit un vieux proverbe que j'ai souvent entendu répéter par mon grand-père ; c'est comme qui dirait que l'on ne s'enrichit guère à changer de place et à courir le monde. Aussi le père Simon de Nantua, qui voyageait depuis quarante ans de foire en foire, avec un cheval chargé de deux gros paniers remplis de marchandises, n'était-il pas devenu bien riche à ce métier; mais il y avait gagné l'expérience, qui vaut de l'or : car il avait de bons yeux et de bonnes oreilles; il avait vu beaucoup de pays, beaucoup de gens, et entendu beaucoup de choses. Sa mémoire était excellente, en sorte qu'il se souvenait très-bien de tout cela; et comme la nature l'avait doué d'un sens droit et d'un esprit juste, il pouvait donner à chacun de bons conseils. Il ne les épargnait en effet à personne, et n'avait pas de plus grand plaisir que la conversation ; peut-être même aurait-il pu passer pour un peu bavard.

Cela n'empêchait pas que ceux qui l'écoutaient ne s'en trouvassent fort bien : car on peut dire que celui qui écoute emploie souvent mieux son temps que celui qui parle. Quant à Simon de Nantua, il n'employait point mal le sien en parlant, puisqu'au contraire il ne disait que des choses sensées, dont chacun pouvait faire son profit, et que d'ailleurs, avant de se mettre à parler lui-même, il avait long-temps regardé et écouté.

Quoiqu'il ne fût pas bien riche, son petit commerce lui avait cependant procuré les moyens d'élever une famille assez nombreuse, et de vivre lui-même aisément. Or, comme ses désirs n'allaient pas au-delà, il était parfaitement heureux, et on l'entendait souvent dire qu'il n'y a de vrai pauvre que celui qui désire plus qu'il ne peut avoir. Il continuait de travailler, de courir les foires, malgré son âge déjà avancé, parce qu'il disait encore qu'il n'est pas de plus grands ennemis du bonheur et de la santé, que l'oisiveté et la paresse. Aussi le père Simon se portait-il à merveille, avec sa tête chauve et le peu de cheveux blancs qui restaient à l'entour de ses oreilles. Sa figure était toujours riante, et ses joues colorées et bien nourries faisaient plaisir à voir. Il portait fort lestement son gros ventre, et marchait droit, en s'appuyant sur son bâton de voyage.

Simon de Nantua avait été destiné par son

père à l'état ecclésiastique, en sorte qu'il avait fait dans sa jeunesse quelques études. Mais par la suite, ne s'étant point senti assez de vocation pour remplir dignement les fonctions de cet important ministère : Ma foi, dit-il, mon père a été porte-balle; eh bien! je veux l'être aussi : il y a toujours quelque avantage à suivre modestement la profession de son père. — Néanmoins Simon eut sans cesse à se louer, dans le cours de sa vie, de l'instruction qu'il avait acquise. Il voyait mieux toutes choses, et discernait avec plus de jugement. Le goût qu'il avait conservé pour la lecture lui procurait de temps en temps un agréable et utile délassement; quelquefois même il s'est avisé d'écrire ses propres réflexions, quand ses affaires lui en ont laissé le loisir.

Cette instruction fut le seul héritage que lui légua sa famille. Mais cet héritage vaut mieux que beaucoup d'argent; car il procure les moyens d'en gagner, tandis que l'ignorance ne conduit qu'à le perdre. Il le savait bien, le père Simon, et il ne cessait de demander à tous ceux qu'il rencontrait : — Envoyez-vous vos enfans à l'école? Ayez soin de les y envoyer : c'est le plus riche présent que vous puissiez leur faire. S'ils ne savent rien, ils auront toujours besoin des autres, et ils seront souvent dupes.

Vous allez me demander comment je connais

si bien le père Simon, le voici. Je passais l'année dernière à Nantua, où je le rencontrai par hasard chez un fabricant de couvertures de laine avec lequel j'avais affaire. Sa conversation me parut si remplie de bon sens, et tout ce qu'il me raconta de ses tournées me sembla si intéressant, que je conçus l'idée d'en faire une avec lui. Justement il se disposait à partir pour Saint-Claude, petite ville assez commerçante du département du Jura, où il désirait se trouver le 6 de juin, pour la foire qui s'y tient à cette époque. Je lui proposai de faire route ensemble: il ne demanda pas mieux, et ce qui fut dit fut fait. De Saint-Claude je le suivis plus loin, et nous fîmes de compagnie une partie de notre tour de France. Je m'en félicite; car je crois avoir profité des conseils de mon camarade de voyage. Mais, comme je ne voudrais pas être le seul à en tirer parti, je m'en vais, mes amis lecteurs, vous raconter ce que j'ai pu retenir de ma tournée.

CHAPITRE II.

Simon de Nantua va à la foire de Saint-Claude, où il rencontre des marchands, des charlatans, des joueurs et des diseurs de bonne aventure.

Il y avait beaucoup de monde à la foire de Saint-Claude; les uns vendaient, les autres acho-

taient, et tous néanmoins se plaignaient de la difficulté des temps.

Dès que Simon de Nantua parut, il fut bientôt entouré d'une foule de personnes qui le connaissaient. Comme sa réputation de probité était bien établie, il eut promptement vendu les marchandises qu'il devait vendre, et acheté celles dont il avait besoin ; car les affaires ne sont pas longues avec les gens qui sont connus pour ne jamais tromper et pour ne pas se laisser tromper non plus. Nous nous promenâmes ensuite dans la foire. Le père Simon s'arrêtait à tous les groupes. — Vous voilà, père Simon ! lui disait-on. Eh bien ! comment vont les affaires? — Eh ! mais, fort bien, répondait-il ; vous savez que je suis toujours content et que je ne me plains jamais. — Vous êtes heureux, père Simon, de penser ainsi, car les temps sont bien durs ; on ne fait pas d'affaires, et les contributions sont fortes. — Je sais bien, dit Simon de Nantua, que le pays n'est pas riche et qu'il a beaucoup de charges ; mais vous m'avouerez que, si je ne le savais pas, je ne pourrais guère m'en douter d'après ce que je vois ici. Voilà beaucoup de marchands qui me paraissent vendre assez bien leurs marchandises. Je suis seulement fâché de voir que ceux qui étalent des brimborions s'en défassent plus facilement que ceux qui vous offrent des choses utiles. Vous venez

d'acheter des bagues et des joyaux pour votre femme; et quand le froid sera venu, il vous manquera peut-être une bonne couverture de laine : et puis vous direz que vous ne pouvez pas l'acheter, parce que vous avez votre douzième d'impôts à payer. Je vous entends déjà murmurer contre le maire, comme si c'était sa faute, et contre le Gouvernement, comme s'il pouvait payer les dettes de l'État sans votre secours. Au lieu de murmurer et de vous plaindre, ne feriez-vous pas mieux de travailler et d'être économes? Le travail chasse la misère, et c'est l'économie qui l'empêche de revenir.

Quand je retournai à Nantua de mon dernier voyage, je ne trouvai plus, dans nos manufactures, que des hommes, des femmes et des enfans qui s'avisaient de parler politique et de critiquer tout ce qui se faisait. Pendant ce temps-là les métiers se reposaient, et la misère arrivait bon train. — Parbleu! leur dis-je, vous faites là de belles choses, et vous prenez un joli chemin pour diminuer vos charges! Continuez à ne rien faire, et vous aurez bientôt le plaisir de voir vos voisins s'enrichir à vos dépens et se moquer de vous. Ils ont compris cela, ont recommencé à travailler avec ardeur, et voilà qu'ils ne se plaignent plus. Faites-en de même, mes amis, et vous ne sentirez pas le poids de vos charges. Il n'y en a pas de plus grandes que

celles que l'on s'impose à soi-même par l'oisiveté et la dissipation.

N'est-ce pas votre fils que j'aperçois là-bas, jouant à cette petite loterie où l'on perd son argent quoique l'on gagne à tout coup? Comment souffrez-vous cela? Vous ne savez donc pas, père Didier, qu'il n'est point d'habitude plus dangereuse à contracter que celle des jeux de hasard? Il existe une loi fort sage qui défend ces sortes de jeux, et vous favorisez ceux qui lui désobéissent, en les faisant gagner! Savez-vous ce que c'est qu'un joueur? C'est un homme qui commence par perdre l'argent qui est à lui, ensuite celui des fous qui lui en prêtent, et qui finit par voler son père lorsqu'il n'a plus de crédit.

Et vous, père Guillaume, si je ne me trompe, c'est votre fille qui se fait dire sa bonne aventure par ce pélerin! il lui parle à l'oreille avec un grand tuyau de fer-blanc, et Dieu sait ce qu'il lui dit! Voulez-vous que je vous le répète? nous verrons comme vous serez content de la bonne aventure de votre fille. « Ma chère enfant, « vous êtes en âge d'être mariée; mais il vous « manque une dot pour trouver un mari. Avant « peu vous aurez cette dot, et tous les garçons « de la ville vous rechercheront. Mettez à la « loterie les numéros que vous rêverez d'ici à « huit jours, et vous deviendrez la plus riche des

« filles de ce pays. Alors... » — Que dites-vous donc là vous-même, père Simon? interrompt le bonhomme Guillaume. — Ce que je dis? Eh! je répète les jolies instructions que le pélerin donne à votre fille. Vous verrez comme elle dormira cette nuit, et comme son ouvrage sera bien fait demain. — Mais je n'entends pas cela, père Simon; je sais fort bien que la loterie est une ruine pour ceux qui font la folie d'y mettre, et que tous ces rêves sont autant de sottises auxquelles il n'y a que les imbéciles qui se fient. — Vous avez raison, père Guillaume; mais, puisque vous pensez que c'est une folie de croire aux rêves, vous devez penser également que c'en est une d'ajouter foi aux prédictions des diseurs de bonne fortune. Le désir de voir réaliser ce qu'ils ont annoncé fait quelquefois faire des choses dont on se repent. Je vous en avertis; il est dangereux de les consulter, et pour les jeunes filles surtout.

Le bonhomme ne se le fit pas dire deux fois, et courut chercher sa fille au plus vite.

Dans ce moment, Simon de Nantua aperçut un bon villageois qui portait à la main un petit paquet enveloppé de papier gris. — Que venez-vous donc d'acheter là? dit le père Simon. — C'est un remède excellent contre le mal de dents et les indigestions. — Qui vous a vendu cela? — Cet homme que vous voyez, qui porte

un chapeau galonné et qui tient une trompette. — Eh! mon ami, vous venez d'acheter une mauvaise drogue, et c'est un charlatan qui vous l'a vendue. Gardez-vous bien d'en faire usage; car il ne faut jamais se fier à ces sortes de remèdes que distribuent des gens qui n'ont aucune connaissance en médecine. Est-ce que vous n'avez pas assez de bon sens pour comprendre que le mal de dents et une indigestion ne sont pas la même chose, et ne demandent pas le même remède? Tous ces gens-là sont des empoisonneurs, qui se moquent de vous en recevant votre argent. J'en ai rencontré un qui vendait des boulettes de mie de pain sous le nom de *pilules contre la colique*, et qui riait de tout son cœur en les faisant payer fort cher aux nigauds qu'il amusait par ses belles paroles. Le remède d'un charlatan est plus dangereux que le mal. Allez, mon ami, quand vous aurez mal aux dents, voyez le dentiste; et, pour ne pas avoir d'indigestion, soyez sobre et ne buvez pas; car on en meurt quelquefois.

Quelle singulière chose! ajoutait Simon de Nantua. On se plaint de la misère du temps, et l'on trouve de l'argent pour se procurer des bagatelles, pour jouer, pour se faire dire sa bonne aventure, et pour acheter des drogues qui ne sont bonnes à rien!

CHAPITRE III.

Simon de Nantua va au bal, parle sur l'intempérance, et raconte une histoire à ce sujet.

Nous quittâmes Saint-Claude le lendemain, qui était un dimanche, et nous arrivâmes, vers le soir, dans un petit village où l'on dansait. Comme le père Simon passait par là tous les ans, il y était bien connu; aussi tout le monde parut content de le voir : on quitta même un instant la danse pour s'empresser autour de lui, mais bientôt on se remit à sauter joyeusement.

La présence de M. le maire, magistrat fort aimé de ses administrés, ne gênait en rien les amusemens de ces bons villageois. Il y avait de jeunes garçons et de jeunes filles qui se conduisaient avec beaucoup de décence, et tout se passait le mieux du monde. Seulement, lorsque nous entrâmes pour nous rafraîchir dans une espèce de cabaret, nous vîmes un jeune homme qui s'était laissé aller à boire avec excès, et dont la raison était tout-à-fait perdue; dans cet état, il tenait des propos fort déplacés, à tel point que M. le maire, en ayant été averti, le fit conduire en prison par deux hommes de la garde nationale. Nous entendîmes avec plaisir ce magistrat adresser au marchand de vin des

observations sages et modérées sur le tort qu'il avait eu de laisser boire ce malheureux jeune homme au-delà de ses forces.

Vous voyez, mes amis, dit ensuite Simon de Nantua, combien l'intempérance est un vice honteux et déshonorant! Voilà un garçon qui ne reparaîtra pas sans rougir devant vous, qui me semblez tous bons et honnêtes. Heureux encore que la prudence de M. le maire l'ait mis promptement hors d'état de faire toutes les sottises auxquelles il pouvait se livrer! car il aurait pu lui arriver quelque grand malheur, comme à ce pauvre diable de Philippe, qui aurait été un homme honorable, s'il n'eût pas eu la passion du vin, et qui est aujourd'hui aux galères pour avoir bu avec intempérance. — Oh! père Simon, racontez-nous donc l'histoire de ce Philippe, dirent les jeunes garçons. — Très-volontiers, mes amis, et vous la redirez à votre camarade, afin qu'il tâche d'en faire son profit.

HISTOIRE DE PHILIPPE.

Philippe, continua Simon de Nantua, est le fils d'un honnête boulanger que j'ai connu à Valence. Il a été élevé par son père dans de bons principes, et il a lui-même un excellent cœur et nombre de qualités estimables. Mais il ne faut qu'un seul vice pour rendre inutiles beau-

coup de vertus : ce pauvre Philippe en est la preuve. Il avait contracté de bonne heure l'habitude de boire avec excès, en sorte qu'il était rarement en état de faire son ouvrage. Le travail l'ennuyait aussi, parce qu'il trouvait plus de plaisir à vider son verre qu'à pétrir du pain. Il aurait cependant pu continuer l'état de son père, et vivre honorablement dans une douce aisance. Mais sa passion était plus forte que toute autre considération, et, de plus, les mauvaises connaissances qu'il avait faites au cabaret achevaient de le détourner de ses devoirs.

Enfin, un jour qu'il s'était enivré avec un jeune soldat dont le corps était en garnison à Valence, celui-ci lui conseilla de s'engager, en l'assurant que rien n'était préférable à la profession de soldat; qu'on n'y avait rien à faire, et qu'on pouvait se divertir depuis le commencement du jour jusqu'à la fin. Philippe, enthousiasmé du tableau que lui fait son camarade, va sur-le-champ signer son engagement, sans penser au chagrin qu'il causera à sa famille. Il ne tarda pas à être puni d'avoir à ce point oublié ce qu'il devait aux auteurs de ses jours.

Le voilà enrôlé et faisant tous les matins l'exercice : ce n'était pas le plus beau du métier, et Philippe commençait à trouver que son camarade ne lui avait pas parlé des inconvéniens de la profession. Un jour que ce malheureux

avait bu dès le matin avec deux ou trois autres mauvais sujets du régiment, il se présenta à l'exercice dans un état fort peu décent. Le voilà qui ne sait où il en est, et qui fait manquer toutes les manœuvres, parce qu'il voit double, qu'il va de travers, et qu'il marche sur les pieds de ses voisins. Le sergent veut le faire sortir des rangs, et le prend par le collet. Philippe ne trouve pas cela bon, tire son sabre et blesse le sergent. Aussitôt on l'arrête, on le conduit en prison; il est jugé et condamné à mort, pour avoir levé le sabre contre son supérieur.

Le sergent était un brave homme, qui supplia son colonel d'implorer la clémence du roi en faveur du malheureux Philippe, et le roi a bien voulu commuer la peine : en sorte que Philippe se trouve aujourd'hui condamné aux travaux forcés à perpétuité. Je vous laisse à penser quelle est la douleur des parens de ce jeune homme! Il n'était pas fait pour le déshonneur. Mais sait-on jusqu'où l'on peut aller, quand on se laisse conduire par l'intempérance? Je ne vois rien de plus digne de pitié qu'un homme qui s'expose à perdre la raison et à se rendre l'égal des animaux. Il me semble plus à plaindre qu'un fou, car l'ivresse est une vraie folie, et je serais bien honteux de m'être rendu fou par ma faute.

Lorsque le père Simon eut fini de parler, il

y avait un jeune homme qui pleurait. — Qu'avez-vous donc, mon enfant? dit Simon de Nantua.—C'est votre histoire qui me donne un bien grand regret, répondit le jeune homme; car si le pauvre Georges s'est enivré, j'en suis la cause, et c'est moi qui l'ai défié à boire. Je ne me serais jamais consolé, s'il lui était arrivé un malheur comme à Philippe. — Eh bien! reprit Simon de Nantua, je pense que vous ne vous amuserez plus à de semblables jeux. Vous voyez que la moindre chose qui en puisse résulter, c'est de se faire du mal et d'aller coucher en prison.

CHAPITRE IV.

Simon de Nantua est indigné contre ceux qui maltraitent les animaux.

Nous cheminions tranquillement sur la route de Besançon, lorsque, dans un endroit où le grand chemin tournait, nous entendîmes des juremens effroyables et des coups de bâton qui retentissaient jusqu'à nous, quoique nous ne vissions encore rien. En arrivant au détour de la route, nous aperçûmes une charrette énormément chargée, et attelée seulement de deux chevaux : celui du brancard s'était abattu; et, comme apparemment les coups de fouet n'avaient

pas suffi pour le relever, le charretier s'était armé d'un bâton de cabestan, et frappait à coups redoublés sur les flancs du pauvre animal, qui ne se relevait pas pour cela davantage.

Êtes-vous fou? s'écria Simon de Nantua : vous voulez donc tuer cette malheureuse bête? — Non! morbleu! dit le roulier en jurant toujours; il ne me manquerait plus que cela! Mais le coquin, qui me fait damner depuis une heure, est capable de me jouer le tour de crever au bout.— Eh! ma foi, à sa place je n'y manquerais pas, reprit Simon de Nantua, car j'aimerais mieux être mort dix fois que de servir un maître tel que vous. Je lui souhaite de tout mon cœur, pour son bonheur et pour votre punition, de ne pas se relever de là. Nous allons pourtant vous donner un coup de main; mais c'est bien par pitié pour votre cheval, et non par intérêt pour vous. — Que ce soit par la raison que vous voudrez, je ne vous demande que de m'aider à sortir d'embarras, répondit le brutal.

Nous nous efforçâmes en effet de soulever le brancard, et, pendant ce temps, quoi que pût dire le père Simon, le cheval recevait autant de coups de pied dans le ventre que le charretier articulait de gros jurons. Le pauvre animal se remit enfin sur ses jambes, en faisant un dernier effort; mais ce ne fut pas pour long-temps. Il était essoufflé et paraissait souffrir de tout son

corps. Le sang sortait de plusieurs plaies que lui avait faites le bâton. Au premier coup de fouet, il veut faire un pas, chancelle, tombe de nouveau; et pour cette fois il est inutile de chercher à le relever, car il vient d'expirer.

La colère et la douleur du roulier s'exhalent alors en épouvantables juremens : Que vais-je devenir? Il faut que je sois rendu demain à Besançon : je suis responsable de l'arrivée des marchandises que je porte. Voilà déjà un cheval perdu, et je vais perdre encore le fruit de mon voyage si je n'arrive pas à temps. Ah! coquin! scélérat de cheval! — Ceci est excellent, dit Simon de Nantua; vous tuez votre cheval, et vous vous plaignez de lui! que vouliez-vous qu'il fît de plus que de mourir à votre service? Ceux qui sont cruels envers les animaux, et qui, oubliant que ces êtres sentent et souffrent comme nous, les maltraitent sans utilité, devraient penser au moins qu'il faut ménager le serviteur dont on a besoin.—Tout cela est fort bon; mais comment ferai-je à présent pour continuer ma route? — C'est ce que je ne sais pas; et tout ce que nous pourrons faire pour vous, ce sera de vous envoyer des chevaux du plus prochain village. Prenez patience en attendant; réfléchissez à ce qui vient de vous arriver, et tâchez de ne pas tuer encore votre second cheval. Adieu.

Tout en nous éloignant, nous l'entendions jurer encore. Le père Simon était indigné, et ses yeux brillaient sous ses sourcils blancs, en me parlant de ce que nous venions de voir. J'ai toujours remarqué, me dit-il, que les hommes qui traitent les animaux avec cruauté sont de méchantes gens. Celui qui voit sans peine souffrir un cheval ou un chien, n'est pas éloigné d'être insensible aux souffrances de son semblable; et, quand on s'accoutume à faire du mal aux bêtes, on en fera bientôt aux hommes. Il y a des pays où la cruauté envers les animaux est considérée comme un délit et punie par les lois : ceci me paraît fort sage. Mais chez nous, où cet usage n'existe pas, je voudrais que l'opinion publique s'élevât au moins d'une manière efficace contre ce genre de barbarie, et qu'un homme fût couvert de honte pour avoir maltraité sans nécessité un cheval ou un chien, de même que pour avoir frappé tout être plus faible que lui, qui ne sait ou ne peut pas se défendre. Je me tromperais fort si l'homme que nous venons de voir n'était aussi lâche qu'il est cruel. Mais au reste n'en parlons plus, puisqu'il s'est trouvé si tôt puni de sa brutalité par le fait de cette brutalité même.

CHAPITRE V.

Simon de Nantua fait sentir les avantages des écoles où les enfans s'instruisent entre eux par l'enseignement mutuel.

En arrivant à Besançon, nous nous logeâmes, pour y passer deux nuits, dans une petite auberge bien modeste, à l'entrée de la ville. L'hôtesse de cette auberge avait trois enfans, deux garçons, dont l'aîné n'avait pas moins de onze ans, et une petite fille de sept à huit ans. Simon de Nantua, qui a toujours eu beaucoup de penchant et d'affection pour les enfans, eut bientôt captivé les bonnes grâces de ceux-ci, en jouant avec eux, toute la soirée, devant le feu de la cuisine. Mais comme il ne perdait jamais de vue les choses utiles, il s'avisa de demander à l'aîné s'il savait lire et écrire ; l'enfant répondit, avec un peu de honte, qu'il ne savait rien de tout cela. Le père Simon ne s'amusa pas à augmenter sa confusion, car il sentait bien que c'était la faute des parens, et non celle du petit bonhomme, s'il était encore si ignorant. Mais il appela la mère, et lui dit : Madame Bertrand, est-ce que vous ne songez pas à faire apprendre à lire à vos enfans?

Mme Bertrand. — Mais, père Simon, j'ai voulu faire apprendre quelque chose à l'aîné, et

j'ai été forcée d'y renoncer, parce qu'il ne comprenait rien à ce que son maître lui montrait.

SIMON DE NANTUA. — Eh bien! mère Bertrand, c'est que son maître n'y entendait rien lui-même. Mais pourquoi ne l'envoyez-vous pas à l'école, aussi bien que son frère?

Mme BERTRAND. — Parce que je pense qu'ils n'y apprendront pas davantage.

SIMON DE NANTUA.—C'est ce qui vous trompe, mère Bertrand. Vous avez ici des écoles d'*enseignement mutuel*, dans lesquelles il est impossible de ne pas apprendre.

Mme BERTRAND. — J'en ai bien entendu parler, mais je ne sais pas trop ce que c'est.

SIMON DE NANTUA. — Ce sont des écoles où les enfans s'enseignent les uns aux autres, tout naturellement, à lire, à écrire et à compter, où l'on apprend l'Évangile, le catéchisme, et tout ce qu'il faut que des enfans sachent pour devenir dociles, soumis, bons chrétiens et bons sujets; j'ajouterai et pour vivre indépendans, car celui qui ne sait rien a toujours besoin des autres, et reste dans la dépendance de tout le monde.

Les affaires ne sont bien faites, mère Bertrand, que lorsque chacun est en état de faire les siennes soi-même. Vous devez le savoir. Votre mari ne sait ni lire, ni écrire, ni compter; si vous n'é-

tiez pas là, comment irait votre maison? Heureusement vous êtes en état de tenir vos comptes vous-même, et vous êtes sûre de n'être pas trompée. Pouvez-vous ne pas apprécier cet avantage, et vous endormir sur la nécessité de le procurer à vos enfans? Quand ils sauront lire, écrire et compter, eh bien! en attendant qu'ils soient d'âge à gouverner leurs propres affaires, ils vous aideront à administrer les vôtres; ils vous soulageront de tout ce fardeau dans votre vieillesse. Ajoutez à cela qu'ils seront accoutumés au travail et à l'ordre, qu'ils ne seront pas joueurs et fainéans, qu'ils auront reçu des principes de religion et de probité. Quand vous les aurez rendus instruits, honnêtes et laborieux, vous n'aurez pas de peine à les placer; ils seront propres à tous les états, et on les recherchera. Si, au contraire, vous les laissez ignorans et oisifs, ils contracteront des vices et vous donneront du chagrin. Mère Bertrand, il faut absolument que, dès demain, vos deux fils aillent à l'école d'enseignement mutuel, et c'est moi qui veux les y conduire.

Mme Bertrand. — D'après ce que vous me dites, je ne demande pas mieux, père Simon, et je m'en rapporte à vous.

CHAPITRE VI.

Simon de Nantua conduit à l'école des enfans qui perdaient leur temps.

Le lendemain matin, Simon de Nantua et moi nous prîmes chacun un des jeunes garçons par la main, pour nous rendre avec eux à l'école d'enseignement mutuel. La mère Bertrand nous y accompagna avec sa fille, car elle était curieuse de voir ce dont lui avait parlé le père Simon. Un enfant nous ouvrit la porte, et le maître s'empressa de recevoir les deux nouveaux élèves que nous lui amenions.

Au moment de notre arrivée, la classe venait de commencer. Nous vîmes là environ deux cents enfans, qui obéissaient tous au geste d'un de leurs camarades, placé sur l'estrade du maître, en qualité de *moniteur général;* et chaque banc obéissait ensuite à son moniteur particulier. Tous travaillaient ensemble. Les commençans traçaient des lettres dans du sable, les autres écrivaient sur l'ardoise, sous la dictée du moniteur; enfin, les plus avancés écrivaient sur le papier d'une manière surprenante. Nous remarquâmes sur le visage de tous ces enfans une expression de gaîté franche et ouverte, un air de contentement qui faisait plaisir à voir, et qui prouvait bien que l'étude n'a pour eux rien de pénible et

de repoussant. La mère Bertrand fut enchantée et remercia beaucoup mon compagnon de voyage. Les enfans paraissaient déjà impatiens d'être dans les bancs pour faire les exercices avec les autres ; mais lorsque l'on passa à la lecture, et que tous les élèves firent une petite évolution pour aller aux demi-cercles devant les tableaux, nos deux petits garçons ne purent plus retenir l'expression de leur impatience et de leur joie.

Eh bien ! dit Simon de Nantua à notre hôtesse, pensez-vous que votre fils, qui ne pouvait rien apprendre, puisse apprendre ici quelque chose ? — Je ne lui ai jamais vu tant de bonne volonté. — Je le crois bien ; et savez-vous pourquoi ? C'est que l'habit est fait à sa mesure, c'est-à-dire qu'il ne le gênera pas et le laissera libre dans tous ses mouvemens. Tenez, mère Bertrand, nos enfans sont plus heureux que nous n'avons été. Tout cela n'existait pas de notre temps. Ce n'était pas en jouant qu'on nous apprenait à lire, et je crois bien que je conserve encore quelques cicatrices des coups que j'ai reçus de mon pédant. Avouez que ce serait mal à nous de laisser nos enfans dans l'ignorance et l'oisiveté, et de négliger tous les moyens qu'on nous offre pour les en retirer. Ce sont de si grands maux que l'ignorance et l'oisiveté ! c'est un terrain sur lequel naissent et croissent tous les vices. Si vous connaissez quelques

personnes qui négligent l'éducation de leurs enfans, mère Bertrand, dites-leur cela, dites-leur qu'elles en seront fâchées un jour, et vous leur rendrez un grand service.

Il était convenu que les deux petits garçons entreraient dès l'après-midi du même jour à l'école, et nous nous retirions, lorsque la petite fille, qui n'avait encore rien dit, mais qui avait ouvert de grands yeux pendant tout le temps de la classe, demanda enfin à sa mère si elle ne pourrait pas aussi venir à l'école avec ses frères.

Les petites filles ne vont pas à l'école des garçons, dit Simon de Nantua; mais il y en a une autre pour elles, où elles apprennent à lire, à écrire et à compter, et de plus, à coudre de toutes les façons possibles. Il faut prier ta maman de t'envoyer à celle-là.

La petite fille. — Oh! tu m'y enverras, n'est-ce pas, maman?

Mme Bertrand. — Oui, ma fille. Ma foi, père Simon, je vous ai véritablement une grande obligation.

CHAPITRE VII.

Simon de Nantua met d'accord deux plaideurs.

Simon de Nantua avait affaire à Semur, et, pour nous rendre dans cette ville, nous devions

passer par Dijon. Avant d'arriver à cette capitale de l'ancienne Bourgogne, nous nous arrêtâmes un soir dans une auberge où il y avait déjà plusieurs personnes qui étaient arrivées avant nous. Simon de Nantua, qui aimait la compagnie, proposa de souper tous ensemble en payant chacun son écot. Sa proposition fut généralement acceptée ; et l'on se mit gaîment à table, pour manger une excellente soupe aux choux, du lard et des pommes de terre.

Au moment de notre arrivée, il y avait dans la cuisine deux hommes qui se disputaient avec beaucoup de vivacité; ils ne cessèrent point, même lorsqu'on fut à table, et continuèrent leur discussion la bouche pleine. — Je te répèterai, disait l'un, ce que je t'ai déjà dit cent fois : il y a plus de trente ans que je laboure ce triangle, et je ne connais que cela. — Eh ! morbleu ! disait l'autre, il y a plus de trente ans que tu as tort de le labourer, puisqu'il ne t'appartient pas. — Comment ! il ne m'appartient pas? — Non, je te le ferai bien voir. J'ai mes titres, et le cadastre te prouvera que ce morceau de terre dépend de ma propriété. — Je me moque du cadastre, et je labourerai comme j'ai fait jusqu'à présent. — Tu ne laboureras pas. — Je labourerai. — Nous plaiderons. — Soit. Tu perdras ; il y a prescription. — C'est

ce qu'il faudra voir. — A la bonne heure. — Il y a un tribunal à Dijon.

Ah çà! dit Simon de Nantua, avez-vous bientôt fini? Et sommes-nous ici pour brailler ou pour manger? — C'est un fripon qui veut s'emparer de mon bien, répond une des parties. — C'est un drôle, dit l'autre, qui jouit du mien depuis trente ans, et qui ne veut pas me le rendre. Tous les ans, il avance un peu plus le sillon sur ma propriété. — Et vous voulez plaider pour cela? reprit Simon de Nantua. Combien peut valoir ce coin de terre? — Mais environ cinq cents francs. — Ah! cela vaut bien en effet la peine d'en dépenser douze ou quinze cents, pour savoir à qui il appartiendra! — Comment! douze ou quinze cents francs! — Au moins, ajoute Simon de Nantua. Il me paraît que vous ne savez pas bien ce que c'est qu'un procès. On ne se fait pas rendre justice gratis dans ce monde; il en coûte fort cher pour avoir raison, et encore plus pour avoir tort. Quand on plaide, il faut payer l'avoué, le greffe, l'enregistrement, le timbre; et tout cela va très-vite, quoique le procès aille fort lentement. Lorsque ensuite il est fini, celui qui a perdu n'entend pas raison; il appelle, et il faut recommencer à perdre son temps et son argent. Il y a un proverbe qui dit qu'à la fin d'un procès, un plaideur s'en va en chemise, et l'autre

nu, c'est-à-dire que l'un a perdu beaucoup et que l'autre est ruiné. Rien n'est plus vrai, mes amis. Que Dieu me préserve de mettre jamais le pied dans la maison de la chicane! c'est un vrai puits perdu, tout y entre et rien n'en sort. Si quelqu'un voulait me forcer à plaider, je crois que je lui abandonnerais plutôt la moitié de ce que je possède; car, au moins, il me resterait l'autre moitié, et de plus mon repos et mon sommeil auxquels je tiens beaucoup. Tenez, si vous m'en croyez, arrangez-vous et ne plaidez pas. — Mais, père Simon, ce n'est pas moi qui veux plaider; c'est lui qui est processif comme un Normand, et qui ne veut pas entendre raison. —Eh! pas du tout, c'est lui, au contraire, qui est menteur comme un Gascon, et qui fait semblant de ne pas savoir que le quartier est à moi. — Processif comme un Normand, menteur comme un Gascon, voilà des mots, dit Simon de Nantua, qui ne signifient rien du tout, et c'est mal à propos insulter des hommes qui valent bien ceux des autres provinces. Les Normands ne sont pas plus processifs, ni les Gascons plus menteurs que ceux de votre pays. Le Normand hésite long-temps à dire *oui* ou *non*, cela peut bien être; mais aussi, quand une fois il le dit, c'est bien dit, et l'on y peut compter. Cela vaut mieux que de parler légèrement, et de n'être pas sûr soi-même de ce qu'on affirme

ou de ce qu'on promet. On est plus tranquille sur un cheval entêté que sur un cheval quinteux ; il est plus prudent de rester en place que de marcher sans savoir où l'on va. Le Gascon est fin et rusé ; mais aussi il est spirituel, actif, ingénieux ; il sait fort bien se tirer d'un mauvais pas, et raccommoder une mauvaise affaire. Il n'y a pas de mal à cela, quand ce n'est pas aux dépens des autres. Par exemple, si nous en avions un ici, je gage qu'il vous donnerait quelque bon moyen pour terminer votre différend sans plaider. Il vous dirait, je suppose : Vous croyez tous deux avoir raison ; eh bien ! tirez au sort plutôt que de plaider, car le jeu ne vaudrait pas la chandelle. Cela ne vous coûtera rien, et celui qui perdra aura encore plus gagné que si la justice lui eût donné gain de cause. Si vous ne voulez pas vous en rapporter au sort, eh bien ! partagez en bons voisins, et sans payer d'experts ; cultivez ensuite avec soin votre terre, tâchez d'en doubler le produit ; tout sera profit, et buvez un coup là-dessus. — Je crois, ma foi ! qu'il a raison, dit l'un des plaideurs. Qu'en penses-tu, maître Pierre ? tiens, faisons comme il dit : notre argent sera mieux placé sur un hectare de plus que dans la caisse de l'enregistrement. — Eh bien ! soit, maître Jacques, j'y consens, à ta santé ! Mais cela n'empêche pas que le terrain ne fût bien à

moi. — C'est ce dont je ne conviendrai pas. — Eh! la, la, dit Simon de Nantua, allez-vous recommencer? Gare à l'enregistrement, et aux grosses de l'avoué! — Allons, allons, soit, n'en parlons plus; c'est une affaire entendue.

Sur ce, les parties s'embrassèrent, et toute la compagnie alla se coucher en disant : C'est un drôle d'homme que ce père Simon; mais il faut convenir qu'il est de bon conseil.

CHAPITRE VIII.

Conversation de Simon de Nantua avec un mendiant, et bonne leçon pour les orgueilleux et les fainéans.

Nous ne fîmes que passer à Dijon, et nous partîmes de suite pour Semur. Il y avait quelques heures que nous cheminions sur la grande route, lorsque nous fûmes accostés par un jeune homme d'assez bonne mine, mais fort mal vêtu, qui vint nous demander la charité. Simon de Nantua le regarda d'abord attentivement, et ensuite : Oh! oh! mon ami, lui dit-il, vous faites là un vilain métier à votre âge. Comment donc! vous êtes grand et fort; ne pourriez-vous travailler, au lieu d'attendre ainsi sur les grands chemins les voitures publiques et les piétons, pour les importuner? Savez-vous que cela est honteux, quand on a des bras pour gagner sa vie?

Le Mendiant. — Je n'ai pas d'ouvrage, mon bon monsieur.

Simon de Nantua. — Et quel métier savez-vous faire?

Le Mendiant. — J'en sais plusieurs.

Simon de Nantua. — Tant pis! il vaut mieux n'en savoir qu'un et le bien savoir, que d'en connaître mal trente-six. C'est peut-être parce que vous en savez trop que vous n'en faites aucun. Quel était l'état de votre père?

Le Mendiant. — Mon père était cordonnier à Nancy.

Simon de Nantua. — Et pourquoi n'avez-vous pas suivi sa profession?

Le Mendiant. — C'était bien son désir, et il avait même commencé à me montrer son état; mais cela ne me plaisait point. J'ai appris ensuite à être tisserand, vannier, charpentier; tout cela me répugnait, et je ne voulais pas être artisan.

Simon de Nantua. — Par fierté, peut-être? Et que vouliez-vous donc faire?

Le Mendiant. — Je voulais être commis chez un négociant, clerc de notaire, ou placé dans quelque bureau. J'ai quitté Nancy avec cette espérance, pour aller à Paris. Mais je n'ai pu réussir à rien de ce que je désirais. J'ai eu le malheur de perdre mon père, après avoir mangé le peu d'argent qu'il m'avait donné, en se gênant beau-

coup. Enfin, je me suis vu sans ressources et réduit à demander l'aumône, comme je fais.

Simon de Nantua.—Voilà où conduisent la vanité de rougir de sa condition, et la présomption de vouloir en sortir, quand on n'a pas assez de talens pour cela. Si vous eussiez sagement continué l'état de votre père, mon ami, vous auriez hérité de ses pratiques, et vous seriez aujourd'hui un honnête artisan, libre et indépendant. Toutes les professions sont honorables, lorsqu'elles sont utiles et qu'on les exerce avec probité; il n'y a d'humiliant que ce qui est malhonnête ou inutile. Aucun état ne déshonore un homme; mais un homme déshonore parfois son état. Celui qui veut monter plus haut qu'il ne peut, risque à tout moment de tomber plus bas qu'il n'était. N'est-ce pas une grande folie que de lâcher ce qu'on a dans la main pour saisir ce qui est à cent pas de nous? Tenez, ce sont de vilaines choses que l'orgueil, l'ambition et la vanité; elles nous font faire des sottises, et se chargent elles-mêmes de nous en punir. Celui qui rougit de faire ce qu'a fait son père n'a pas un trop bon cœur; il en portera la peine tôt ou tard, et il sera bientôt forcé de rougir honteusement de lui-même. Vous avez reçu cette terrible leçon; mais comment se fait-il que vous ne soyez pas retourné à quelque métier honnête, plutôt que de vous livrer à celui que vous faites? Il

y a peut-être bien un peu de paresse dans votre fait. Prenez garde ; c'est un vice qui mène loin. Il vous a déjà conduit à mendier sans honte ; il peut insensiblement vous entraîner jusqu'à être criminel sans remords. Un homme oisif et fainéant est un être inutile sur la terre : il ne sert ni à lui ni aux autres ; et quand il quitte la vie, il ne fait que débarrasser le monde. Dieu nous a tous placés ici-bas pour travailler, et pour nous servir les uns les autres. Sa providence veille sur nous tous. Il a voulu qu'il y eût des riches qui occupassent les pauvres et qui les fissent vivre ; mais il a donné aux riches bien des soucis, afin qu'ils ne fussent pas plus exempts de peine et de travail que les autres, car il voit tous les hommes d'un même œil et ne fait pas de distinction entre ses enfans. Il faut avoir confiance en lui et respecter ses décrets. Il veut que chacun se trouve bien à la place qu'il lui a assignée, et Dieu sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Fions-nous à sa sagesse, et ne murmurons jamais. La religion est là pour nous donner courage et consolation. Venez avec nous à Semur, mon ami, je vous ferai entrer à la manufacture de draps ; et si vous vous conduisez comme un bon chrétien et un honnête garçon, vous verrez que la Providence aura soin de votre sort.

Simon de Nantua prêchait quelquefois un peu

durement; mais, quand cela lui arrivait, son sermon était toujours suivi, comme vous voyez, de quelque acte d'humanité qui en faisait oublier la sévérité.

CHAPITRE IX.

Simon de Nantua inspire de la résignation et fait concevoir des espérances à un vigneron découragé.

Bonjour, mon vieux, dit Simon de Nantua à un bon vigneron qui travaillait sur la lisière de sa vigne. Eh bien! cela va-t-il comme vous voulez, cette année? — Il s'en faut, répondit le bonhomme en secouant tristement la tête.

Simon de Nantua. — Comment donc cela, mon ami?

Le Vigneron. — Eh! vous voyez bien que la vigne a coulé, et qu'il n'y aura pas de fruit. Voilà la seconde année que la récolte manque, et je vois d'ici ma femme, mes pauvres enfans et moi, mourant tous de faim. Je n'ai plus de courage, et je ne sais pas ce qu'il faudra faire.

Simon de Nantua. — C'est un bien grand malheur que celui qui vous arrive, mon brave camarade, et je vous plains de tout mon cœur. Mais ce n'est pas en se laissant décourager que l'on remédie au mal: il ne faut pas, comme on dit, jeter le manche après la cognée. Toutes les fois

que l'homme veut lutter contre le malheur, il est sûr d'être le plus fort. Celui qui sait souffrir avec résignation, attendre avec patience, travailler avec constance et fermeté, ne succombe jamais à la mauvaise fortune : Dieu a dit : *Aide-toi, je t'aiderai.* Vous allez me répondre que vous avez fait tout ce que vous avez pu, et qu'il ne dépend pas de vous d'empêcher que la saison vous enlève votre récolte. J'en conviens, et c'est précisément pour cela que vous devez trouver l'aide dont vous avez besoin. Ne vous découragez donc pas. Un honnête homme, un homme laborieux ne meurt jamais de faim, ni lui, ni ses enfans. Les cultivateurs sont les soutiens de l'État, quand à leur tour ils ont besoin de lui, l'État vient à leur secours. Soyez tranquille, le roi veille sur vous, il diminuera vos charges, et, s'il le faut, il vous fournira les moyens d'attendre pour récolter l'année prochaine. Du cœur et de la force ! Le malheur est comme les lâches ; il poursuit ceux qu'il voit trembler, et s'enfuit quand on l'attend de pied ferme.

Le Vigneron. — Je n'ai point manqué de courage jusqu'à présent, mais c'est qu'il s'use au bout du compte.

Simon de Nantua. — Oh ! oh ! s'il s'use comme cela, c'est qu'il n'est pas de bonne trempe. Il faut qu'il dure jusqu'au bout, car l'instant où il vous quitte est peut-être celui où vous alliez en

plus avoir besoin. Allons, mon brave ami, résignation, patience et fermeté! Comptez avec cela sur la Providence, et quand vous serez tiré de là, rappelez-vous que je vous l'ai prédit. Adieu, mon vieux.

Le Vigneron. — Bon voyage, et grand merci de vos conseils, mon bon monsieur.

CHAPITRE X.

Sensibilité de Simon de Nantua, et bons conseils qu'il donne à l'occasion d'un décès et d'un inventaire.

Nous voilà arrivés à Semur. Nous n'y fûmes pas plus tôt, que Simon de Nantua conduisit notre jeune homme à la manufacture de draps, pour le présenter au propriétaire. Il n'est pas besoin de dire que, d'abord, il avait eu le soin d'examiner scrupuleusement les papiers de cet inconnu, pour s'assurer de ce qu'il était : car Simon de Nantua avait trop de prudence et de sagesse pour s'en rapporter aux paroles d'un aventurier. Présenté par Simon de Nantua, qui jouissait de beaucoup de considération et de confiance, ce garçon ne pouvait manquer d'être admis, à moins qu'il ne se trouvât pas une seule place. Il le fut donc, après avoir bien promis de se conduire comme on pouvait le désirer, et de travailler avec ardeur.

En sortant de la manufacture, Simon de Nan-

tua voulut aller voir de suite un ancien ami qui devait en grande partie sa fortune aux bons conseils de Simon. Cet ami était un marchand mercier, établi depuis quinze ans à Semur, où il avait fait d'assez bonnes affaires. Il en faisait encore tous les ans avec Simon de Nantua, qui logeait ordinairement chez lui, en passant par cette ville. Nous nous rendîmes ensemble au domicile de ce brave homme. Mais qu'on se figure la douleur de mon compagnon, lorsqu'en y arrivant nous trouvâmes toute une famille dans les larmes, et nous apprîmes que le pauvre Germain venait d'expirer à la suite d'une maladie de quinze jours! La femme du défunt, son fils, ses filles et son gendre, ne purent qu'embrasser, en sanglotant, le triste Simon, que cette nouvelle venait d'attérer, comme s'il eût été le frère de Germain. Ce tableau avait quelque chose de si déchirant, la douleur de la famille était si vraie, si touchante, celle de Simon de Nantua paraissait si grave, si profonde, que je ne pus moi-même retenir mes larmes, quoique je ne connusse pas celui qui était l'objet de tout ce deuil.

Après avoir payé ce premier tribut à la mémoire de son ami, Simon de Nantua pensa aux intérêts de toute la famille. Il n'était pas de ces hommes qui, lorsqu'ils voient souffrir les gens, se sauvent au lieu de leur porter secours, sous

prétexte qu'ils ont le cœur trop sensible pour supporter l'aspect de la douleur. Il ne pensait pas que ce fût une sensibilité bien louable et bien utile que celle qui fait oublier toutes choses à celui qui l'éprouve, et ne conduit point à secourir ses semblables.

Simon de Nantua appela à part le gendre de Germain, et lui dit : Mon cher Dumont, où en sont les affaires? — En bon état, à ce que j'ai pu voir. — Tant mieux ; et, dis-moi, je te prie, pourquoi les scellés ne sont pas encore apposés sur la caisse, le magasin et les papiers de ton beau-père?—Mais croyez-vous qu'il soit absolument nécessaire de faire ces frais-là? Nous ne nous disputerons certainement pas entre nous, et nous n'avons que faire de la justice. — Voilà qui est fort mal raisonné, quoique ce soit le raisonnement d'un honnête homme. Il ne faut jamais négliger en rien les formalités prescrites par les lois. Ceux qui font ces lois y réfléchissent, les mûrissent long-temps, et nous devons penser que, s'ils les adoptent, ils ont vu qu'elles étaient nécessaires, car enfin ils en savent plus que nous là-dessus. Voilà un chef de famille qui meurt, son bien va être divisé : il faut que tout cela soit bien clair, et que jamais il ne puisse y avoir lieu au moindre soupçon de part ou d'autre. Un bon moyen pour être toujours unis, c'est de n'avoir point d'intérêts à discuter, car c'est l'intérêt qui

brouille la plupart des familles. De plus, ton beau-père était dans le commerce ; il a conséquemment des créanciers et des débiteurs, et il y aura une petite liquidation à faire, or, il est important que tout cela ait lieu dans les formes légales. Faire un inventaire dans les cas pareils à celui-ci, est un devoir, duquel on s'écarte rarement sans avoir sujet de s'en repentir. Les lois sont faites pour nous protéger tous et pour assurer nos droits : si nous refusons leur protection, et qu'il nous arrive malheur, à qui devrons-nous nous en prendre ? Allons, c'est à toi, mon cher Dumont, à te mêler de tout cela. Il faut, sans plus tarder, avertir le juge de paix et se mettre en règle.

CHAPITRE XI.

Grande satisfaction qu'éprouve Simon de Nantua, en trouvant que ses bons avis ont fructifié.

Simon de Nantua, qui ne séjournait dans chaque endroit qu'autant qu'il y avait affaire, et qui aimait à mettre son temps à profit, n'avait pas compté passer plusieurs jours à Sèmur ; mais il y fut retenu par l'événement dont nous avions presque été témoins, et il ne voulut pas quitter brusquement la famille désolée de son ami. Nous passâmes auprès de ces bonnes gens la moitié d'une semaine. Simon de Nantua leur fut très-

utile et leur donna d'excellens conseils pour les dispositions qu'ils avaient à faire ; mais il s'efforça surtout, par ses discours pleins de raison et de sensibilité, de leur inspirer de la résignation et du courage. Enfin, au bout de quatre jours, nous quittâmes Semur et nous prîmes le chemin de Bar-sur-Aube. Simon de Nantua était triste et ne parlait plus autant que de coutume; il poussait de temps en temps de profonds soupirs, et paraissait regretter vivement l'ami qu'il venait de perdre. Cependant, comme il avait une âme aussi forte que sensible, il reprit peu à peu son air ordinaire et sa forme de conversation accoutumée.

Nous nous arrêtâmes le soir dans un petit village, dont je ne me rappelle pas le nom, et où il connaissait quelques personnes. Il paraît qu'il était particulièrement aimé dans ce pays-là, car ce fut une joie aussitôt qu'on le vit. Les jeunes garçons et les jeunes filles étaient surtout enchantés de son arrivée.—Ah ! il nous racontera quelque histoire de ses voyages, disaient-ils ; il est si drôle quand il conte ces choses-là, et il est si bon enfant! Eh bien, père Simon, qu'avez-vous fait depuis que nous ne vous avons vu? Avez-vous appris quelque chose de nouveau que vous puissiez nous dire?—Oui, vraiment, mes amis, j'ai appris des choses qui vous intéresseront, car je puis vous donner des nouvelles de

deux personnes de ce village, que j'ai rencontrées dans ma dernière tournée, et qui m'ont fait part de leurs aventures : je vous conterai cela après souper; mais dites-moi d'abord, vous-mêmes, si les choses vont bien ici depuis que j'y ai passé. On avait bon besoin de se corriger sous plusieurs rapports. Je me rappelle y avoir vu de jeunes filles qui faisaient les coquettes et qui avaient beaucoup plus de vanité qu'il ne convient. Il y avait aussi de jeunes garçons qui, au lieu de s'occuper à quelque chose d'utile le dimanche, après avoir rempli leurs devoirs de chrétiens, s'en allaient au cabaret jouer aux cartes, perdre leur argent et s'enivrer. Je n'ose pas dire qu'il y avait même des pères qui ne leur donnaient pas un trop bon exemple; mais je me souviens cependant d'en avoir vu un rentrer chez lui la tête fort échauffée par le vin, et maltraiter rudement sa pauvre femme. — Ah! père Simon, dit une jeune fille, vous ne verrez plus rien de semblable dans le pays. On a suivi vos conseils et ceux de notre bon curé. Nous ne savons pas encore tous lire, malheureusement, et nous le regrettons beaucoup; mais M. le curé et M. le maire nous ont promis que bientôt il y aurait ici une école où nous pourrions aller nous instruire le dimanche. En attendant, mon frère qui a appris à lire au régiment, quand il était caporal, nous fait la lecture le dimanche

soir; et c'est la même chose dans presque toutes les maisons du village. Vous voyez bien ces livres sur cette table. Je vous assure, père Simon, que nous sommes devenus beaucoup plus raisonnables depuis que nous nous occupons comme cela, et nous nous amusons aussi bien davantage.

— Je suis tout-à-fait ravi de ce que vous me dites, et voilà une grande satisfaction pour moi, dit Simon de Nantua. Continuez, mes amis, et vous vous en trouverez de mieux en mieux. Surtout, quand il y aura une école du dimanche dans ce village, ne manquez pas de la suivre, grands et petits. Vous devez être bien reconnaissans envers votre maire et votre curé, des soins qu'ils prennent pour vous procurer les moyens de vous instruire, car c'est un beau présent qu'ils vous font. J'aime à voir que vous le sentez, et que vous en parlez comme je viens de l'entendre. Je ne saurais vous dire quel plaisir j'éprouve à vous trouver dans ces bonnes dispositions. Mais, mes amis, ce n'est pas tout de se proposer le bien; il faut persévérer à le faire. Une bonne résolution est le premier pas, et le premier pas est toujours le plus difficile. Voyez donc comme il serait fou de retourner en arrière, quand on n'a plus qu'à marcher devant soi dans un beau chemin tout tracé. Il est cependant vrai qu'il y a des gens très-forts pour projeter de

belles choses, et tout aussi prompts à en abandonner l'exécution; ces gens-là sont des insensés, et il se faut bien garder de les imiter. Si petite que soit une tâche, on ne la remplit pas sans persévérance : c'est une vertu nécessaire à la pratique de toutes les autres. On entend souvent dire, *je ferai;* et l'on ne voit pas toujours faire : pourquoi? c'est que ceux qui le disent n'ont pas de persévérance. Il est bien peu d'hommes qui n'aient ressenti des mouvemens de vertu; mais quel mérite y a-t-il à cela, si ces mouvemens brillent et disparaissent comme l'éclair? Le mérite consiste à suivre la bonne route, quand une fois on la tient. C'est ce que vous ferez, mes amis, je l'espère : vous y êtes, dans cette bonne route; marchez-y tout droit sans vous détourner, et vous êtes sûrs d'arriver..... où? au bonheur, qui suit partout la vertu.

CHAPITRE XII.

Simon de Nantua raconte l'histoire d'une fille laborieuse et d'une fille dissipée.

Je vous ai promis, dit Simon de Nantua après le souper, de vous donner des nouvelles de deux personnes de votre pays, et je vais le faire d'autant plus volontiers, que leur histoire pourra vous servir de leçon, à vous autres jeunes filles.

Vous vous rappelez bien Catherine Gervais et Colette Michaud? Vous savez qu'elles ont toutes deux quitté le pays pour aller se placer en maison à Paris? Je les ai rencontrées dans cette ville, et j'ai su par elles-mêmes ce qui leur est arrivé depuis leur départ du village. C'est ce que je vais vous raconter.

HISTOIRE DE CATHERINE GERVAIS.

Vous savez tous, continua Simon de Nantua, que Catherine Gervais était une bonne fille, qui n'était pas jolie et qui n'avait pas la moindre prétention, mais beaucoup de sagesse, de piété et d'amour du travail. Aussi, lorsqu'elle partit pour Paris, son unique pensée fut-elle de travailler de son mieux, pour gagner de l'argent et pouvoir être utile à son vieux père qui était infirme. En arrivant dans la grande ville, elle se présenta dans une maison où elle était recommandée par votre maire, et de plus elle pouvait montrer un bon certificat de M. le curé de ce village; on l'admit volontiers sur de pareilles recommandations, d'abord pour laver la vaisselle et faire de gros travaux dans la maison. Catherine n'était ni fière ni dégoûtée, et faisait sans murmurer tout ce que lui commandaient même les autres domestiques, en sorte que chacun l'aimait. Comme elle avait grande envie d'apprendre à faire la cuisine, elle pria le cuisi-

nier de la maison de lui montrer comment il s'y prenait, et de vouloir bien lui donner quelques instructions : le chef s'y prêta de tout son cœur, et, dans un assez court espace de temps, Catherine devint une fort bonne cuisinière. Tout est facile à qui a de la bonne volonté. Du reste, Catherine était sage ; elle continuait de remplir avec une grande exactitude tous ses devoirs de piété, et le curé de la paroisse la connaissait très-bien.

Lorsqu'elle se sentit en état de remplir une place plus difficile, mais plus lucrative, elle alla trouver sa maîtresse, et lui dit : « Madame, je suis bien reconnaissante de la bonté que vous avez eue de me recevoir chez vous : je vous ai l'obligation de savoir quelque chose, et d'être en état de gagner ma vie. Je voudrais ne pas vous quitter ; mais j'ai un vieux père qui a besoin de mes secours, et il faut que je travaille pour lui. Je puis maintenant être placée comme cuisinière dans une maison moins considérable que la vôtre : serez-vous encore assez bonne pour me recommander aux personnes qui pourraient me prendre ? Je n'ai pas voulu chercher une place avant de vous avoir demandé mon congé. »

La dame fut touchée de la délicatesse et des bons sentimens de Catherine ; elle lui promit de la recommander et de la garder dans sa mai-

son jusqu'à ce qu'elle trouvât à se bien placer. Catherine alla voir le curé, pour lui demander sa protection. Or, il se trouva que le curé connaissait précisément une bonne dame âgée, qui avait besoin d'une gouvernante ; et, comme il connaissait aussi les bonnes qualités de Catherine, il pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de la donner à cette dame. Catherine entra en effet chez elle, et la voilà devenue ce qu'on appelle à Paris *cordon bleu*, c'est-à-dire cuisinière en chef. Sa maîtresse est très-contente de ses soins et de ses attentions. Elle gagne assez d'argent, et, si elle n'avait pas eu le malheur de perdre son père, comme vous le savez, elle pourrait bien lui donner de l'aisance aujourd'hui. Ajoutez que la vieille dame, sans doute, ne l'oubliera pas dans son testament ; mais Catherine a un trop bon cœur pour penser seulement à cela, et pour faire un semblable calcul.

Et la pauvre Colette ? dit une jeune fille, elle était si gentille, si aimable ! qu'est-elle devenue de son côté ?

Ah ! dit Simon de Nantua en secouant la tête, c'est ce que nous allons voir.

HISTOIRE DE COLETTE MICHAUD.

Colette Michaud, reprit Simon de Nantua, était fort jolie, comme vous venez de le dire ; mais malheureusement elle le savait trop bien,

et surtout elle aimait beaucoup trop à se l'entendre dire. Elle n'avait pas l'ombre de piété, et n'allait à l'église que quand il lui était impossible de faire autrement. Son occupation de toute la semaine était de penser à la manière dont elle s'habillerait le dimanche, pour aller à la danse. Elle avait peur de noircir sa peau ou de durcir ses mains, en sorte qu'elle n'aimait à travailler ni dans les champs ni à la cuisine. Le peu d'ouvrage qu'on la contraignait à faire était mal fait, parce qu'au lieu d'y apporter de l'attention, elle repassait dans son esprit tous les complimens qu'elle avait reçus des jeunes garçons. Sa grande envie était d'aller à Paris, car elle avait entendu dire qu'on s'y amusait beaucoup, et elle pensait que la ville lui convenait plus que le village. Elle tourmentait sa mère à ce sujet; mais la bonne femme, qui savait bien tous les dangers que courait sa fille, ne voulait pas y consentir. Cependant, ne sachant plus que faire de cette petite évaporée, la mère Michaud se décida enfin à l'envoyer à Paris, dans une maison que lui indiqua M. le curé, et où il la recommanda fortement, avec prière de veiller sur elle le plus qu'il serait possible. Il donna à Colette, au moment de son départ, les avis les plus sages et les plus paternels; mais c'étaient autant de paroles perdues : l'étourdie n'écoutait pas, et ne songeait qu'au bonheur d'aller à la ville. Pauvre

Colette! Elle arrive : elle est placée en qualité de bonne d'enfans. La malheureuse n'y entendait rien : elle laissait crier les enfans, ne prenait pas garde qu'ils montaient sur les meubles, qu'ils pouvaient tomber et se blesser; elle n'avait aucun soin de les débarbouiller, de les tenir propres. Comme au village, enfin, Colette ne s'occupait toujours que de sa personne. Venait-il à l'hôtel quelque domestique étranger, elle allait bien vite se montrer à l'antichambre et chercher des complimens. Mais bientôt elle eut le malheur d'en recevoir de la part de jeunes gens de distinction, et sa fierté devint révoltante à l'égard des autres domestiques. Elle prit même des airs impertinens vis-à-vis de sa maîtresse, qui, plus d'une fois déjà, l'avait trouvée fort insolente.

Enfin, un jour qu'elle avait mené promener les enfans dans un jardin public qu'on nomme *le Luxembourg*, et au milieu duquel il y a un grand bassin, elle laissait courir seuls les deux enfans, et s'amusait à causer avec un jeune homme qui l'avait accostée. Tout-à-coup on entend des cris affreux : un enfant est tombé dans le bassin! La pauvre fille perd connaissance. Heureusement un passant saute dans l'eau et en retire le petit garçon qui s'était cru perdu.

Mais je vous laisse à penser la manière dont Colette fut reçue par la mère. Elle eut ordre

de quitter la maison le jour même, et la voilà ne sachant où aller, seule dans Paris, sans appui, sans recommandations pour se placer. Il y avait de quoi faire des réflexions ; mais est-ce que Colette était capable d'en faire de sages ? « Je ne veux plus être bonne d'enfans, dit-elle, cela est trop fatigant et trop désagréable. Je veux me placer comme femme de chambre dans quelque grande maison. C'est une place charmante ; j'en ai vu qui sont aussi bien mises que leurs maîtresses, et moi je serai plus jolie que la mienne. Je ne sais à qui m'adresser; c'est égal, je vais me mettre dans les Petites-Affiches. »

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes amis, qu'il est bien fâcheux de n'avoir pas d'autre recommandation que celle des Petites-Affiches ; mais il y a des gens qui ne sont pas difficiles, et pour bonnes raisons. Colette trouva donc à se placer en qualité de femme de chambre : hélas ! ce fut chez une femme bien peu respectable, et auprès de laquelle elle eut devant les yeux plus de mauvais exemples qu'il n'en fallait pour achever de la perdre.

Je ne veux pas, jeunes filles, vous raconter en détail le reste de l'histoire de Colette. Ce récit vous ferait frémir, mais vos oreilles ne sont pas faites pour l'entendre. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle est sortie de cette maison, où elle

avait eu le malheur d'entrer, perdue de mœurs, et de réputation, et que son unique ressource a été le plus infâme et le plus horrible métier. Quelque temps elle osa espérer de pouvoir ainsi être heureuse dans le sein du vice. Mais la main de Dieu s'apprêtait à la frapper : bientôt ses charmes sont flétris, la maladie et la misère la saisissent comme une proie à dévorer. Tout est fini pour elle : plus de ressources ; le remords, la honte, la souffrance, la terreur, sont tout ce qui lui reste. Je n'ose, je n'ose vous peindre l'état hideux dans lequel j'ai rencontré cette infortunée, pâle, défaite, défigurée, mendiant un pain destiné à soutenir la plus misérable existence. La malheureuse enfin n'a plus qu'un vœu à former, qu'une dernière espérance à concevoir : c'est d'obtenir un asile, pour y rendre le dernier soupir, dans l'hôpital où l'on recueille les femmes perdues.

Tout le monde gardait un morne silence à la fin de ce récit, et des larmes roulaient dans les yeux de la plupart des auditeurs. La jeune fille qui avait parlé la première de Colette, dit enfin : Ah ! pauvre Colette ! voilà donc pourquoi on n'a plus entendu parler d'elle ! Il faut bien nous garder de rien dire de cela à la mère Michaud. Elle est bien malheureuse ; mais il vaut mieux encore qu'elle croie sa fille morte, que de savoir ce qu'elle est en effet.

Voyez, mes enfans, reprit Simon de Nantua, voyez la différence qu'il y a, pour le bonheur, entre une conduite honnête et laborieuse et une conduite étourdie et dissipée. Voyez encore combien la beauté est un déplorable avantage, lorsqu'on y attache trop de prix. La beauté du visage n'a de valeur qu'autant qu'elle est l'image de la beauté de l'âme. Souvenez-vous de l'histoire de Colette, et pensez souvent à celle de Catherine.

CHAPITRE XIII.

Simon de Nantua fait une proclamation sur les avantages et l'histoire de la vaccine.

En entrant dans la ville de Bar-sur-Aube, Simon de Nantua s'arrêta brusquement devant une maison sur le seuil de laquelle était assise une petite fille. Je ne savais d'abord quel pouvait être le motif de l'indignation que je voyais dans les yeux de mon compagnon de voyage; mais je m'aperçus bientôt que l'enfant qu'il regardait avait le visage couvert de plaques rouges, et je devinai la pensée de Simon de Nantua. Celui-ci entre et demande la mère. — Cet enfant est-il à vous? dit-il. — Oui, monsieur. — Eh bien! vous auriez mérité de le perdre. — J'en ai eu assez de peur; la malheureuse a été à deux doigts de la mort. — Dites que vous avez failli la tuer.

Comment! vous avez des bureaux de vaccination, et vous attendez que la petite vérole vienne menacer les jours de vos enfans ! savez-vous... ?

Pendant que Simon de Nantua parlait, nous entendîmes un tambour qui rappelait dans la rue. — Qu'est cela? dit le père Simon. — C'est apparemment pour donner un avis de la mairie. — Ah ! ah ! bon ! prêtez-moi votre enfant.

Il emporte, en parlant ainsi, la petite convalescente, et va se placer avec elle à côté du tambour. Les passans s'étaient arrêtés pour écouter ce qu'on avait à leur annoncer, et formaient un cercle dans le milieu de la rue. Aussitôt que le tambour eut fini son roulement, l'orateur de la mairie s'apprêta à prononcer son discours; mais Simon de Nantua, à qui l'impatience fit oublier les règles de la politesse, lui coupa la parole en s'écriant :

Habitans de Bar-sur-Aube, voyez cette petite fille; elle vient d'avoir la petite vérole; elle a été sur le point de mourir; elle portera toute sa vie les marques de la maladie qui l'a défigurée. Que penseriez-vous d'une mère qui, ayant du pain dans sa maison, laisserait mourir de faim son enfant? Que pensez-vous d'une mère qui laisse son enfant exposé au danger d'un mal souvent mortel, quand elle a à côté d'elle tous les moyens de prévenir ce mal? Une si coupable négligence

mériterait un grave châtiment. La bienfaisance du Gouvernement a établi partout des bureaux de vaccination ; vous pouvez tous faire vacciner vos enfans, et ceux qui se refusent à le faire, soit par obstination, soit par négligence, sont coupables envers eux-mêmes, envers le Gouvernement, envers toute la société. Ils compromettent l'existence de la génération naissante, en fournissant des alimens à un mal contagieux. Voulez-vous conserver vos enfans ? ou bien aimez-vous mieux vous exposer, soit à les perdre, soit à les voir défigurés, peut-être même aveugles ; car cette infirmité si redoutable est le plus souvent une conséquence de la petite vérole ? Ah ! croyez-moi, ceux d'entre vous qui négligent une précaution devenue un devoir sacré s'en repentiront un jour. Quand le mal est venu, il n'est plus temps de le prévenir : s'il trouve la porte ouverte, il entre, et une fois entré, il fait ses ravages. Il y a des gens qui ne doutent de rien, et qui disent : *Nous verrons, quand nous y serons*. Ces gens-là sont des fous. L'homme qui a du bon sens voit de loin et se tient sur ses gardes. Le bonheur ne vient pas tout seul, il veut que l'on coure après lui ; mais le malheur ne se fait pas chercher et vient de lui-même. Quand vous bâtissez votre maison, ne prenez-vous pas toutes vos précautions pour que le feu ne puisse pas s'y mettre ? Vos enfans vous sont-ils moins chers que votre

Colette! Elle arrive : elle est placée en qualité de bonne d'enfans. La malheureuse n'y entendait rien : elle laissait crier les enfans, ne prenait pas garde qu'ils montaient sur les meubles, qu'ils pouvaient tomber et se blesser; elle n'avait aucun soin de les débarbouiller, de les tenir propres. Comme au village, enfin, Colette ne s'occupait toujours que de sa personne. Venait-il à l'hôtel quelque domestique étranger, elle allait bien vite se montrer à l'antichambre et chercher des complimens. Mais bientôt elle eut le malheur d'en recevoir de la part de jeunes gens de distinction, et sa fierté devint révoltante à l'égard des autres domestiques. Elle prit même des airs impertinens vis-à-vis de sa maîtresse, qui, plus d'une fois déjà, l'avait trouvée fort insolente.

Enfin, un jour qu'elle avait mené promener les enfans dans un jardin public qu'on nomme *le Luxembourg*, et au milieu duquel il y a un grand bassin, elle laissait courir seuls les deux enfans, et s'amusait à causer avec un jeune homme qui l'avait accostée. Tout-à-coup on entend des cris affreux : un enfant est tombé dans le bassin! La pauvre fille perd connaissance. Heureusement un passant saute dans l'eau et en retire le petit garçon qui s'était cru perdu.

Mais je vous laisse à penser la manière dont Colette fut reçue par la mère. Elle eut ordre

de quitter la maison le jour même, et la voilà ne sachant où aller, seule dans Paris, sans appui, sans recommandations pour se placer. Il y avait de quoi faire des réflexions ; mais est-ce que Colette était capable d'en faire de sages ? « Je ne veux plus être bonne d'enfans, dit-elle, cela est trop fatigant et trop désagréable. Je veux me placer comme femme de chambre dans quelque grande maison. C'est une place charmante ; j'en ai vu qui sont aussi bien mises que leurs maîtresses, et moi je serai plus jolie que la mienne. Je ne sais à qui m'adresser; c'est égal, je vais me mettre dans les Petites-Affiches. »

Je n'ai pas besoin de vous dire, mes amis, qu'il est bien fâcheux de n'avoir pas d'autre recommandation que celle des Petites-Affiches ; mais il y a des gens qui ne sont pas difficiles, et pour bonnes raisons. Colette trouva donc à se placer en qualité de femme de chambre : hélas ! ce fut chez une femme bien peu respectable, et auprès de laquelle elle eut devant les yeux plus de mauvais exemples qu'il n'en fallait pour achever de la perdre.

Je ne veux pas, jeunes filles, vous raconter en détail le reste de l'histoire de Colette. Ce récit vous ferait frémir, mais vos oreilles ne sont pas faites pour l'entendre. Qu'il vous suffise de savoir qu'elle est sortie de cette maison, où elle

avait eu le malheur d'entrer, perdue de mœurs, et de réputation, et que son unique ressource a été le plus infâme et le plus horrible métier. Quelque temps elle osa espérer de pouvoir ainsi être heureuse dans le sein du vice. Mais la main de Dieu s'apprêtait à la frapper : bientôt ses charmes sont flétris, la maladie et la misère la saisissent comme une proie à dévorer. Tout est fini pour elle : plus de ressources ; le remords, la honte, la souffrance, la terreur, sont tout ce qui lui reste. Je n'ose, je n'ose vous peindre l'état hideux dans lequel j'ai rencontré cette infortunée, pâle, défaite, défigurée, mendiant un pain destiné à soutenir la plus misérable existence. La malheureuse enfin n'a plus qu'un vœu à former, qu'une dernière espérance à concevoir : c'est d'obtenir un asile, pour y rendre le dernier soupir, dans l'hôpital où l'on recueille les femmes perdues.

Tout le monde gardait un morne silence à la fin de ce récit, et des larmes roulaient dans les yeux de la plupart des auditeurs. La jeune fille qui avait parlé la première de Colette, dit enfin : Ah ! pauvre Colette ! voilà donc pourquoi on n'a plus entendu parler d'elle ! Il faut bien nous garder de rien dire de cela à la mère Michaud. Elle est bien malheureuse ; mais il vaut mieux encore qu'elle croie sa fille morte, que de savoir ce qu'elle est en effet.

Voyez, mes enfans, reprit Simon de Nantua, voyez la différence qu'il y a, pour le bonheur, entre une conduite honnête et laborieuse et une conduite étourdie et dissipée. Voyez encore combien la beauté est un déplorable avantage, lorsqu'on y attache trop de prix. La beauté du visage n'a de valeur qu'autant qu'elle est l'image de la beauté de l'âme. Souvenez-vous de l'histoire de Colette, et pensez souvent à celle de Catherine.

CHAPITRE XIII.

Simon de Nantua fait une proclamation sur les avantages et l'histoire de la vaccine.

En entrant dans la ville de Bar-sur-Aube, Simon de Nantua s'arrêta brusquement devant une maison sur le seuil de laquelle était assise une petite fille. Je ne savais d'abord quel pouvait être le motif de l'indignation que je voyais dans les yeux de mon compagnon de voyage; mais je m'aperçus bientôt que l'enfant qu'il regardait avait le visage couvert de plaques rouges, et je devinai la pensée de Simon de Nantua. Celui-ci entre et demande la mère. — Cet enfant est-il à vous? dit-il. — Oui, monsieur. — Eh bien! vous auriez mérité de le perdre. — J'en ai eu assez de peur; la malheureuse a été à deux doigts de la mort. — Dites que vous avez failli la tuer.

Comment! vous avez des bureaux de vaccination, et vous attendez que la petite vérole vienne menacer les jours de vos enfans ! savez-vous... ?

Pendant que Simon de Nantua parlait, nous entendîmes un tambour qui rappelait dans la rue. — Qu'est cela? dit le père Simon. — C'est apparemment pour donner un avis de la mairie. — Ah ! ah ! bon ! prêtez-moi votre enfant.

Il emporte, en parlant ainsi, la petite convalescente, et va se placer avec elle à côté du tambour. Les passans s'étaient arrêtés pour écouter ce qu'on avait à leur annoncer, et formaient un cercle dans le milieu de la rue. Aussitôt que le tambour eut fini son roulement, l'orateur de la mairie s'apprêta à prononcer son discours; mais Simon de Nantua, à qui l'impatience fit oublier les règles de la politesse, lui coupa la parole en s'écriant :

Habitans de Bar-sur-Aube, voyez cette petite fille; elle vient d'avoir la petite vérole; elle a été sur le point de mourir; elle portera toute sa vie les marques de la maladie qui l'a défigurée. Que penseriez-vous d'une mère qui, ayant du pain dans sa maison, laisserait mourir de faim son enfant? Que pensez-vous d'une mère qui laisse son enfant exposé au danger d'un mal souvent mortel, quand elle a à côté d'elle tous les moyens de prévenir ce mal? Une si coupable négligence

mériterait un grave châtiment. La bienfaisance du Gouvernement a établi partout des bureaux de vaccination ; vous pouvez tous faire vacciner vos enfans, et ceux qui se refusent à le faire, soit par obstination, soit par négligence, sont coupables envers eux-mêmes, envers le Gouvernement, envers toute la société. Ils compromettent l'existence de la génération naissante, en fournissant des alimens à un mal contagieux. Voulez-vous conserver vos enfans ? ou bien aimez-vous mieux vous exposer, soit à les perdre, soit à les voir défigurés, peut-être même aveugles ; car cette infirmité si redoutable est le plus souvent une conséquence de la petite vérole ? Ah ! croyez-moi, ceux d'entre vous qui négligent une précaution devenue un devoir sacré s'en repentiront un jour. Quand le mal est venu, il n'est plus temps de le prévenir : s'il trouve la porte ouverte, il entre, et une fois entré, il fait ses ravages. Il y a des gens qui ne doutent de rien, et qui disent : *Nous verrons, quand nous y serons*. Ces gens-là sont des fous. L'homme qui a du bon sens voit de loin et se tient sur ses gardes. Le bonheur ne vient pas tout seul, il veut que l'on coure après lui ; mais le malheur ne se fait pas chercher et vient de lui-même. Quand vous bâtissez votre maison, ne prenez-vous pas toutes vos précautions pour que le feu ne puisse pas s'y mettre ? Vos enfans vous sont-ils moins chers que votre

maison? Ne voulez-vous pas aussi faire ce qu'il faut pour les préserver d'un mal qui peut vous les enlever? Savez-vous combien la petite vérole tuait d'enfans avant la découverte de la vaccine? Sur sept qui étaient atteints du mal, il en périssait au moins un, et il y en avait à peine un ou deux qui ne gardassent aucune trace fâcheuse de la maladie. Dans votre ville seulement la petite vérole devait enlever chaque année une douzaine d'enfans au moins. Ce sont autant de victimes que la vaccine doit sauver aujourd'hui. Mais j'en vois parmi vous qui ont l'air de secouer la tête et de se défier du préservatif. Ne voilà-t-il pas de beaux docteurs, pour s'imaginer qu'ils en savent plus que les médecins de tous les pays? Vous auriez peut-être plus de confiance aux drogues de quelque charlatan qui vous ferait de beaux discours! Ce n'est pas pour avoir votre argent que je vous parle, moi; c'est pour votre bien, et voilà tout; c'est parce que j'ai un peu couru le monde, et que j'ai vu ce qui se passe dans les autres pays. Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que la vaccine? eh bien! je vais vous apprendre comment elle a été découverte.

Il y avait en Écosse un médecin nommé Jenner, qui avait beaucoup observé les ravages de la petite vérole, et qui cherchait depuis longtemps quelque moyen pour adoucir une maladie

si funeste à l'espèce humaine. Il n'avait pu rien découvrir, lorsqu'il s'aperçut que les bergers du pays, et il y en a beaucoup en Écosse, gagnaient quelquefois des boutons semblables à ceux qui viennent au pis des vaches. Il interrogea ces bergers, et il apprit que ceux qui avaient eu cette maladie ne gagnaient jamais la petite vérole. Dans le même temps un Français nommé Rabaud, habitant de Montpellier, avait fait la même observation, et en avait parlé à un docteur anglais, qui la communiqua lui-même au médecin écossais. Celui-ci fit aussitôt des expériences d'après lesquelles il reconnut que les observations de M. Rabaud et les siennes étaient fondées ; alors il fit connaître cette découverte, et tous les médecins confirmèrent par d'autres expériences celles que Jenner avait faites. On a été jusqu'à faire coucher, pendant plusieurs nuits, un enfant vacciné avec un autre enfant très-malade de la petite vérole, et le mal ne s'est point communiqué. Il y a ensuite des gens qui disent que la vaccine donne d'autres maladies. Ces imbécilles croient cela ; mais ce sont des contes : elle empêche d'avoir la petite vérole, et voilà tout. C'est un bienfait si grand, que tout le monde devrait savoir le nom de l'Écossais Jenner et celui du Français Rabaud, pour les répéter sans cesse avec reconnaissance dans tous les pays de la terre.

Je vous disais que tous ceux qui ne font pas vacciner leurs enfans s'en repentiront. Tenez, voilà ce que j'ai vu dans un de mes voyages. Une femme avait deux enfans, mais il y en avait un des deux qu'elle aimait avec une préférence très-marquée. Cette préférence est toujours coupable dans le cœur d'une mère; elle offense la nature : aussi Dieu punit cette mère. Elle consentit à faire vacciner celui de ses enfans qu'elle aimait le moins, mais elle craignit d'exposer l'autre à l'influence d'un préservatif dont elle ignorait les précieux effets. Qu'arriva-t-il? La petite vérole vint à régner dans le canton. L'enfant préféré était sans défense contre le mal; il en fut atteint et y succomba. L'autre ne fut point attaqué, et vit encore. Habitans de Bar-sur-Aube ! prenez garde d'imiter cette malheureuse mère, doublement coupable et bien cruellement punie! Voilà ce que j'avais à vous dire.

Simon de Nantua avait excité une grande attention. L'adjoint de la mairie l'avait écouté lui-même d'un air tout étonné, et n'avait pas voulu interrompre son discours. Lorsque Simon eut cessé de parler, il se tourna vers l'adjoint : Monsieur, lui dit-il, je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise; mais j'ai cru bien faire en disant ce que j'ai dit. — Vous avez si bien fait, répondit l'adjoint, que je n'ai plus rien à dire moi-même, car ma proclamation n'avait pas

d'autre objet que d'annoncer aux habitans que la petite vérole menaçait le pays, et de les engager à se prémunir contre le mal. Vous avez parlé plus énergiquement que je ne l'eusse peut-être fait, et je vous en remercie.—Monsieur, il n'y a pas de quoi, cela est parti du cœur, et je souhaite que chacun profite de l'avis.

CHAPITRE XIV.

Simon de Nantua contemple avec émotion le tableau que lui offre un mariage heureux et vertueux.

Quand la foule se fut retirée, un homme d'une quarantaine d'années s'approcha de nous, et dit à Simon de Nantua : Père Simon, regardez-moi donc! est-ce que vous ne me reconnaissez pas? — Eh! Dieu me pardonne! je crois que c'est mon jeune ami Bernard. — C'est lui-même. — Ma foi, mon ami, sais-tu que depuis dix-huit ans tu es furieusement changé, et que tu as pris la barbe noire? Embrassons-nous donc. C'est une bien grande joie pour moi de te revoir. — Et pour moi donc! père Simon. Je passais là dans l'instant, et c'est votre voix que j'ai reconnue d'abord, tandis que vous parliez à tout ce monde. Vous êtes donc toujours le même?—Toujours, mon ami : on ne change plus guère à mon âge. Mais toi, que fais-tu dans ce pays? — Je vous conterai cela : venez vous reposer chez moi; j'es-

père bien que vous ne chercherez pas d'autre logement. — De tout mon cœur. — Monsieur est avec vous? — Oui, c'est mon compagnon de voyage, et nous ne nous séparons pas. — Tant mieux, j'en suis enchanté.

Nous voilà tous trois, bras dessus, bras dessous, nous rendant à la maison de Bernard, et le cheval de Simon de Nantua suivant son maître par derrière, comme aurait fait un chien.— Est-ce que tu serais marchand de vin? dit Simon de Nantua en voyant la maison de son ami.—A votre service, répond celui-ci. — Il me paraît que tu n'as pas fait de mauvaises affaires, et tout ceci a fort bonne apparence.—Mais je suis assez content de mon sort. Je n'ai jamais oublié les conseils que vous m'avez donnés autrefois à Nantua; et il faut aujourd'hui que je vous en remercie, car je m'en suis bien trouvé. Voulez-vous voir ma femme? — Tu es marié! — Oui, vraiment; et j'ai même de la famille. Vous allez voir tout cela.

Bernard nous présenta en effet à sa femme, qui était une personne d'une trentaine d'années, fraîche et fort avenante. Elle avait auprès d'elle deux petits enfans, que le père Simon embrassa presque les larmes aux yeux. Lorsque nous fûmes un peu reposés et qu'on nous eut fait rafraîchir, Simon de Nantua dit à Bernard: Çà, mon ami, conte-moi un peu ce qui s'est

passé depuis que je n'ai entendu parler de toi, et comment tu te trouves aujourd'hui dans une position si heureuse. — Très-volontiers, père Simon, et c'est bien le moins que je vous doive.

Vous vous rappelez, continua Bernard, tous les bons conseils que vous me donnâtes lorsque je fus obligé de partir pour l'armée. Je m'en suis souvenu, et il ne s'est guère passé de jour où je n'aie eu l'occasion de les mettre à profit. Je n'avais pas beaucoup de goût pour l'état militaire, mais j'avais de l'honneur, et avec cela on n'est jamais un mauvais soldat. Je n'étais pas, il est vrai, de ces téméraires qui ne doutent de rien et qui se croient plus forts qu'une armée; mais je faisais mon devoir, et, lorsque mon tour arrivait, j'étais prêt et je ne quittais jamais mon poste. Comme j'avais appris quelque chose et que j'écrivais assez bien, je fus distingué. Le quartier-maître me prit avec lui pour lui servir de secrétaire : il me fit ensuite nommer fourrier. J'en remplis les fonctions avec probité, cela fut remarqué, et au bout d'un an j'obtins le grade de sergent. J'étais aimé des soldats, parce que je les traitais avec douceur, et que je me rappelais avoir été leur égal. J'étais estimé par mes officiers, parce que je savais obéir, que j'étais fidèle à mes devoirs, et très-ami de la discipline. J'ai fait ainsi la guerre pendant long-temps, et je

serais sans doute officier aujourd'hui, sans une blessure grave qui me força à demander mon congé et à quitter le service. J'en fus fâché : non pas que je regrettasse la profession à laquelle il me fallait renoncer, mais parce que je ne voyais pas trop ce que je pourrais faire pour exister. Allons, me dis-je, courage, Bernard; tu n'as pas mal mérité; tu ne dois pas être mal traité. Avec quelque argent que j'avais eu la prudence d'amasser, je pris la route de Paris. En passant à Bar-sur-Aube, le hasard fit que j'entrai dans cette maison pour me rafraîchir. Tandis que je buvais un verre de vin, le maître de la maison, qui était un bon Français, et qui ne voyait pas un soldat blessé au service de son pays sans s'intéresser à lui, me fit quelques questions : je lui répondis; il en fit de nouvelles; je lui contai toute mon histoire, et lui avouai l'embarras où j'allais me trouver dès que mes fonds seraient épuisés. Après m'avoir regardé un instant fixement, il me dit : Camarade, j'ai besoin d'un commis pour m'aider dans mon commerce; voulez-vous rester chez moi? — Pourquoi pas, monsieur? — Eh bien! touchez là, vous n'irez pas plus loin.

Me voilà installé chez M. Antoine. Je n'eus pas plus de peine à m'y bien conduire que je n'en avais eu à le faire au régiment. Il me prit en affection, et finit par me regarder comme son fils.

Il y avait quatre ans que j'étais chez lui, lorsqu'il m'appela un jour dans son cabinet et me dit : Mon cher Bernard, je suis content de toi, et tu sais combien je te suis attaché. Je commence à me faire vieux, et je ne veux pas attendre plus long-temps pour assurer le sort de ma fille. J'ai bien vu que vous ne vous regardiez pas de travers tous les deux ; je veux que tu l'épouses et que tu prennes mon commerce. — Mais, monsieur Antoine, songez-vous que je ne suis qu'un pauvre diable... — Allons, je le veux. Vas-tu me désobéir aujourd'hui ? — Oh ! mon cher bienfaiteur ! — C'est bon ! c'est bon ! je te charge d'annoncer cela à Marianne.

Je sautai au cou du bon Antoine, et je courus chercher Marianne, à qui cette nouvelle ne fit guère moins de plaisir qu'à moi. Nous fûmes mariés ; je pris la direction des affaires, et je n'ai pas à me plaindre de celles que j'ai faites. J'aurais peut-être pu devenir plus riche, mais peut-être aussi serais-je un peu brouillé avec ma conscience, et cela fait qu'on ne dort pas si bien. Le Ciel m'a donné deux enfans que voilà ; je lui en rends grâces tous les jours. Ils aiment bien leur père et leur mère, et ils seront bons fils. J'ai soin de leur éducation, père Simon, et je n'oublie pas que je dois tout à celle que j'ai reçue dans mon enfance. Enfin, depuis que je suis établi, ma bonne femme et moi, nous n'avons

éprouvé qu'un seul chagrin, la perte de notre excellent père. Il y a deux ans qu'il nous a été enlevé, et nous n'y pensons pas que nos yeux ne se mouillent. Voilà, mon vieil et digne ami, l'histoire de cet orphelin auquel vous avez donné des avis si paternels, et qui est bien heureux de vous montrer qu'il a su en profiter.

A la fin de ce récit, Simon de Nantua ne se possédait pas de joie. Il embrassait le père, la mère, les enfans; c'était un spectacle tout-à-fait attendrissant. Je n'ai pas besoin de dire comment nous fûmes traités dans cette maison. Simon de Nantua se félicita d'avoir à Bar-sur-Aube des affaires qui l'y retinrent plusieurs jours. J'en fus également charmé; car il n'est rien de plus doux, selon moi, que le spectacle que présentent un bon ménage et de bonnes gens.

CHAPITRE XV.

Diverses rencontres que fait Simon de Nantua sur la grande route, et bons conseils qu'il donne sur différens sujets.

Je néglige toujours, mes chers lecteurs, de vous parler des affaires de mon compagnon de voyage : mais c'est que je pense qu'elles doivent moins vous intéresser que ses discours. En général, ses opérations sont bientôt faites; il vend, il achète, selon l'occasion, et ses marchés sont conclus sans longues discussions. C'est même

alors qu'il parle le moins, parce qu'il a pour principe, en fait d'affaires, qu'à l'homme bien avisé il ne faut que peu de paroles. Ainsi, toutes les fois que je vous dis : Nous arrivâmes dans une ville ou dans un village, c'est que Simon de Nantua y avait quelque chose à faire. Et quand je vous dis : Nous partîmes de tel endroit, c'est à-dire que le père Simon avait terminé ses opérations.

Après avoir fait de tendres adieux à l'excellente famille de Bernard, nous quittâmes Bar-sur-Aube, pour nous diriger du côté de Châlons-sur-Marne. Simon de Nantua n'avait, je crois, jamais tant parlé que pendant les trois journées que nous employâmes à ce trajet. Il ne rencontrait pas un passant sur la route, qu'il ne lui adressât la parole.

Eh! l'ami, vous allez gagner une fluxion de poitrine, dit-il à un jeune villageois qui arpentait à grands pas le chemin. Où courez-vous donc si vite et surtout si paré? Allez-vous voir votre prétendue? — Ah! vraiment oui, il est bien question de prétendue! Je cours à la ville m'informer, et chercher quelque moyen pour obtenir un délai d'un créancier qui veut faire vendre les meubles de mon père. — Peste! si j'étais votre créancier, et que je vous visse arriver avec cet habit de beau drap, ces souliers minces et cette chemise fine, vous ne m'inspi-

reriez pas grand'pitié. Comment donc! en vous voyant passer, je vous aurais pris pour le plus riche fermier de votre village. — Oh! mon Dieu non, nous ne sommes pas riches, et peut-être bientôt serons-nous encore plus pauvres. — Voulez-vous que je vous dise pourquoi cela? dit Simon de Nantua; c'est que vous avez voulu paraître ce que vous n'étiez pas. Vous m'avez tout l'air d'avoir imité la grenouille qui s'enflait pour se faire aussi grosse que le bœuf. La grenouille creva, mon ami, et j'ai grand'peur qu'il ne vous en arrive autant. Allez vite, et, si vous vous tirez de ce mauvais pas, souvenez-vous ensuite du proverbe que vous savez bien, et qui veut dire qu'il ne faut pas chanter plus haut que la bouche.

Bonjour, la nourrice. Votre enfant crie bien fort. Eh! je le crois! le voilà emmailloté comme dans un étui. Oh! si j'étais sa mère, vous ne le garderiez pas long-temps, pour le martyriser ainsi. Dites-moi un peu quelle grimace vous feriez si l'on vous enveloppait de la sorte? Le pauvre enfant n'a pas d'autre ressource que de crier, lui. Je voudrais qu'il criât tant que vous en fussiez assourdie. Ne voyez-vous pas que cette pauvre petite créature, privée de respiration et de mouvement, ne peut pas croître et se développer librement? Pourquoi vos enfans sont-ils malingres et maladifs? C'est parce que

vous les empêchez ainsi de se fortifier. Est-ce que les animaux emmaillottent leurs petits? Aussi vous ne rencontrez pas d'animaux contrefaits ou poitrinaires. Je sais bien qu'il est plus commode d'arranger un enfant comme un paquet, afin de pouvoir le laisser crier, sans s'inquiéter de lui : on se dispense ainsi de le soigner. Le motif et la chose sont aussi barbares l'un que l'autre! On renonce partout à cette coutume meurtrière, et ceux qui s'obstinent à la conserver encore sont bien entêtés, bien stupides ou bien méchans.

Salut, mon brave! Où avez-vous perdu ce bras? — A la campagne de 1814. — Ah! et comment donc avez-vous été blessé? — Un biscaïen m'a cassé le poignet; mais j'étais à mon poste, et je ne l'ai quitté que lorsqu'on m'a emporté. Et puis on m'a coupé le bras, et me voilà. — Vous avez dû souffrir beaucoup? — Ce n'est rien que cela. La plus grande souffrance était de ne pouvoir plus me battre, tandis que l'ennemi marchait sur la terre de mon pays. — Vous avez sans doute une pension? — Oui, monsieur. — Et vous êtes content? — Très-content. J'ai ma croix d'honneur, ma petite pension; je possède un coin de terre que je tiens de mon père, et qui me suffit pour vivre. J'ai lu dans l'histoire que les soldats romains retournaient au soc après les batailles; je suis fier d'en

pouvoir faire autant, et je ne dois pas me plaindre, quand je vois qu'il me reste un bras pour conduire la charrue, et pour le donner encore à mon pays s'il en avait besoin. Ma foi, je ne regrette rien, je ne désire rien pour moi, et je n'ai plus de vœux que pour la France. — Et moi, j'unis les miens aux vôtres, et j'en fais en même temps pour votre bonheur. Respect à vous, mon brave militaire et honnête citoyen.

Tiens, c'est vous, monsieur Raymond! — Ah!! bonjour, père Simon. — Vous n'êtes donc plus dans la brigade de Nantua? — Non; depuis l'année dernière je suis dans ce pays-ci. — Je me félicite bien de cette rencontre. Quels hommes conduisez-vous là? — Ce sont des déserteurs. — Des déserteurs! Ces gens-là parlent-ils français? — Oui vraiment; ils le sont aussi. — Allons donc! cela est impossible; un soldat français ne quitte pas son drapeau et ne renonce pas au service de son pays. N'est-ce pas, messieurs, que vous n'êtes point Français?

Les déserteurs n'osèrent répondre, et ce nom de Français, dont ils étaient indignes, leur fit baisser les yeux.

Comment donc êtes-vous là? reprit Simon de Nantua (en s'adressant à un soldat en uniforme, qui marchait à côté d'un déserteur, et qui paraissait accablé de chagrin). Vous ne me semblez pas être des leurs. — Des leurs! dit le soldat

en relevant la tête avec indignation ; moi, déserteur ! non, non, monsieur. — Eh ! que faites-vous ici, mon camarade ? — Un de ces malheureux était mon ami d'enfance ; nous étions compagnons d'armes, et j'aurais donné pour lui ma vie. Son crime, dont je ne puis concevoir la cause, m'a mis au désespoir. Forcé de ne plus l'estimer, je n'ai pu cependant cesser de l'aimer, et j'ai voulu lui en donner une dernière preuve en lui faisant la conduite jusqu'à sa destination. On connaissait mon amitié pour lui, en sorte que j'ai obtenu une permission de mon colonel. — Voilà qui est très-bien ; mais ne craignez-vous pas que cette démarche vous fasse tort ? être l'ami d'un déserteur ! — Tort ! pour ma paie, oui ; mais pour l'honneur, non. On me connaît, monsieur, et j'ai fait voir que je suis bon soldat. — Je n'en doute pas, mon camarade ; avec des sentimens comme les vôtres, on n'est jamais capable d'une action basse. Tenez, prenez ceci pour votre malheureux ami. — Je l'accepte pour lui, monsieur, parce que je ne suis qu'un pauvre soldat ; mais si j'étais riche, je ne l'accepterais pas, et il n'en aurait pas besoin. — Allez, vous êtes un brave homme, et je voudrais que toute l'armée fût composée de gens comme vous. — Ah ! soyez tranquille, je ne suis pas le seul qui ait bon cœur, et il y en a qui valent mieux que moi. — Adieu, père Simon, dit le brigadier Ray-

mond, en se remettant en route : bon voyage. — Je vous le souhaite pareil, monsieur Raymond. A revoir.

Un peu plus loin Simon de Nantua s'adressa à un cultivateur qui travaillait dans les champs sur le bord de la route. — Dites-moi donc, l'ami, pourquoi cette terre est-elle en friche? — Eh! monsieur, il faut bien qu'elle se repose! — Comment, qu'elle se repose! Vous figurez-vous que la terre soit paresseuse comme les hommes, et qu'elle ait besoin de repos? C'est un préjugé, mon ami; et pendant que votre terre ne vous rapporte rien, elle ne gagne pas de quoi produire davantage, et elle n'en paie pas moins l'impôt. Savez-vous lire? — Non, monsieur. — Tant pis : je vous aurais engagé à lire ce qu'on écrit tous les jours sur l'agriculture. Vous auriez trouvé là de bonnes instructions, qui auraient pu vous mettre en état d'augmenter le produit du terrain que vous cultivez. Vous croyez, vous autres, qu'il ne peut y avoir rien de meilleur que ce que vous avez toujours pratiqué, comme si l'on ne faisait pas sans cesse des découvertes utiles. Si vous vouliez écouter les conseils qu'on vous donne, vous feriez souvent de meilleures affaires. Avez-vous des enfans? — Oui, j'ai un fils. — Sait-il lire? — Non. — Eh bien! envoyez-le à l'école. Ensuite il vous lira des livres d'agriculture, et, si vous avez le bon esprit de suivre les

conseils que vous y trouverez, vous serez bientôt content de ne vous être pas entêté à la routine. Il y a des hommes qui s'occupent de votre bien, sans que vous vous en doutiez; mais ils perdent leur temps et leur peine, si vous ne voulez pas les écouter. Il serait pourtant de votre intérêt et même de votre devoir de le faire. Car enfin, si vous êtes bons Français, vous devez désirer ce qui peut nous rendre plus riches et plus puissans que les autres peuples. Ce sont les productions de notre sol qui peuvent faire notre richesse. Mais le sol ne produit pas de lui-même, il veut être aidé par l'industrie. Il faut donc que vous soyez industrieux, pour que votre pays et vous soyez riches.

Je ne finirais pas, mes chers lecteurs, si je voulais vous répéter tout ce que Simon de Nantua dit à chacun de ceux que nous rencontrâmes sur la route, et nous n'arriverions jamais si je m'arrêtais à chaque instant, comme nous le fîmes alors.

CHAPITRE XVI.

Simon de Nantua arrive dans un château, et s'indigne de l'ingratitude des valets envers leurs maîtres.

A quelques lieues de Châlons, Simon de Nantua voulut s'arrêter dans un très-beau château où il avait coutume de vendre, à son passage,

quelques articles de toile, de mousseline, de batiste et autres. Cette terre était une propriété magnifique, dont les maîtres avaient un grand train de maison et beaucoup de domestiques.

On nous fit entrer dans l'office, où Simon de Nantua commença à déployer ses marchandises, pour faire voir ce qu'il avait de plus nouveau. Les gens du château achevaient leur déjeûner; et ils continuèrent leur conversation sans se presser.

Je ne sais, dit une femme de chambre fort élégante, ce qu'a Madame aujourd'hui. Elle est, depuis ce matin, d'une humeur insupportable.

Le Valet de Chambre. — Je le sais bien ce qu'elle a, moi. C'est la suite de la querelle que lui fit hier soir M. le comte, au sujet de sa fille.

La Femme de Chambre. — Ah! c'est que monsieur ton maître est un brutal.

Le Valet de Chambre. — Je ne dis pas non : mais c'est qu'aussi madame ta maîtresse est une mère bien indifférente, et qui est fort heureuse d'avoir des gens pour soigner ses enfans.

La Femme de Chambre. — Tout ce que tu voudras. Elle ne me traite pas assez bien pour que je prenne la peine de la défendre.

Le Valet de Chambre. — Va, je t'abandonne aussi mon maître. Depuis le jour où il a perdu

ses vingt mille francs au jeu chez M. le duc, je n'ai eu de sa part que des duretés. Un joueur enragé!...

La Femme de Chambre. — Oui, et c'est nous qui endurons ainsi toutes les conséquences des sottises de nos maîtres.

Le Maître d'Hôtel. — Et moi, croyez-vous que je n'en aie rien à souffrir?

Le Valet de Chambre. — Oh! vous, vous en avez aussi le profit! je sais là-dessus à quoi m'en tenir.

Le Maître d'Hôtel. — Oui, parce que tu m'as volé quelque chose de mes bénéfices.

La Femme de Chambre. — Est-ce qu'on peut voler aux gens ce qui ne leur appartient pas?

Le Valet de Chambre. — Dis-moi donc, cette pauvre marchande de modes est-elle enfin parvenue à faire régler son mémoire?

La Femme de Chambre. — Ah bien oui! Madame n'ose seulement pas en parler à M. le comte. C'est énorme! A propos, et le pauvre architecte, comment s'en tire-t-il?

Le Valet de Chambre. — Doucement! les dettes de jeu passent avant tout cela.

Simon de Nantua, que ce colloque impatientait, ne put s'empêcher de s'écrier enfin : Eh! de quoi diable vous mêlez-vous?

La Femme de Chambre. Comment! de quoi nous nous mêlons! je vous trouve bien impu-

dent; et de quoi vous mêlez-vous vous-même, monsieur le porte-balle?

Le Valet de Chambre.—Voilà un homme fort insolent.

Simon de Nantua. — Il y a en effet beaucoup d'insolence à cela. Pensez-vous m'humilier en m'appelant *porte-balle?* Et vous figurez-vous que je ne vaille point autant que vous? Si mes habits ne sont pas si beaux et si élégans, j'ai l'avantage de ne servir personne, entendez-vous? et je dis tout franc ce que j'ai sur le cœur à ceux qui le méritent. Voilà une conversation bien édifiante que je viens d'entendre! Que Dieu me préserve d'être grand seigneur, s'il faut être ainsi exposé à nourrir chez soi des ingrats qui vous calomnient et qui vous volent. Ah! ne vous fâchez pas, car ce que je dis est la vérité. Ne venez-vous pas de vous vanter de vos propres friponneries et de faire d'indécentes plaisanteries sur le compte de vos maîtres? Et cela en présence d'un étranger, sans égards, sans retenue! Sur quoi, je vous prie, vous permettez-vous de juger de leur conduite, et d'en parler avec une pareille impertinence? Vous ont-ils confié leurs secrets? connaissez-vous les motifs qui les font agir? Êtes-vous sûrs de ce que vous croyez avoir vu et de ce que vous dites? Et quand bien même cela serait, quand vous vous seriez aperçus de quelque chose de répréhen-

sible, votre devoir serait encore de vous taire. Les personnes qui vous permettent d'habiter chez elles, qui vous nourrissent, qui paient vos services, n'ont-elles pas des droits sacrés à votre respect, à votre fidélité, à votre discrétion, à votre reconnaissance? ne devez-vous pas les servir et prendre leurs intérêts en toute occasion? C'est avec de tels sentimens et une telle conduite que vous pourriez honorer l'habit que vous portez, et vous faire estimer dans votre état. Il n'est personne qui voie avec indifférence un de ces vieux serviteurs, qui n'ont jamais été fripons ni ingrats, mais qui ont servi leur maître de cœur, et qui sont, en quelque sorte, devenus de la famille dans le sein de laquelle ils ont passé leur vie. Je puis vous le dire : j'ai vu, il n'y a pas long-temps, une femme, qui, après avoir élevé les enfans d'une famille respectable, a eu la douleur, au bout de trente années de service dans cette maison, de voir tomber son vieux maître dans l'enfance, à la suite d'une attaque de paralysie. Eh bien! je l'ai vue, cette vénérable créature, ne pas quitter une minute, ni le jour, ni la nuit, la chambre de son maître, pendant cinq années qu'il a vécu encore dans cet état. N'existant plus elle-même que pour lui, lorsqu'elle sentait ses forces défaillir et qu'elle succombait à la fatigue, elle se jetait à genoux : « Mon Dieu! disait-elle, je ne vous demande qu'une grâce,

accordez-moi assez de force pour servir mon bon maître jusqu'à la fin. » O bonne Fanchon! ta vertu sublime, ton dévouement si rare, trouvent une digne récompense dans l'affection et la reconnaissance des enfans de ton maître, et surtout dans la conscience de ce que tu as fait.... Mais je vous dis des choses que vous ne pouvez pas comprendre, et je vous vois sourire. Adieu, je ne reste pas avec des gens comme vous; et si vous ne voulez pas de ma marchandise, je n'en suis pas embarrassé.

CHAPITRE XVII.

Simon de Nantua passe la nuit dans un corps-de-garde, où il trouve l'occasion de dire de bonnes choses au sujet de la garde nationale.

Je ne sais comment Simon de Nantua fit son compte; mais lui, qui était ordinairement si prévoyant et qui mesurait si bien son temps, se trouva en défaut cette fois-ci. Nous nous arrêtâmes si souvent en route pour causer avec l'un et avec l'autre, que nous fûmes surpris par la nuit avant d'arriver à Châlons.

Irons-nous coucher à la ville? dit Simon, ou passerons-nous la nuit dans quelque auberge sur la route? — Bon! lui dis-je, il fait beau; continuons de marcher jusqu'à Châlons, nous n'avons plus que deux petites lieues. — Eh bien! soit.

Nous étions un peu fatigués, et nous ne marchions pas vite; en sorte qu'il était près de minuit quand nous fûmes à notre destination, chose qui ne nous était jamais arrivée. Tout était fermé dans la ville, et nous ne savions où nous adresser pour trouver un logement.

Voici, me dit Simon de Nantua, qui est fort désagréable. Moi, qui m'avise de donner des conseils aux autres, je viens de faire une véritable étourderie. Il s'agit de la réparer. Je ne veux pas coucher à la belle étoile, et risquer de nous endormir à côté de mes marchandises; car il n'y a pas de ville, grande ou petite, qui ne renferme son contingent de filous. Savez-vous ce qu'il nous faut faire? — Non. — Eh bien! suivez-moi.

Il me conduit à l'hôtel-de-ville, où il y avait un poste de garde nationale. — Qui vive? crie le factionnaire. — Amis; je voudrais parler à l'officier du poste.

L'officier est averti et vient nous reconnaître. Simon de Nantua lui expose notre situation, lui fait voir nos papiers, et demande la permission de passer la nuit dans le corps-de-garde. Cela ne souffrit pas la moindre difficulté. Le cheval et les paniers furent consignés à côté de la guérite, et nous entrâmes dans le corps-de-garde, dont je ne vous ferai point la description, attendu que tous ces lieux-là se ressemblent, et

qu'il est peu de personnes aujourd'hui qui n'en aient vu au moins un.

On nous offrit très-poliment une place sur le lit de camp, mais nous remerciâmes : Simon de Nantua, parce qu'il aimait mieux une place dans la conversation; et moi, parce que je suis malheureusement de ceux qui n'ont pas la faculté de dormir au corps-de-garde. Nous restâmes donc autour de la table, avec les gardes nationaux, dont quelques-uns jouaient à différens jeux, d'autres buvaient une goutte d'eau-de-vie, et d'autres fumaient. Un de ces derniers ôtait de temps en temps la pipe de sa bouche, et jurait en disant : Quel chien de métier! ils feront bien ce qu'ils voudront, mais c'est la dernière fois que je monte la garde. — Que dites-vous donc là, camarade? dit Simon de Nantua. Vous ne voulez plus monter la garde? vous ne parlez pas sérieusement, sans doute? — Comment, je ne parle pas sérieusement! — Eh! non; vous êtes trop bon citoyen pour cela, j'en suis sûr. Si chacun en disait autant tout de bon, où serait la sûreté publique? — Que m'importe? je n'ai pas de propriétés à garder. — Je vous disais bien que vous ne parliez pas sérieusement, puisque voilà encore que vous plaisantez. — Je ne plaisante point. — Eh! si, vous dis-je; vous ne me ferez pas croire que vous regardiez comme étrangères à vous les propriété-

tés de vos concitoyens, non plus que les monumens publics, et toutes les choses qui font la richesse de votre pays. Vous êtes Français, enfin.—Oui, je suis Français.—Eh bien! vous ne le seriez pas si vous refusiez de partager avec tous les citoyens un service honorable et utile à la tranquillité de l'État et des individus. Ne voilà-t-il pas un bien grand malheur que de passer, de loin en loin, une nuit au corps-de-garde! Eh! mon Dieu, si c'était pour votre plaisir, vous ne vous en plaindriez pas. Allons, ne murmurez donc plus ainsi, si vous voulez que l'on croie à votre patriotisme. Lorsque toute une nation se soumet à une tâche nécessaire au bien général, celui qui s'y refuserait aurait bien à rougir. Vous voyez mon front chauve et le peu de cheveux blancs qui me restent : cela n'empêche pas que je monte aussi la garde à mon tour, quand je suis à Nantua. Mon âge pourrait m'en exempter; mais je pense qu'il faut bien que quelques vieillards robustes remplacent les jeunes gens énervés qui sont vieux avant le temps.

Ces mots firent rougir le jeune homme, qui n'osa rien répondre; car la physionomie de Simon de Nantua avait quelque chose de vraiment respectable.

Tout-à-coup nous entendons une dispute dans la chambre de l'officier. C'était un garde

national qui venait seulement de rentrer au poste, et qui ne s'était pas trouvé présent à l'heure où il devait prendre la faction. — Je vous préviens, Monsieur, disait le capitaine, que vous êtes porté sur le rapport comme ayant manqué au service. — Comme vous voudrez, capitaine; mais j'ai autre chose à faire que d'être là au moment précis pour me fourrer dans votre guérite. — Vous le prenez sur un ton peu convenable, reprit l'officier. Il paraît que vos affaires vous ont retenu long-temps à table, car vous sentez le vin bien fort. — C'est possible : mettez cela aussi sur le rapport. — Je n'y manquerai pas.

Camarade, dit Simon de Nantua, si j'étais à la place de M. l'officier, je n'aurais pas autant d'égards pour un homme qui oublie son devoir comme vous le faites. Il me semble que vous ne savez guère ce que sont la subordination et la discipline, non plus que la politesse. Vous allez me dire que vous n'êtes pas soldat, et qu'on ne vous paie pas pour être à votre poste. Mais vous oubliez que, dès l'instant que vous faites partie d'un corps dans lequel vous avez une portion de service à faire, si vous manquez au service, vous manquez à tous vos camarades, qui sont bien bons de ne pas vous le faire sentir. Lorsque ensuite vous parlez à votre officier comme vous venez de le faire, vous ne songez pas qu'il

est le dépositaire d'une autorité que la loi lui confère. S'il n'use de cette autorité qu'avec réserve, avec égards, c'est qu'il pense avoir affaire à des hommes dignes de pareils ménagemens, et qui n'ont pas besoin d'être contraints pour remplir leur devoir. Les fonctions d'un officier de la garde nationale deviendraient cruellement pénibles, s'il était obligé de commander toujours à des hommes comme vous. Il faudrait bien alors qu'il mît de côté la politesse, et qu'il vous parlât comme on parle à des soldats indisciplinés. Vous verriez qu'il a le pouvoir et le droit de se faire obéir. Voyez si quelqu'un de vos camarades vous donne raison en ce moment. Tenez, mon ami, celui qui manque à son devoir, et qui ajoute à cette première faute la grossièreté et l'impertinence, ne trouve jamais d'honnêtes gens de son parti. Je crois que ce que vous aurez de mieux à faire demain sera de faire des excuses à M. l'officier.

Simon de Nantua parlait ainsi lorsqu'une patrouille rentra, conduisant un homme au corps-de-garde.

Capitaine! dit le caporal, voici un homme qui nous a insultés, quand nous lui avons demandé ce qu'il faisait dans la rue, à deux heures du matin.

Le Capitaine.—Comment vous a-t-il insultés?

Le Caporal.—Il a répondu que cela ne nous

regardait pas, qu'il y faisait ce qu'il voulait, et qu'il se moquait de nous.

Le Capitaine.— Voyons vos papiers, monsieur.

L'Homme arrêté.— Les voici, mon officier; ils sont en règle, et je vous assure que je rentrais paisiblement chez moi, en revenant de la noce d'un de mes amis, quand ces messieurs m'ont rencontré.

Le Capitaine.— Et pourquoi avez-vous insulté la patrouille?

L'Homme arrêté.— Je ne sais : une idée qui m'a passé par la tête. J'ai eu tort, et j'en demande pardon à ces messieurs.

Le Capitaine.— Oui, sans doute; vous avez eu tort. Tous les citoyens devraient se rappeler que ceux d'entre eux qui sont commis chaque jour à la garde de la ville ont droit au respect de tous les autres; que rien n'est plus déplacé qu'une plaisanterie faite sur des hommes qui sacrifient leur temps et leur repos au repos public; et qu'enfin c'est insulter à la loi, que d'insulter ceux qui sont armés en son nom. Restez ici, monsieur; vous pourrez retourner chez vous aussitôt qu'il fera jour.

Simon de Nantua.—Voilà qui est bien parlé; et c'est tout juste ce que j'aurais dit, si c'eût été à mon tour.

Tout en causant ainsi, on arriva au point du

jour. Après avoir remercié le capitaine de la complaisance qu'il avait eue de nous recevoir dans son poste, nous sortîmes du corps-de-garde pour aller chercher une auberge un peu plus commode.

CHAPITRE XVIII.

Discours de Simon de Nantua à des curieux qui courent en foule voir une exécution.

Nous allâmes loger dans une petite auberge sur une place publique, et nous nous couchâmes pour prendre un peu de repos; car la nuit du corps-de-garde ne nous avait pas beaucoup délassés de la fatigue de la veille. Au bout de deux heures, Simon de Nantua, qui était dur pour son corps, se leva pour aller à ses affaires, et me laissa dormir tout à mon aise. Je crois que je dormirais encore si je n'eusse été tiré de mon sommeil par un grand bruit qui se fit sur la place et dans l'auberge même, vers les onze heures ou midi. On entra jusque dans ma chambre pour me demander si l'on pouvait disposer de ma croisée. Qu'est-ce donc? dis-je à l'hôtesse. — C'est un homme qui va *être fait mourir*, me répondit-elle. — Ah! vous parlez de cela bien gaîment. — C'est que c'est une bonne affaire pour nous; il vient du monde de tous les environs, et nous louons nos croisées fort cher. — Vous pouvez prendre la mienne, lui dis-je.

J'aurais voulu que Simon de Nantua fût présent, car les paroles de l'hôtesse lui eussent fourni la matière d'un beau discours. Mais ce ne fut pas perdu ; il rentra peu d'instans après.

La place était couverte de monde et la maison en était remplie : des hommes, des femmes, des enfans, il y avait foule enfin, pour assister au triste spectacle qui se préparait.

Je suis fâché que nous soyons venus nous loger ici, dis-je à mon compagnon de voyage. — Non pas moi, me répondit-il, car j'ai deux mots à dire à tout ce monde-là, quand l'exécution sera faite.

Le silence profond qui régna subitement dans cette nombreuse assemblée nous fit connaître le moment où le malheureux venait de subir la peine de son crime. Ce silence ne dura pas longtemps, car, au bout de quelques minutes, toutes les personnes qui avaient occupé les croisées descendirent dans la grande salle de l'auberge, où chacun se mit à parler et à faire ses réflexions. Il y en avait beaucoup qui parlaient avec gaîté, qui riaient ou du moins souriaient, et qui se permettaient même des plaisanteries tout à fait hors de propos.

Il ne paraît, dit Simon de Nantua à très haute voix, et sur un ton à faire taire toute la salle pour qu'on l'écoutât, il ne paraît que le spectacle que nous venons de voir n'a pas pro-

duit sur vous une impression bien profonde, puisque vous vous êtes déjà à causer et même à rire. Il y a cependant, dans ce qui vient de se passer, matière à quelques bonnes réflexions. Mais apparemment c'est une simple curiosité qui vous a amenés ici. Ce motif ne serait pas très louable; car aller voir pourrir un homme, pour le plaisir de le voir mourir, n'est pas un bel acte d'humanité. Je vois parmi vous des femmes qui ont conduit avec elles leurs enfans, et qui maintenant ont l'air de revenir d'une partie de plaisir. Ceci n'est pas fait pour donner une bien bonne idée de la bonté de leur cœur. Croyez-vous que ce soit une fête que la justice vous prépare, lorsqu'elle condamne un criminel? Ne voyez-vous pas cet appareil imposant dont elle environne l'exécution de ses arrêts? Ce prêtre, ces gardes, cet échafaud, tout est réuni pour vous montrer à la fois la puissance et la miséricorde de Dieu, l'autorité des lois, la honte et la fin du crime. C'est ainsi que la société, en retranchant de son corps un de ses membres, veut offrir à tous les autres une grande leçon, et faire résulter un bien de ce mal nécessaire. Ce n'est pas l'objet d'une curiosité barbare qu'elle vous présente, mais un sujet de méditations profondes, qui puissent faire sentir à chacun que l'œil de la justice divine et humaine est sans cesse ouvert sur le coupable, et que le criminel est puni tôt ou

tard ! Ah ! combien la leçon serait plus grande encore, si le malheureux qui périt ainsi pouvait y ajouter les détails de sa vie ; s'il pouvait vous apprendre comment il a été conduit par degrés aux forfaits qui l'ont mené à l'échafaud ! Je n'ai jamais oublié les derniers mots d'un misérable qui fut pendu, dans le temps que ce supplice était encore en usage. De même que celui qui vient de mourir aujourd'hui, il avait assassiné son bienfaiteur, pour s'emparer de ce que celui-ci possédait. Quelques instans avant qu'on le conduisît à la mort, sa mère voulut le voir pour la dernière fois. Elle se présenta désespérée et tremblante devant lui.... « Malheureuse, s'écria-« t-il en la voyant, venez-vous contempler votre « ouvrage ? C'est vous, c'est votre faiblesse, « votre négligence, qui m'ont laissé entrer dans « la route du crime. Ah ! si dès mon enfance je « n'eusse pas été livré à moi-même ; si vous eus-« siez pris quelque soin de mon éducation ; si « vous ne m'eussiez pas laissé croître dans l'igno-« rance, l'oisiveté, la paresse ; si vous eussiez « combattu mes premiers penchans, l'échafaud « ne serait pas aujourd'hui dressé pour moi. « Pourquoi, lorsque vous me voyiez prendre « des habitudes vicieuses, ne les avez-vous pas « réprimées ? Pourquoi avez-vous fermé les yeux « sur les premiers vols que je vous ai faits ? « Pourquoi ne m'avez-vous point mis en état de

« gagner honnêtement ma vie? Pourquoi n'avez-
« vous pas chassé loin de moi les amis dangereux
« que je fréquentais, et qui ont commencé à
« m'égarer par leurs mauvais conseils? Pourquoi
« ne vous êtes-vous point élevée contre mes
« premières débauches? C'est ainsi que je me
« suis familiarisé avec le crime. Mes besoins se
« sont accrus, et tout m'a paru bon pour les sa-
« tisfaire. Une fois lancé dans cette malheureuse
« route, il ne m'a plus été possible d'en sortir.
« Je l'ai suivie, et me voici arrivé au terme où
« elle conduit. J'ai déshonoré ma famille; j'ai
« commis tous les forfaits; mes mains ont versé
« le sang du bienfaiteur qui m'avait ouvert ses
« bras. Je vais enfin subir le juste châtiment de
« tant d'horreurs. Malheureuse et coupable
« mère! tout cela est votre ouvrage! pouvez-
« vous soutenir ma vue? Ah! retirez-vous, reti-
« rez-vous!..... » L'infortunée, pâle et mou-
rante, veut embrasser les genoux de son fils.
« Ne m'approchez pas, s'écrie-t-il avec fureur
« et désespoir; votre enfant maudit le jour qu'il
« a reçu de vous! » A ces mots, la malheureuse
mère, accablée sous la malédiction de son fils,
tombe sans force; sa respiration s'arrête, sa
poitrine se gonfle, ses yeux se ferment; elle ex-
pire. « Elle meurt, s'écrie le misérable, elle n'est
« plus! Ma mère!... Ah! voilà donc mon der-
« nier forfait! » Il ne put en dire davantage, et

tomba lui-même dans une sorte d'évanouissement, d'où il ne revint que pour être porté au supplice. Hommes, femmes, enfans, qui m'écoutez, qu'eussiez-vous ressenti, si le criminel que la loi a frappé aujourd'hui vous eût donné un semblable spectacle? Ah! sans doute il eût fait sur vous une impression profonde. Eh bien! il pouvait peut-être vous dire aussi tout ce que vous venez d'entendre; mais son accent eût été plus terrible et plus déchirant que le mien.

Je n'avais jamais vu Simon de Nantua déployer autant d'éloquence que dans ce discours. Ses yeux, ses cheveux blancs, l'expression de sa physionomie, sa voix, avaient quelque chose de terrible qui parut glacer tout son auditoire. On était dans une sorte de stupeur. L'hôtesse même en était pâle, et ne savait plus que penser de l'homme qu'elle avait chez elle. Tout le monde enfin se retira lentement, en silence, et dans un recueillement digne du sujet qui l'avait fait naître.

CHAPITRE XIX.

Simon de Nantua démontre que la propreté ne coûte rien.

Depuis Châlons jusqu'à Amiens, nous ne nous arrêtâmes plus dans aucune ville; mais nous allâmes de village en village, le plus souvent

par des chemins de traverse. Cela n'empêcha pas que Simon de Nantua n'eût mainte occasion de satisfaire son goût pour la conversation.

Ayant été surpris, le premier jour de notre route, par un violent orage, nous nous réfugiâmes dans une chaumière d'apparence très-pauvre, où il y avait une femme d'une quarantaine d'années et deux jeunes enfans. Le mari était apparemment dans les champs. Il ne fallait pas moins que la pluie qui tombait par torrens, pour nous engager à rester dans ce lieu, où nous respirions un air infect qui paraissait n'avoir pas été renouvelé depuis long-temps. Tout y était d'une saleté excessive, et la mère et les deux enfans étaient eux-mêmes ce qu'il y avait de plus malpropre dans la maison. Je ne pouvais m'empêcher de rire, au milieu de tout cela, en voyant la drôle de grimace que ce spectacle faisait faire à Simon de Nantua. Il ne put garder long-temps le silence, et parla ainsi à cette femme : — Savez-vous, ma bonne dame, que votre habitation n'est pas des plus propres, et que vous vous exposez beaucoup en n'ayant pas plus soin que cela de votre maison, de vos enfans et de vous-même? — Eh! mon cher monsieur, il faudrait avoir les moyens de prendre ces soins-là. Vous voyez, nous sommes si pauvres! — Cela est vrai, et je vous plains de tout mon cœur,

Mais croyez-vous donc que la propreté soit une chose dispendieuse? Êtes-vous obligés de payer l'air que vous laisseriez entrer chez-vous, ou bien l'eau avec laquelle vous nettoieriez vos effets et vos corps? La misère ne peut pas excuser la malpropreté, car enfin l'eau et l'air sont des choses qui appartiennent à tout le monde. Je ne conçois pas comment vous pouvez vivre là-dedans. Cette malpropreté même vous coûte plus cher que vous ne pensez; elle est extrêmement nuisible à la santé, et je ne m'étonnerais pas qu'elle eût des suites fâcheuses pour la vôtre et pour celle de vos enfans. Il n'y a rien de plus malsain d'abord que de respirer toujours un air infect et corrompu. Si vous laissez vos corps couverts de crasse et de vermine, voilà un commencement de corruption, et il en peut résulter des maladies très-graves. Voyez les animaux qui vont se plonger dans l'eau pour nettoyer leur corps; l'instinct les conduit à prendre ce soin qui est naturel et nécessaire. Pensez-vous aussi que ce soit une chose bien saine que cette humidité qui couvre vos murs?—Eh! mon bon monsieur, dit la femme, comment faire pour l'empêcher?—Comment faire? il n'y a pas d'autre moyen que de tenir vos murs très-propres et de donner souvent de l'air à votre maison. Je sais bien que vous ne parviendrez pas à chasser ainsi complètement l'humidité, mais à coup sûr vous la di-

minuerez beaucoup ; au lieu que si vous ne renouvelez jamais l'air ici dedans, comment voulez-vous que cette eau s'évapore et s'en aille? Voilà des vases, dans lesquels vous faites la cuisine, qui n'ont pas l'air d'être lavés bien souvent; je vous avertis que cela est fort dangereux et que vous risquez de vous faire beaucoup de mal. Regardez le visage de vos enfans, comme il est couvert de boutons! Cela augmentera, et ils finiront par être rongés d'ulcères. Eh! mon Dieu, est-il donc si difficile de se tenir propre? Encore une fois, cela ne coûte rien. Quelque pauvre que l'on soit, il ne faut jamais oublier la dignité humaine, et se rendre repoussant aux yeux des autres. En vérité, ma bonne dame, je vous le conseille, ayez plus de soin de vous et de tout ce qui vous entoure, et soyez sûre que vous y trouverez une sorte de bien-être qui adoucira votre position.

Simon de Nantua aurait parlé plus long-temps, mais il n'était pas fâché de sortir de ce mauvais air; et comme il s'aperçut que la pluie avait cessé, nous dîmes adieu à ces pauvres gens, et nous continuâmes notre route.

CHAPITRE XX.

Simon de Nantua explique à un ménager juré la nature et l'importance de ses fonctions.

Nous arrivâmes, vers les derniers jours d'août, dans un gros bourg où nous ne connaissions personne, mais où l'hospitalité nous fut cordialement offerte par un bon fermier qui avait cheminé quelque temps avec nous, et conversé avec Simon de Nantua.

Lorsque nous fûmes à la ferme, Simon de Nantua dit à notre hôte : Qu'avez-vous donc, père Morin ? vous paraissez préoccupé ; et je ne vous ai pas trouvé joyeux comme vous devriez être au milieu de l'aisance et des commodités que je vois ici.

Le fermier Morin. — Vous avez bien vu, père Simon ; j'ai quelque chose en effet qui me tourmente.

Simon de Nantua. — Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander quoi ?

Le fermier Morin. — Pas du tout, je suis appelé à être juré à la cour d'assises de Laon. C'est la première fois que cela m'arrive, et je vous avoue que je voudrais bien m'en dispenser.

Simon de Nantua. — Vous en dispenser ! et pourquoi donc cela ? Premièrement, vous ne le

pouvez pas ; ensuite c'est un devoir auquel les honnêtes citoyens ne doivent pas désirer de se soustraire. Vous ne savez donc pas que le jugement par jury est une des prérogatives les plus précieuses que nous donne notre charte? Je suppose que vous fussiez accusé injustement, ne seriez-vous pas bien aise d'être jugé par des hommes qui fussent vos égaux, qui ne pussent point être guidés par la passion, par l'intérêt, par la crainte, ni endormis par l'indifférence? Eh bien ! comment pourriez-vous songer à refuser aux autres ce droit précieux que la loi leur accorde, et que vous réclameriez pour vous-même? Si nous voulons conserver nos bonnes institutions, il faut nous soumettre aux devoirs qu'elles nous imposent.

Le fermier Morin. — Mon Dieu, père Simon, vous avez bien raison : ce n'est pas le dérangement ni la peine que je crains. Mais vous conviendrez que c'est une terrible chose que d'avoir en quelque sorte à disposer de la vie d'un homme. Aussi, pour mon compte, je suis bien déterminé à absoudre tous ceux qui se présenteront.

Simon de Nantua. — Ah ! oui, vous feriez là une belle chose, et votre conscience aurait lieu d'être fort tranquille ! Ce serait tout bonnement manquer à l'engagement que vous auriez contracté, trahir la confiance de la justice, et compromettre la société tout entière. Supposons,

père Morin, que vous ayez ainsi sauvé un misérable, et qu'une fois rendu à la liberté il commît de nouveaux crimes et assassinât encore quelques personnes, ne penseriez-vous pas être la véritable cause de ces malheurs? et votre conscience ne vous ferait-elle pas de terribles reproches?

Le fermier Morin. —Ce que vous dites là me semble vrai, père Simon. Mais alors comment donc faire? afin de ne pas s'exposer à cela, il faut donc les condamner tous!

Simon de Nantua. —Peste! comme vous y allez! ce serait bien une autre folie et pire que la première. Je vois que vous ne savez pas en quoi consistent les fonctions que vous aurez à remplir comme juré.

Le fermier Morin. —Pas trop bien, à vous dire vrai.

Simon de Nantua. —En ce cas, écoutez-moi: en vous asseyant aux bancs du jury, vous vous engagez d'abord à entendre les débats le plus attentivement possible, sans aucune prévention pour ou contre l'accusé, et à dire ensuite votre opinion en conscience. Vous devez donc prêter toute l'attention dont vous êtes capable, aux dépositions des témoins, aux discours de M. l'avocat-général, de MM. les défenseurs des accusés, et de M. le président. Vous n'aurez plus ensuite qu'à répondre aux questions qui vous

seront faites par les juges, car ce n'est pas vous qui êtes chargé de rendre l'arrêt. On vous demandera si l'accusé est coupable, s'il a été coupable avec ou sans préméditation, s'il est vrai que le crime ait été accompagné de telle ou telle circonstance. A tout cela vous répondrez *oui* ou *non*. Si, d'après ce que vous aurez entendu, vous êtes convaincu que l'accusé soit coupable, vous le seriez vous-même beaucoup, comme je viens de le dire, en déclarant le contraire. Mais, si vous avez le moindre doute, si vous ne trouvez pas de motifs suffisans de conviction, vous devez répondre *non*, parce qu'il vaut bien mieux s'exposer à absoudre un coupable que risquer de condamner un innocent. Alors, quand vous aurez mis tous vos soins à rechercher la vérité, quel que soit le résultat de l'affaire, votre tâche est remplie, et vous pouvez dormir tranquille. D'après vos déclarations, MM. les juges feront enfin l'application de la loi, et prononceront l'arrêt par lequel l'accusé doit être condamné ou acquitté.

Le fermier Morin. — J'entends bien ce que vous me dites, père Simon; mais tout cela n'empêche pas que ce ne soit une tâche fort inquiétante et fort pénible.

Simon de Nantua. — Pénible, je n'en disconvients pas; mais je ne vois pas qu'elle puisse être inquiétante pour un honnête homme. Il ne faut

y voir, mon cher M. Morin, qu'une mission honorable, que vous remplirez d'autant plus scrupuleusement que vous en aurez mieux senti l'importance et redouté la difficulté. Réunissez tout avec attention, cherchez à démêler la vérité, sans demander l'avis des autres jurés, car c'est votre jugement seul qui doit vous guider; et ensuite dites votre opinion, quelle qu'elle soit, sans crainte et sans faiblesse. Vous aurez ainsi rempli l'obligation que la loi vous impose, et vous n'aurez aucun reproche à vous faire.

Le premier Morin. — Vous me rassurez un peu, père Simon. Cependant je sens que je ne me défendrai pas d'une grande émotion.

Simon de Narva. — Ce n'est pas là non plus ce que je vous dis, et l'on ne pourrait avoir qu'une fort mauvaise opinion de celui qui s'en irait juger son semblable comme on va à la foire. Lorsqu'on se rend responsable de l'honneur et de la vie d'un homme, il y a de quoi se sentir ému; mais il ne faut pas se laisser émouvoir au point de ne plus voir clair et de ne plus entendre; car alors on remplirait fort mal son ministère.

Le premier Morin. — Allons, père Simon, je tâcherai donc de suivre vos conseils, et je vous en remercie.

Simon de Narva. — N'oubliez pas surtout que vous allez remplir un devoir de la plus haute

importance, et que le jugement par jury est un des plus grands bienfaits de nos modernes institutions.

CHAPITRE XXI.

Bonne leçon donnée par Simon de Nantua à ceux qui croient aux revenans.

Nous étions dans les chemins de traverse, et fort éloignés de la grande route, lorsqu'un soir, ayant été surpris par la nuit, nous craignîmes de nous égarer en continuant de marcher jusqu'au prochain village. Simon de Nantua me proposa de nous arrêter dans une maison isolée, que nous apercevions à quelque distance. Nous nous y rendîmes, et Simon de Nantua frappa à la porte. — Qui est là? dit une voix cassée, qui paraissait être celle d'une vieille femme. — Amis; ouvrez-nous. — Qui êtes-vous? — Des marchands forains, qui demandent l'hospitalité. — Est-ce bien sûr? — Regardez plutôt par la fenêtre. La bonne femme regarda en effet, et redescendit nous ouvrir la porte.

Cette petite maison était habitée par un vieux paysan, sa femme, et leur fils qui pouvait avoir de vingt à vingt-cinq ans. — Bonsoir, mes braves gens, dit Simon de Nantua : pouvez-vous nous laisser passer la nuit chez vous? nous craignons de nous égarer dans la traverse. — Bien

volontiers, dit la vieille femme; vous paraissez être d'honnêtes personnes, et vous nous rassurerez un peu cette nuit.—Comment! nous vous rassurerons! — Oui; mais vous aurez bien peur pour vous-mêmes, je vous en avertis. — Que voulez-vous dire? — Vous verrez, vous verrez. — Mais quoi, encore? est-ce qu'il y aurait des voleurs dans le pays? — Ah bien oui, des voleurs! — Mieux que des voleurs! Dites-nous donc quoi? — L'âme de M. Richard!

A ce mot, Simon de Nantua part d'un grand éclat de rire, et le voilà qui se tient le ventre à deux mains, et qui rit de toutes ses forces. Ces bonnes gens, qui n'avaient rien moins qu'envie d'en faire autant, furent épouvantés de la convulsion du père Simon, et peu s'en fallut qu'ils ne s'imaginassent que son gros corps était aussi l'âme de M. Richard qui venait se moquer d'eux. N'ayez pas peur, leur dis-je, n'ayez pas peur. Vous voyez bien qu'il n'a pas l'air d'un esprit. Mais expliquez-nous donc ce que c'est que celui dont vous venez de parler. — Je m'en vas vous le dire : il y avait dans le pays un bourgeois qui s'appelait M. Richard, et qui faisait beaucoup de bien à tous les malheureux. Quand il est mort, il y a deux mois, c'a été une désolation générale. On lui a fait un bel enterrement, et tout le monde a fait dire des messes. Nous sommes si pauvres, que nous

n'avons pas pu en faire dire, et nous en avons été bien fâchés. Nous ne possédons qu'une petite terre, et ce petit jardin que vous avez pu voir. Mais cependant nous aurions beaucoup mieux fait de faire dire des messes pour M. Richard, qui nous avait tant obligés. Son âme est indignée contre nous, et, depuis que nous avons fait la moisson, elle revient toutes les nuits battre le blé, et en emporter le plus qu'elle peut, pour le donner aux pauvres.

Simon de Nantua était en gaîté et continuait toujours de rire, au grand scandale de nos hôtes. Cependant il dit enfin : Et comment savez-vous que c'est l'âme de M. Richard qui vient prendre votre blé ?—Comment nous le savons ! est-ce que nous ne l'entendons pas battre toutes les nuits? et puis elle nous a parlé; elle nous a dit ce que je viens de vous répéter. —Eh ! mes braves gens, vous avez la bonté de la croire ainsi sur parole ? Comment ce grand nigaud n'a-t-il pas été la voir de plus près, pour s'assurer de ce que cela voulait dire? — Ah bien oui, dit le jeune paysan, pour me faire emporter avec le blé ! Non pas, non pas, pas si bête. — Ah çà! mais vous avez donc tous perdu la tête, pour croire que les morts reviennent ainsi? s'écria Simon de Nantua. Ce que vous prenez là pour un revenant est un voleur qui compte apparemment beaucoup sur votre poltronnerie, puisqu'il vient

battre votre blé jusque chez vous. — Sur notre poltronnerie! Eh bien! en tous cas, nous ne sommes pas les seuls poltrons; car le voisin Mathieu, à qui nous avons parlé de cela, n'a jamais osé venir passer la nuit ici pour s'en assurer. — Le voisin Mathieu n'a pas voulu venir passer la nuit? Voulez-vous parier que c'est lui qui bat le blé? — Je vous dis que c'est le revenant de M. Richard. — Eh! encore un coup, je vous dis que vous êtes des fous, et que les morts ne reviennent pas. Avez-vous un fusil dans votre maison? — Oui. — C'est bon; donnez-le-moi, et nous saurons bientôt ce qu'il en est.

Simon de Nantua charge le fusil, et nous allons tous deux nous mettre en embuscade dans l'angle de la maison, tandis que nos trois hôtes restent tremblans, et nous regardent comme perdus. Vers les onze heures, nous voyons arriver un homme revêtu d'une chemise par-dessus ses habits, et coiffé d'un grand bonnet de papier blanc. Il détache quelques gerbes d'une meule, les étend sur le sol, et commence en effet à battre le blé. Au moment où il tourne le dos, nous nous approchons tout doucement le plus près possible. Simon de Nantua tire un coup de fusil en l'air. L'âme épouvantée pousse un grand cri, et tombe sur son dos plus morte que vive. Nous nous élançons, nous saisissons le drôle avant qu'il soit revenu de sa frayeur, et nous

Ramenons à la maison. Tenez, tenez, dit Simon de Mantua, voilà votre revenant qui est au moins aussi tremblant que vous. — Ah! c'est le voisin Mathieu! — C'est lui! Eh bien! que vous avais-je dit? Croirez-vous encore aux revenans? Et vous, grand nigaud, si vous aviez fait, il y a quinze jours, ce que je viens de faire aujourd'hui, vous auriez encore tout le blé que ce coquin vous a volé. Voilà ce que c'est que la superstition et la poltronnerie. La superstition rend aveugle, et la poltronnerie rend perdus. Ce ne sont pas les morts dont il faut se défier, mais bien les vivans. C'est un honteux et vilain mal que la peur. Allez voir de près ce qui vous effraie, et le plus souvent vous rirez vous-même de votre frayeur. Quant à vous, voisin Mathieu, si vous n'avez pas envie d'être livré à la justice, vous rendrez dès demain tout le blé que vous avez volé, plus une somme d'argent avec laquelle ces bonnes gens puissent faire dire des messes pour leur bienfaiteur. Vous méritez cette punition de toute manière, et surtout pour avoir fait servir à votre méchante action la mémoire d'un homme qui n'est plus. C'est un crime que de manquer de respect aux morts.

Le voisin Mathieu demanda grâce, et promit tout ce qu'on exigea de lui. Nous le renvoyâmes honteux et confus, et chacun dormit tranquille jusqu'au lendemain matin, que la nouvelle

mes en route, après avoir reçu les remercîmens de nos hôtes, et leur promesse de ne plus croire aux revenans ni aux lutins.

CHAPITRE XXII.

Simon de Nantua encourage au travail des bergers indolens et paresseux.

Lorsque nous fûmes à quelque distance de la maison, Simon de Nantua me dit : Pensez-vous que ces gens-là soient guéris et qu'ils ne croient plus aux revenans? — Mais, lui répondis-je, il me semble qu'ils viennent de recevoir une assez bonne leçon pour cela. — Eh bien! vous vous trompez, mon cher compagnon. Il n'est pas de mal plus difficile à guérir que la peur, et je suis certain que rien ne serait plus aisé que de faire voir encore à ceux-ci des âmes et des fantômes. — C'est pourtant, repris-je, une chose bien honteuse et bien affligeante que de voir régner encore de semblables superstitions dans le siècle où nous sommes. — Sans doute, cela fait pitié; et cependant elles se transmettent de père en fils dans les familles qui négligent l'éducation de leurs enfans. Voyez comme ces pauvres gens ont hébété et terrifié leur grand imbécile de fils; il a l'imagination remplie de ces fantômes et de ces revenans, et je suis sûr que, grand et fort comme il est, il n'oserait pas faire quatre pas

tout seul dans l'obscurité. Je voudrais bien qu'il fût possible de persuader aux parens de ne jamais effrayer leurs enfans, et de ne point employer un moyen si dangereux, soit pour les punir, soit pour les rendre dociles. Il est probable que si l'on interrogeait la plupart des épileptiques, des personnes sujettes à la danse de Saint-Guy, de celles qui ont le cauchemar la nuit, elles vous répondraient que cela vient de ce qu'on leur a fait peur dans leur enfance. — Ce que vous dites là est très-vrai, père Simon, lui répondis-je. On pourrait même ajouter que ces terreurs faites aux enfans sont quelquefois capables de causer immédiatement la mort. J'ai lu, il y a quelque temps, dans les journaux, une anecdote terrible. Un pauvre enfant que sa bonne coucha en le menaçant de le faire emporter par *Croquemitaine* fut frappé d'une frayeur si grande, qu'une heure après, lorsque sa bonne vint voir s'il était endormi, le petit malheureux n'existait plus. — Oh! mon Dieu, reprit Simon de Nantua, si l'on savait tous les maux que peut causer la peur, et combien elle rend un homme petit et faible, on ne s'exposerait pas si légèrement à faire des poltrons de ses enfans.

Tout en causant ainsi, nous arrivâmes dans un endroit où il y avait des bergers qui gardaient des moutons. Tandis que le troupeau paissait au milieu du chaume, les deux jeunes bergers,

dont le plus âgé pouvait avoir dix-sept ans, étaient étendus sous un arbre, et paraissaient sommeiller à moitié. Simon de Nantua s'approcha d'eux et leur dit : Il me paraît, mes amis, que vous ne craignez pas que le loup emporte vos moutons, et que vous dormez tranquilles. — Ah! il n'y a pas de danger, dit l'aîné des deux, le loup ne vient pas par ici, et puis le chien nous avertirait. — A la bonne heure, dit Simon de Nantua. Mais, malgré cela, ne pourriez-vous pas employer votre temps d'une manière plus utile pour vous? Vous avez bien assez de la nuit pour dormir. Pendant que vous êtes à garder votre troupeau, qui ne vous occupe pas beaucoup, il y a toutes sortes de choses que vous pourriez faire. — Eh quoi donc, monsieur le marchand? — Mais d'abord, si vous saviez lire, vous pourriez consacrer quelques heures à vous instruire de choses utiles. Il y a des livres qui vous apprendraient comment il faut avoir soin des bestiaux pour en tirer le plus grand parti possible. Quand vous saurez cela et que vous aurez augmenté le revenu de votre maître, il vous paierait davantage. Ensuite, vous pourriez encore vous occuper à de petits travaux dont vous retireriez du profit. J'ai vu des bergers comme vous qui, tout en gardant leurs troupeaux, au lieu de dormir comme des fainéants sous un arbre, passaient leur temps à natter de la paille pour

en faire des chapeaux, et qui vendaient cela très-bien. Tenez, par exemple, si vous en aviez fait autant, je pourrais en passant vous acheter votre ouvrage, et ce serait autant de gagné pour vous. Il y en a d'autres qui sont adroits, qui s'amusent à faire des jouets d'enfans; et cela se vend bien à la ville. Enfin, quand on a de l'intelligence et de la bonne volonté, on tire parti de tout. Mais celui qui s'endort sans prévoyance se réveille sans ressources. Si vous continuez comme vous le faites, vous garderez toute votre vie le trou-peau d'autrui; si vous faites comme je vous dis, vous gagnerez quelque jour le vôtre. Cela est bien différent, n'est-ce pas? Mais c'est qu'il est bien différent aussi de travailler ou de ne rien faire. Vous êtes jeunes, et vous n'avez pas des bras et des mains pour ne point vous en servir. Vous deviendrez vieux; il ne faut pas se mettre dans le cas de dire : Pourquoi n'ai-je pas fait cela? Croyez-moi, mes amis, changez de manière, et dans quelques années d'ici vous direz : Par ma foi, le père Simon de Nantua nous avait donné là un bon avis, et nous avons bien fait de l'écouter et de le suivre.

CHAPITRE XXIII.

Sages conseils que donne Simon de Nantua à des électeurs qui se rendent au collége électoral.

Nous arrivâmes le jour suivant dans une grosse ferme, où Simon de Nantua s'arrêta, pour voir si l'on n'avait besoin d'aucun objet de son commerce. C'était l'heure du dîner. Le fermier avait à sa table deux de ses amis. Aussitôt qu'il nous aperçut : Eh ! parbleu, messieurs, dit-il aux convives, voici un homme qui ne sera pas de trop, et qui pourra nous donner quelques avis utiles. Bonjour, père Simon ; comment cela va-t-il depuis l'année passée ? Vous allez dîner avec nous, et vous nous direz votre sentiment sur une affaire qui nous occupe.—Avec plaisir, monsieur Giraud ; vous savez que je ne me fais pas prier pour cela. Voyons, de quoi s'agit-il ? Dites-moi d'abord votre affaire.

Le fermier Giraud.—Il faut que vous sachiez, père Simon, que voici le temps des élections. Ces messieurs que vous voyez ; et moi, nous payons plus de deux cents francs de contributions, et, par conséquent, nous sommes électeurs. Nous devons nous rendre ces jours-ci au collége électoral, et nous étions là à discuter ce que nous y ferions.

SIMON DE NANTUA.—Eh bien! quelle sorte de personnes comptez-vous nommer ?

UN AUTRE FERMIER.—C'est précisément ce que nous n'avons pas encore arrêté. Voilà des listes qu'on nous a envoyées, nous ne savons d'où; et, ma foi, nous ne connaissons pas du tout ces noms-là.

SIMON DE NANTUA. — Et qu'avez-vous besoin de vous inquiéter de ces listes, et de gens que vous ne connaissez point? Vous connaissez les gens de votre pays, voilà tout ce qu'il vous faut. Vous devez savoir, parmi les propriétaires qui paient le cens voulu, quels sont ceux qui méritent le mieux votre confiance.

LE FERMIER GIRAUD.—Certainement: vous avez raison, père Simon; c'est aussi ce que je pensais : nous n'avons que faire de charger de nos intérêts des hommes dont nous n'avons jamais entendu parler.

SIMON DE NANTUA. — Voulez-vous que je vous dise quels sont les hommes que vous devez chercher à nommer? Si vous avez dans le pays quelque bon propriétaire qui soit connu pour aimer son pays, qui ait montré de la fermeté dans les temps difficiles, qui ait fait du bien aux habitans malheureux, qui soit d'un caractère sage et paisible, qui passe pour avoir un esprit éclairé, c'est celui-là qu'il faut charger de vos intérêts, parce que vous serez sûrs qu'il les défendra bien. Savez-

vous que c'est un beau droit que la constitution vous donne, que celui de nommer ainsi vous-mêmes les hommes qui doivent faire les lois auxquelles vous devez obéir? Cela vous assure que les impôts ne seront jamais plus forts que les besoins de l'État ne l'exigeront, et qu'ils n'excéderont pas vos moyens. Il y a des gens qui négligent d'aller au collége électoral user de ce droit précieux. Ces gens-là sont des citoyens fort indifférens au bien général et à leurs propres intérêts. Je vois avec plaisir que vous n'êtes pas de ce nombre, messieurs, et que vous songez sérieusement à cette affaire importante. Mais, comme je viens de vous le dire, il faut faire de bons choix, cela est bien essentiel. Il faut se garder, par exemple, de nommer de ces têtes turbulentes qui ne trouvent leur bien-être que dans l'agitation et dans les bouleversemens. Les insoucians ne valent rien non plus, car les fonctions de député exigent du zèle, de l'attention et du dévouement. Je vous répète ici ce que je disais l'année dernière à mes compatriotes de Nantua : Allez, mes amis, allez au collége électoral; c'est un devoir pour tous les citoyens que la loi y appelle. Mais prenez bien garde à ce que vous y ferez. Ne soyez pas la dupe des intrigans. Vous devez savoir mieux que les autres ce que vous voulez; vous avez des yeux et des oreilles pour connaître les gens; ainsi faites d'après ce

que vous aurez vu et entendu par vous-mêmes. Que vous faut-il pour défendre vos droits? Des hommes qui connaissent bien vos moyens et vos besoins; des hommes qui vous soient dévoués, et qui ne sacrifient point vos intérêts aux leurs. Choisissez ceux-là, et vous aurez rendu service à l'État et à vous-mêmes. La Charte est une voix qui vous dit : Voilà vos droits, connaissez-les et conservez-les; voilà vos devoirs, connaissez-les et observez-les. Tout est là-dedans : c'est à cela que nous devons nous attacher. Lorsque tous les Français connaîtront la constitution de leur pays, pour l'aimer et la défendre, c'est alors que nous serons grands et forts.

Le fermier Giraud. — Voilà qui est bien dit, père Simon, et nous pensons tous comme vous. Je savais bien qu'il nous donnerait quelques bons avis. Il y a long-temps que nous nous connaissons, et nous en avons assez vu depuis ce temps-là, Dieu merci.

Simon de Mantua. — Oui vraiment, nous en avons vu; et tout cela a dû nous apprendre qu'il faut être sages et faire tous les sacrifices possibles pour conserver une tranquillité précieuse. N'est-il pas vrai, messieurs?

Le premier Citoyen. — Ah! vous avez bien raison. Tenez, mes amis, d'après tout ce que nous a dit le père Simon, je serais d'avis que nous donnassions nos voix à M. C...

viennent contempler ces belles propriétés, et rendre hommage au peuple qui les a créées. Elles nous ont valu l'admiration du monde et jusqu'à celle de nos ennemis. Que penseraient-ils de nous, s'ils nous les voyaient dédaigner, abandonner, mutiler même? Que chaque citoyen veille donc à la conservation des monumens de son pays, et de toutes les richesses publiques; qu'il seconde par sa vigilance celle de l'autorité protectrice; mais qu'il donne surtout l'exemple d'un honorable respect pour tout ce qui appartient à l'État. Que les routes, qui établissent une précieuse communication entre les divers points du royaume, soient entretenues avec exactitude; que les habitans des campagnes ne craignent pas de consacrer quelques instans à ces travaux d'une utilité générale, dont ils doivent eux-mêmes recueillir le fruit; que les canaux qui unissent nos rivières, et dont le commerce retire un si grand avantage, soient l'objet d'un soin spécial; que tout ce qui est beau, grand et utile enfin, devienne inviolable, et soit placé sous la sauvegarde du respect et du zèle publics, aussi bien que sous celle des lois. Cette réunion de volontés pour le bien général serait sans doute un des plus beaux et des plus nobles caractères qui pussent distinguer une nation généreuse et éclairée.

En me livrant à de semblables réflexions, j'é-

tais insensiblement revenu sur mes pas, et je me retrouvai à l'auberge, au moment où Simon de Nantua venait d'y rentrer aussi.

CHAPITRE XXV.

Simon de Nantua ferme la bouche à des gens qui s'amusaient de médire, et leur raconte une histoire.

La table d'hôte du traiteur était servie pour le dîner. On se mit à causer, lorsque l'on fut assis, et il paraît que nos convives connaissaient beaucoup de personnes d'Amiens, car ils commencèrent à médire du tiers et du quart d'une manière impitoyable. Pour peu que cela eût duré, nous eussions été mis au fait de la chronique scandaleuse de toute la ville. Plus on maltraitait quelqu'un, plus toute la table riait, à l'exception de Simon de Nantua, qui fronçait son sourcil blanc; ce qui lui arrive quand il commence à s'impatienter.

Messieurs, dit-il enfin, voulez-vous que je vous raconte aussi une histoire?

A cette proposition subite, toute l'assemblée, qui ne l'avait point encore entendu parler, se regarda avec étonnement, et l'on fit silence pour l'écouter.

HISTOIRE DU PÈRE PARADIS.

Il y avait dans mon pays, dit Simon de Nan-

tua, un bonhomme qu'on appelait le père Paradis. Ce bonhomme, qui était fort charitable, ne pouvait pas souffrir que l'on dît du mal des autres; et, pendant long-temps, il avait mis un grand zèle à prendre la défense des absens dont il entendait médire. Il trouvait que la médisance était une vilaine chose et fort dangereuse, et il disait : « Que sais-je si les gens qui parlent ainsi des autres devant moi ne parlent pas de même de moi devant les autres? On ne peut jamais se fier à un médisant, parce que c'est un homme pour qui rien n'est sacré, et qui n'est l'ami de personne. Il est bien fâcheux que ceux qui ont cette manie rencontrent des gens qui les écoutent et qui trouvent plaisant ce qu'ils disent. » Mais le père Paradis avait beau penser et dire tout cela, il n'y avait pas moins toujours des médisans qui trouvaient des auditeurs. Or, comme il était très-affligé de cela, et de ce que tout ce qu'il disait était des paroles perdues, il prit le parti, toutes les fois qu'il entendait parler mal de quelqu'un, de se taire et de baisser les yeux, comme s'il eût dormi. Au bout d'un certain temps, il finit, dans ce même cas, par s'endormir tout-à-fait. Cela était connu partout, et le sommeil du père Paradis avait passé en proverbe, si bien que, lorsqu'on entendait tenir un discours médisant, on disait : *Voilà pour faire dormir le père Paradis.*

Un jour donc il arriva que le curé de la paroisse fit un sermon sur l'Évangile dans lequel il est dit que le diable tenta Notre Seigneur, et lui offrit de lui donner tout ce qu'il pouvait apercevoir de dessus la montagne, s'il voulait consentir à fléchir le genou devant le tentateur. En sortant de l'église, plusieurs personnes s'étaient réunies, assises sous un arbre, pour causer ensemble, et le père Paradis était parmi elles. On parlait du sermon que venait de faire M. le curé; et voilà un homme qui dit : « Il fallait que Satan fût bien bête de s'adresser à Notre Seigneur pour le tenter. Tout ce que Satan offrait appartenait à Notre Seigneur, et non pas à lui; il devait bien penser que cela ne tenterait pas le bon Dieu, et que le bon Dieu ne se laisse pas tromper. » Tout le monde trouva la réflexion fort juste, et chacun disait : « Oui, il fallait que Satan fût bien bête. » Le père Paradis ne disait mot, baissait les yeux, et était déjà tout près de s'endormir. Celui qui avait parlé le premier le tire par le bras, en lui demandant : « Et vous, père Paradis, qu'en pensez-vous? n'est-il pas vrai que Satan était bien bête?—Eh! mais, répond le père Paradis en se frottant les yeux, qui vous a dit cela? il ne savait peut-être pas qu'il s'adressât à Notre Seigneur.—Allons, s'écrie toute l'assemblée, voilà le père Paradis qui prend aussi la défense du diable!—Eh! aussi, dit le bonhomme, pourquoi

médire de lui? Vous médiriez tout de même d'un ange, si l'occasion s'en présentait; car vous avez des langues qui ne respectent rien. »

Simon de Nantua se tut, et prit toute l'attitude d'un second père Paradis. Les convives, qui avaient bien compris ce que voulait dire son histoire, se regardèrent les uns les autres un moment en silence, comme s'ils eussent été retenus par une sorte de honte. La conversation recommença ensuite, mais sur d'autres sujets. On s'abstint de médire tout le temps que nous fûmes là; mais je pense bien qu'on s'en dédommagea aussitôt après notre départ, car la médisance est un des vices dont la cure est des plus difficiles.

CHAPITRE XXVI.

Simon de Nantua harangue le peuple sur la nécessité de payer exactement les impôts.

Le premier endroit où nous nous arrêtâmes, après avoir quitté Amiens, est une petite ville dont je ne veux pas dire le nom, parce que je profite de la leçon que vient de nous donner le père Paradis dans le chapitre précédent. Nous traversions la principale rue de cette petite ville, lorsque nous vîmes beaucoup de gens qui se pressaient autour d'une affiche nouvellement posée. Comme tant de monde ne pouvait pas en approcher à la fois, et que chacun était impatient de

savoir ce qu'elle annonçait, on pria celui qui en était le plus proche de la lire à haute voix. Nous nous arrêtâmes pour écouter aussi, et nous entendîmes ces paroles :

Le maire de la commune de... prévient les habitans de cette ville que, plusieurs d'entre eux ayant négligé d'acquitter le montant de leurs contributions, il leur est accordé, pour effectuer ce paiement, un délai de quinze jours, passé lequel, ceux qui ne se seront point mis en règle seront poursuivis conformément aux lois.

A ces mots il se fit un petit murmure dans l'assemblée, et il fut aisé de voir la mauvaise humeur qui se peignit sur tous les visages. On put même entendre quelques voix qui disaient : *Au diable! je ne peux pas. Je n'ai que ce qu'il me faut. Le pain est trop cher.* Simon de Nantua ne put y tenir, et, après avoir fait signe qu'il voulait parler, il tint au peuple le discours suivant :

Oh! oh! mes amis, voilà une drôle de chose, et que je n'ai vue encore nulle part. Vous ne voulez pas payer vos contributions? Eh bien! qu'on en fasse autant partout, et nous serons bientôt jolis garçons. Si vous avez envie de faire rire ceux qui nous veulent du mal, vous vous y prenez à merveille. Il n'y a que de mauvais citoyens et de malhonnêtes gens qui puissent refu-

ser de payer les contributions. Oui, de mauvais citoyens, puisqu'ils ne songent pas aux besoins de leur pays; oui, de malhonnêtes gens, parce qu'ils manquent à un engagement qu'ils ont eux-mêmes contracté. Ce que je dis a l'air de vous étonner! cela est pourtant vrai. N'avez-vous pas nommé des députés à qui vous avez donné votre confiance pour défendre vos intérêts? n'avez-vous pas pris l'engagement de trouver bon et d'avouer ce qu'ils feraient en votre nom? Eh bien! qui a consenti les impôts? ce sont vos députés, parce qu'ils ont vu que cela était nécessaire et que l'État en avait absolument besoin. Et maintenant vous refusez de payer! Vous désobéissez à la loi qui a été faite par ceux que vous avez vous-mêmes chargés de ce soin! Vous voyez bien que cela n'est ni sage, ni honnête, ni raisonnable. Oh! si le Gouvernement vous imposait des taxes arbitraires, je vous pardonnerais de murmurer. Mais le Gouvernement ne le fait pas, et ne pourrait pas le faire. La Charte constitutionnelle est là, qui assure vos droits et vos propriétés. Mais, pour qu'elle les assure toujours, il faut que vous commenciez par lui obéir vous-mêmes. Voulez-vous faire dire aux étrangers que vous n'êtes pas dignes d'avoir une constitution libre et de bonnes lois, parce que vous ne savez pas vous soumettre à ce qu'elles vous imposent? Allons donc: vous ne pouvez pas oublier à ce point

que vous êtes Français. Vous me direz que les temps sont durs, que vous avez beaucoup souffert. Je sais tout cela; mais, pour arriver à un meilleur état de choses, il faut se résigner à souffrir encore quelque temps avec courage. Quand vous aurez murmuré et que vous vous serez bien agités, à quoi tout cela vous aura-t-il conduits? à avoir perdu beaucoup de temps; et il ne faudra pas moins payer au bout, car celui qui parle au nom de la loi est toujours plus fort que celui qui la méconnaît. Ce temps perdu vous coûtera plus cher que les contributions, car on regagne l'argent, et le temps ne se regagne pas. Il le faut économiser encore plus que sa bourse. Le travail et l'industrie sont les seuls vrais remèdes à la misère, et quiconque est industrieux et laborieux n'a pas à craindre la disette. Ce n'est point en vous désespérant que vous vous tirerez d'embarras; car le désespoir augmente les dettes, et le travail les paie. Celui qui se lèvera le premier sera le premier acquitté. Ayez confiance en Dieu qui vous aidera, mes amis; soyez soumis à la loi et au roi; travaillez avec ardeur, et vivez avec une sage économie. Vous verrez bientôt que vos charges ne sont pas si lourdes que vous le pensez, et que vous avez plus de force qu'il n'en faut pour les porter. Quand vous aurez payé vos dettes, vous serez riches. Le vrai pauvre est celui qui dit : « Tout ce que j'ai n'est pas à moi. » Ce-

lui qui ne doit rien marche la tête haute, va partout, et regarde tout le monde sans baisser les yeux. Il ne faut pas grand'chose pour cela ; car l'homme qui donne deux sous de son bien est plus riche que celui qui emprunte dix mille francs. Il ne suffit pas de savoir comment on gagne, il faut savoir aussi comment on ménage : car il n'y a pas de petites dépenses, quand elles ne sont point nécessaires. On dit : Ce n'est presque rien, je puis dépenser cela. Non : c'est que vous ne songez pas qu'un peu répété souvent fait beaucoup. Le trou a beau être petit, si le vin passe, le tonneau se vide. Voilà ce que c'est : si vous aviez pensé à tout cela, vous auriez la somme toute prête pour votre douzième, et vous ne murmureriez pas pour donner à votre pays ce qu'il vous demande. La patrie est votre mère ; elle vous a nourris et élevés, elle vous protége et vous défend ; elle a le droit d'exiger vos secours, et ceux qui les lui refusent sont des enfans ingrats, qui ne méritent pas d'être heureux et que le Ciel ne bénira pas. Voilà ce que j'avais à vous dire, mes amis : croyez-moi ; j'ai vu bien du pays et bien du temps, et je n'ai jamais trouvé que l'on gagnât quelque chose à être rebelle et séditieux.

Cette harangue, que Simon de Nantua avait prononcée avec chaleur et pourtant avec sa bonhomie ordinaire, parut faire une vive impression sur le peuple, qui se sépara tranquillement et ne

murmura plus. Tels sont, en toutes circonstances, l'ascendant et la supériorité de celui qui parle au nom des lois.

CHAPITRE XXVII.

Simon de Nantua s'élève contre le manque de respect pour les morts.

Nous nous dirigions du côté d'Elbeuf, où Simon de Nantua voulait renouveler sa provision de draps. En passant dans un village, nous rencontrâmes un enterrement. Il était suivi par beaucoup de paysans, et entre autres par deux jeunes hommes en deuil, qui versaient des larmes, et qui nous parurent être les enfans du défunt. Nous nous arrêtâmes, et nous ôtâmes respectueusement nos chapeaux, pendant que le convoi passait pour se rendre à l'église. Simon de Nantua voulut savoir quel était celui qu'on portait en terre, et s'adressa, pour le demander, à un homme qui marchait à côté du cortége, son chapeau sur la tête. — C'est un fermier de la commune, dont la mort n'est pas une grande perte, dit le paysan. — Il me semble pourtant, reprit Simon de Nantua, qu'il est regretté et qu'il avait des amis, car voilà bien du monde à son enterrement. — C'est possible; mais, pour mon compte, je n'y ai pas de regret. C'était un vilain homme, avec lequel j'étais en procès. Sa

mort va me donner du répit, parce que ses enfans sont mineurs, et que les affaires n'iront pas vite. — Ah! c'est pour cela que vous vous réjouissez de la mort de cet homme, et que vous n'ôtez pas votre chapeau dans ce moment, comme font tous les autres? Tenez, mon ami, ceci ne me donne pas une bonne opinion du droit que vous pouvez avoir dans le procès dont vous parlez; et, quand on le saura, cela pourra bien vous faire quelque tort dans l'esprit de vos juges. C'est une grande lâcheté que d'attaquer la mémoire des morts; car ils ne peuvent se défendre ni se justifier. De tout temps c'a été un devoir sacré de rendre les derniers honneurs à ceux qui ne sont plus, lors même qu'ils ont été nos ennemis. Celui qui manque à ce devoir n'a pas une âme très-élevée, ni un trop bon cœur. J'ai bien envie de croire que vous avez moins d'amis dans le village que n'en avait le défunt, et que vous n'y jouissez pas d'une grande considération. — C'est possible, dit le paysan de mauvaise humeur; chacun fait comme il l'entend. — A la bonne heure, ajouta Simon de Nantua; et chacun aussi est estimé selon ce qu'il fait.

Nous nous éloignâmes après ces mots, et nous continuâmes de causer, Simon de Nantua et moi. Je voudrais bien, me dit-il, voir disparaître parmi nous toute trace d'irrévérence dans les funérailles. Il existe encore, dans certains cantons de

la France, des usages barbares qui seraient dignes tout au plus d'une nation sauvage. En parcourant les montagnes des départemens du Rhône et de la Loire, je me suis trouvé un jour dans un village où l'on enterrait un habitant. Les funérailles eurent lieu assez convenablement, si ce n'est d'abord que, pour la bière, on avait fait l'économie de deux planches, dont l'absence laissait apercevoir de chaque côté le corps mal enseveli du défunt. Lorsqu'on descendit ensuite le cercueil dans la fosse, elle se trouva un peu trop petite, et je détournai les yeux avec horreur, en voyant un fossoyeur descendre dans ce trou, sauter sur la bière, et lui donner de grands coups de pieds pour la faire entrer de force. Mais tout cela n'était rien. A peine la cérémonie fut-elle terminée, que les assistans se rendirent en foule au cabaret pour y boire à la santé du mort. Son fils aîné fut contraint d'y aller avec tout le monde, d'être témoin d'une espèce d'orgie, et de boire aussi, en pleurant, à la santé de son père. Un spectacle si scandaleux me révolta à tel point, que je ne fus pas le maître de cacher l'horreur qu'il m'inspirait, et je dis tout bonnement ce que j'en pensais, comme vous savez que cela m'arrive souvent. Chacun se mit à rire de mon indignation, à l'exception du malheureux jeune homme, de qui les regards semblaient me remercier de la compassion que je montrais pour son

supplice. Un vieillard plus sage et plus raisonnable que les autres s'approcha de moi et me dit : « Que voulez-vous? c'est un usage qui a toujours existé dans le pays. C'est la famille du mort qui paie tous ces frais-là, et si elle s'y refusait, ce refus serait regardé comme un outrage à la mémoire de celui qu'elle vient de perdre. » Voilà, lui répondis-je, une singulière façon de montrer son respect pour un mort, que de s'enivrer sur sa tombe. Cet usage a beau être ancien, il n'en est pas moins révoltant et barbare, et il serait bien temps que l'on renonçât à d'aussi honteux préjugés.

CHAPITRE XXVIII.

Simon de Nantua fait une rencontre qui prouve que les gourmands sont punis par la gourmandise même.

Le récit de Simon de Nantua fut interrompu par une singulière rencontre que nous fîmes et qui nous effraya fort, quoiqu'elle eût peut-être fait rire beaucoup de gens : car il y a des personnes qui rient lorsqu'elles voient les autres dans l'embarras ; ce qui n'est ni poli ni humain. Nous aperçûmes sur le bord du chemin un jeune garçon et une jeune fille, appuyés chacun la tête contre un arbre, se pressant la poitrine, et faisant des efforts terribles pour vomir. Il y avait

à terre une petite boîte bleue. — Eh! qu'avez-vous donc, mes pauvres enfans? leur dit Simon de Nantua en accourant auprès d'eux. — Ah! monsieur, à mon secours! s'écrie la jeune fille, je suis morte, je suis empoisonnée! — Ah! mon Dieu! et comment? Que vous est-il arrivé? — Oui, oui, empoisonnée, et moi aussi, dit le jeune garçon; c'est sa faute, c'est elle qui est une gourmande. — Je te conseille, répond la jeune fille, de me faire des reproches, comme si tu ne l'étais pas autant que moi.

L'autre voulait répliquer, mais il fallut d'abord obéir au vomitif, qui continuait d'agir puissamment. Nous leur donnâmes à l'un et à l'autre quelques soins, et lorsque enfin ils furent un peu revenus de leur malaise, Simon de Nantua leur demanda : Çà, mes enfans, expliquez-nous donc un peu ce qui vous est arrivé; qu'est-ce que cette boîte? — C'est le poison, dit le jeune homme : le coquin d'apothicaire se sera trompé. — Il est question d'un apothicaire? voyons donc cela. Vous devez bien sentir à présent que vous n'êtes pas empoisonnés. — Croyez-vous, monsieur? — Oui, oui, rassurez-vous, et contez-nous votre aventure.

Il faut vous dire, monsieur, reprit le jeune homme, que nous demeurons dans une petite maison, à une demi-lieue d'ici, avec notre mère, qui n'est plus bien jeune et qui est souvent ma-

lade. Hier elle s'est trouvée très-indisposée ; elle étouffait à chaque moment. M. Bonin, le médecin de l'endroit, lui a fait une ordonnance que nous n'avons pas su lire, personne dans la maison. Mais il nous avait dit qu'en la portant chez l'apothicaire du bourg voisin, on nous donnerait ce qu'il fallait. Nous sommes partis ce matin, ma sœur et moi, pour y aller, tandis que notre plus jeune sœur est restée auprès de notre mère pour prendre soin d'elle. Nous avons été chez l'apothicaire, qui a bien su lire l'ordonnance, et qui nous a donné tout de suite cette boîte bleue toute remplie de roulettes blanches qui ressemblent à du sucre. C'était moi qui la portais, et nous revenions tranquillement à la maison, lorsque ma sœur m'a dit : Dis donc, Jean, sais-tu que ça a l'air bien bon ce qui est dans cette boîte? — Bah! ai-je dit, c'est peut-être quelque drogue bien mauvaise. — Oh ! que non ; il y a quelquefois de bonnes choses chez l'apothicaire, et je parie que ceci est excellent. — Tu crois ? — Je le gagerais. Veux-tu y goûter? — Et si l'on s'en aperçoit ? — Nous dirons que la boîte n'était pas pleine. Oh ! c'est que ça a l'air si bon! Tout cela m'a donné envie à moi aussi d'y goûter ; j'ouvre la boîte, et nous mangeons chacun une roulette Ma sœur la trouva excellente : ça me semblait bien un peu amer, mais pourtant ça me parut bon aussi. Enfin nous

mangeons à nous deux la moitié de la boîte. Un instant après ma sœur me dit qu'elle a mal au cœur. Moi, je l'avais aussi, mais je n'osais pas le dire. A la fin, il a bien fallu en convenir, quand il m'a été impossible de retenir l'envie de vomir. Ça nous prend en même temps, et nous voilà tous deux appuyés contre un arbre, et faisant, chacun de notre côté, des efforts à nous arracher les entrailles. Enfin, il y avait bien, je crois, une heure que nous étions à souffrir comme cela et à nous croire empoisonnés par une méprise de l'apothicaire, lorsque vous êtes arrivé, et que votre présence nous a un peu rassurés. — Mon frère arrange cela comme il l'entend, dit la jeune fille; mais je vous assure, messieurs, qu'il en avait bien autant d'envie que moi; seulement il n'osait pas le dire le premier. — Je vois, dit Simon de Nantua, que vous n'avez pas moins de tort l'un que l'autre; car votre frère devait être plus raisonnable et ne pas se laisser tenter, parce qu'il est plus âgé. Mais enfin vous êtes tous les deux punis de votre faute. Voyez ce que c'est que la gourmandise : elle vous a fait oublier bien des choses et faire plusieurs sottises ensemble aujourd'hui. Vous n'avez pas pensé que votre pauvre mère malade attendait ce médicament; vous n'avez pas pensé que toute la boîte était peut-être nécessaire pour la guérir; vous avez eu l'idée de mentir, si l'on

s'apercevait qu'il y manquât quelque chose. Or à quoi vous a servi de céder à cette tentation? vous avez mangé des pastilles qui n'étaient pas très-bonnes, et qui vous ont rendus fort malades. La gourmandise est comme les autres vices, c'est-à-dire qu'elle se charge de punir ceux qui se laissent séduire par elle. Ceci est un vomitif, et il n'est pas étonnant que vous en ayez été incommodés. Mais, si vous êtes gourmands, vous pourrez vous rendre malades avec les choses les plus saines, parce que vous les prendrez sans modération, et que l'excès des meilleures choses produit toujours de fâcheux effets. Ce qui flatte le palais déchire souvent l'estomac. Quand on se livre immodérément à ce qui séduit les sens, le corps s'en ressent; c'est la santé qui paie les dettes de la sensualité. Parce que vous êtes jeunes et bien portans, il ne faut pas vous figurer que cela doive durer toujours; vous auriez tort. Si vous ne résistez pas à l'attrait de vos sens, vous serez vieux avant de l'être, et votre estomac aura soixante ans que vous n'en aurez que trente. Peut-être même votre passion pourra vous coûter la vie, car enfin, s'il vous arrivait d'avoir entre les mains quelque poison que vous ne connussiez pas, vous pourriez en être tentés, tout aussi bien que vous l'avez été aujourd'hui par ces pastilles. Je me rappelle avoir vu un jeune homme très-gourmand

auquel une erreur semblable a été funeste. Ce jeune homme ne voyait jamais quelque chose qui lui parût bonne à manger, sans avoir envie d'y goûter. Cette disposition lui avait fait souvent commettre des indiscrétions et aussi des imprudences. Enfin il en fut lui-même la victime. Ayant un jour trouvé une poudre blanche enveloppée dans du papier, il se figura que ce devait être du sucre ou quelque chose de très-bon ; il en mangea.... C'était de l'arsenic ! Au bout de peu d'instans, il fut en proie à des coliques et à des convulsions horribles. Comme on ignorait la cause de son mal, on ne put lui administrer aucun secours, et il expira en peu d'heures dans des douleurs épouvantables. Que cet exemple et ce qui vient de vous arriver à vous-mêmes vous servent de leçon, mes enfans. La gourmandise est un vice bien humiliant et bien dangereux, dont il n'y a que de la honte ou du mal à attendre. Vous êtes mieux maintenant, allez vite porter cette boîte à votre mère. Je souhaite que ce médicament serve tout à la fois à guérir, elle de son mal, et vous d'une disposition bien fâcheuse. Adieu, mes pauvres enfans.

CHAPITRE XXIX.

Simon de Nantua rencontre un apprenti de sa connaissance achevant son tour de France.

En entrant dans le bourg d'Elbeuf, nous fûmes accostés par un jeune homme de fort bonne mine, qui dit à Simon de Nantua : Vous voilà, père Simon; que je suis aise de vous voir! — Tiens, c'est toi, mon pauvre Claude; et que fais-tu donc dans ce pays-ci? Est-ce que tu aurais quitté la serrurerie pour travailler en drap? — Non pas. Mais je fais mon tour de France, et je vais dans ce moment à Rouen. Il me tarde d'avoir fini et de retourner à Lyon, parce qu'alors je prendrai la boutique, et mon père se reposera. — Je t'en fais compliment; c'est bien, cela. As-tu déjà vu du pays? — Mais pas mal. J'ai commencé par le Midi. — Bon : tu me conteras cela. Où loges-tu? je veux être auprès de toi. — Je travaille chez un serrurier du pays, pendant les huit jours que je reste ici. Il y a une auberge auprès. — Eh bien! mène-nous à cette auberge.

Ce garçon-là, dit Simon de Nantua en s'adressant à moi, est un habile ouvrier, et il fait bien, car son père a une réputation dans la serrurerie. Il a remporté un prix proposé pour celui qui inventerait la meilleure et la plus belle

serrure. Je suis fier de cela, moi; car, quoique le bonhomme Claude soit établi à Lyon, il est de mon pays et né à Nantua. J'ai bercé ce grand garçon, dans le temps que l'on berçait encore les enfans. Çà, maintenant que nous voici établis chez nous, conte-nous un peu tes affaires, mon ami Claude.

Vous savez, père Simon, dit le jeune homme, que les ouvriers de Lyon se sont associés pour venir au secours les uns des autres en cas de maladie ou de manque d'ouvrage, lorsqu'il n'y a pas de leur faute. Ceci établit entre eux beaucoup d'union et de bonne intelligence. Ils ne laissent pas partir un camarade pour le tour de France sans lui faire la conduite une ou deux lieues, en chantant et lui souhaitant bon voyage. C'est ce qui m'est arrivé comme aux autres. On a son livret dans sa poche, avec lequel on est sûr d'être bien reçu partout, et de trouver de l'ouvrage dans tous les endroits où l'on se présentera; aussi, Dieu merci! je n'en ai pas manqué. En quittant Lyon, j'ai commencé ma tournée par le Midi. J'ai vu toutes les grandes villes, Avignon, Nîmes, Marseille, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, etc., et j'ai travaillé dans chacune. Je pourrais bien vous dire que j'ai rencontré des camarades qui n'entendaient pas grand'chose à leur métier, et qui ne voyaient pas loin devant eux. Cela m'a été

utile, car je me suis dit : Oh! oh! ne faisons pas comme ceux-là, parce qu'il m'en cuirait comme à eux. Il faut profiter d'un mauvais exemple comme d'un bon, et les sottises des autres peuvent tout aussi bien nous servir de leçon que leur bonne conduite. C'est pour cela que je me suis gardé d'imiter ceux qui, en arrivant dans une ville, s'amusaient à flâner à droite et à gauche, au lieu d'aller chercher de l'ouvrage et de travailler de leur état. Je voyais qu'en sortant de la ville, ils y avaient justement appris tout ce dont ils n'avaient que faire, et fort peu de ce qu'il eût fallu apprendre. Je me gardais bien aussi de faire comme quelques autres qui n'avaient pas plus tôt gagné un peu d'argent, qu'ils allaient courir et le dépenser en divertissemens. Je me disais en voyant cela : Prends garde à toi, Claude ; tu aurais tout autant de plaisir qu'un autre à te divertir, mais ce n'est pas l'affaire pour laquelle tu es venu ici. Quand le divertissement sera passé, tu regarderas ta bourse, et tu ne seras pas content de la trouver vide. C'est une folie d'employer son argent à acheter un repentir. On ne dort plus si bien après cela. Travaille au lieu de t'amuser, et tu auras le plaisir de ne point craindre de manquer. Tu n'as qu'à tomber malade en route ; si tu as amassé quelque chose, tu ne seras pas obligé d'aller à l'hôpital. En raisonnant ainsi,

père Simon, je crois que j'ai évité bien des sottises, que j'aurais pu faire avec moins de réflexion. Et puis je pensais souvent à mon vieux père, qui m'avait vu partir avec confiance, et qui attend mon retour pour me laisser son état et se reposer. Il est résulté de tout cela que je suis en mesure contre le besoin, et que ma bourse est assez bien garnie. J'ai même eu le plaisir de pouvoir rendre service à plusieurs de mes camarades qui n'avaient pas pris la même précaution. Je sais bien mon métier aujourd'hui. Outre que je me suis exercé à travailler de mon mieux dans tous les genres de serrurerie, j'ai voulu me mettre au fait des pays qui fournissent les meilleures qualités de fer, des moyens de se les procurer, de leur valeur, de l'avantage qu'il y a à se servir de l'une plutôt que de l'autre suivant les ouvrages qu'on exécute. Il m'a semblé que toutes ces connaissances-là pourraient m'être fort utiles dans l'exercice de ma profession, et je crois que je les possède à présent. J'ai eu le bonheur d'être bien reçu et bien traité chez tous ceux qui m'ont fait travailler, et je ne craindrai pas de montrer mon livret à la fin de mon tour de France. Me voilà maintenant retournant tout joyeux au pays. Tenez, père Simon, c'est une bonne chose qu'un tour de France. On y apprend beaucoup, et je sais aujourd'hui bien des choses dont je ne me fusse

cela m'est égal, et je dirai, à qui voudra l'entendre, que Parneau est un coquin. — Monsieur Thibaud, voulez-vous que je vous dise que j'ai vu quelque part une affaire qui ressemblait fort à la vôtre? Il y avait dans une petite ville un marchand qui faisait d'excellentes affaires : il était seul de son commerce; mais la consommation de la ville était assez grande pour que deux ou trois marchands comme lui eussent pu y faire une honnête fortune. Cela donna l'idée à une autre personne de venir s'y établir. Quand le marchand dont je parle vit cela, il imagina de dire beaucoup de mal de son confrère; il devint d'une humeur à faire fuir tous les chalands : l'envie sortait de ses yeux; on le vit en peu de temps devenir maigre et jaune de désespoir; enfin il fut bientôt lui-même la cause de sa propre ruine. On abandonna sa boutique, parce qu'il recevait grossièrement tout le monde, et que l'on s'aperçut que tout ce qu'il disait de son rival était autant de calomnies. Cela vint au point qu'il se fût réduit à la misère, s'il eût voulu continuer son commerce. Il vendit donc son fonds et se retira. Celui qui lui succéda s'y prit différemment. Il proposa même à l'autre marchand de faire des affaires ensemble; il reçut les chalands d'un air riant et de bonne humeur; il fit son commerce en honnête homme. Bientôt ses affaires furent aussi brillantes que celles

de son confrère, et tous deux gagnèrent une jolie petite fortune.

Pendant ce temps-là, l'envieux maigrissait et jaunissait de plus en plus dans sa retraite; car c'est une terrible maladie que l'envie. Les heureux succès des deux marchands étaient un supplice pour lui : il ne pouvait en entendre parler sans éprouver une sorte de rage; il avait enfin dans l'âme un ver rongeur, qui ne le quitta plus de sa vie. Cette manière d'être, odieuse et repoussante, éloigna de lui tout le monde, et il ne trouva même plus personne à qui raconter son désespoir et ses calomnies. Enfin, les choses vinrent jusque-là, qu'il fut obligé de se tenir caché honteusement, parce qu'aussitôt qu'il paraissait, on le montrait au doigt en disant : *Voilà l'envieux!* Ce n'est pas pour vous que je dis tout cela au moins, monsieur Thibaud, je sais bien que vous ne pouvez pas ressembler à ce malheureux homme; mais c'est seulement pour vous montrer qu'il y a plus d'avantage à rester en bonne intelligence avec ses confrères, qu'à être jaloux les uns des autres et à se décrier entre soi. Ne faut-il pas que tout le monde vive? Là où il y a deux places, pourquoi n'y aurait-il qu'un occupant? L'industrie est un champ qui appartient à tous, et que chacun a le droit de cultiver. Il ne faut pas vouloir tout pour soi. Celui qui veut tout accaparer finit par se voir tout en-

lever. C'est méditer sa propre ruine que de se chagriner des succès des autres. Le temps que nous employons à les contrarier est perdu pour nos propres affaires, et la peine que nous y prenons est au préjudice de notre santé. Il n'y a pas d'envieux riches ni bien portans, et qui vivent longues années. C'est que l'envie est une lime qui use tout à la fois le corps et l'âme. — Si vous n'avez que cela à me dire, interrompit enfin M. Thibaud, faites-moi le plaisir, père Simon, de porter vos balles chez Parneau; je vous ai dit que je n'en avais que faire. — J'y vais, j'y vais; ne vous fâchez pas, monsieur Thibaud; je suis bien désolé de vous voir en si mauvaise santé.

La maladie est trop avancée, me dit Simon de Nantua en nous retirant, et du ton d'un docteur qui condamne un malade; la maladie est trop avancée, et voilà un homme perdu sans ressource.

CHAPITRE XXXI.

Simon de Nantua fait sentir les avantages du nouveau système des poids et mesures.

Je vous ai fait voir, poursuivit Simon de Nantua, un bien triste spectacle, n'est-il pas vrai? Quant à moi, il me paraît si affligeant que j'en

ai le cœur malade. Allons-nous-en chez Parneau; vous verrez un homme bien différent de celui que nous quittons.

Nous trouvâmes cet honnête marchand dans une jolie petite boutique extrêmement propre, bien tenue, et qui paraissait parfaitement assortie. Il nous reçut de bonne grâce, et avec un air de gaîté et de politesse qui devait lui être habituel.

Je viens de chez M. Thibaud, dit Simon de Nantua. — Ah! ah! avez-vous fait quelque affaire avec lui? — Non. — Tant pis, car je sais qu'il se plaint, et je serais fâché que son commerce n'allât pas bien. Le pauvre homme dit du mal de moi; mais je ne lui en veux pas, et je le plains de tout mon cœur d'être jaloux comme il est. Mais qu'y faire? — Je suis bien aise de vous entendre parler ainsi, monsieur Parneau.—Eh! mon Dieu, cela est tout simple. Nous apportez-vous quelque nouveauté, père Simon?

Ils se mirent alors à causer d'affaires, et mon compagnon se défit, dans cette boutique, d'une bonne partie de son bagage. Pendant ce temps-là nous entendîmes une dispute très-vive chez le voisin, qui était un épicier. Les passans s'arrêtaient, et nous eûmes la curiosité d'aller voir aussi quels étaient le genre et le sujet de la querelle.

mètre a donc de plus étrange que le mot *aune?* Toutes ces objections-là seraient très-bien placées, s'il était question, au contraire, de substituer les anciennes mesures aux nouvelles. Quant aux consommateurs qui ont peur d'être trompés, ce qui vient de se passer ici doit leur prouver à quel point ils sont dans l'erreur, s'ils se figurent qu'ils y soient moins exposés en achetant des livres plutôt que des kilogrammes, des pintes plutôt que des litres. Si chacun voulait faire ce qu'il faut pour l'adoption générale du nouveau système métrique, chacun assurément y gagnerait. Je sais bien qu'avec le temps l'ancien finira par disparaître tout-à-fait; mais pourquoi se priver volontairement d'un avantage dont on pourrait si facilement et si promptement se procurer la jouissance? Je souhaite que ce qui vient ici de donner lieu à une dispute serve de leçon à tous ceux qui en sont témoins; et sur ce, messieurs, je vous laisse résilier entre vous votre marché.

CHAPITRE XXXII.

Simon de Nantua est témoin d'une aventure nocturne dans laquelle on voit les funestes effets de la colère.

Nous n'arrivâmes à Honfleur que le soir, très-fatigués, et nous n'eûmes rien de plus pressé

que de chercher un gîte et de demander nos lits. Il y avait environ deux heures que nous étions endormis profondément, lorsque nous fûmes réveillés en sursaut par des cris perçans qui semblaient partir d'une chambre voisine. Nous nous levâmes en hâte pour nous informer de ce que cela pouvait être. La porte de la chambre était ouverte. Simon de Nantua entra sans façon, et fut bientôt suivi de beaucoup de personnes que le bruit avait attirées comme nous. Nous trouvâmes un homme en fureur, qui tenait d'une main une femme par les cheveux, et de l'autre frappait à coups redoublés cette malheureuse avec un débris d'une chaise qu'il venait apparemment de mettre en pièces. Cette femme appelait au secours de toutes ses forces, et à ses cris se joignaient ceux d'un jeune enfant, qui embrassait la jambe du furieux et cherchait à l'entraîner. La première chose que nous fîmes fut d'arracher la victime des mains de son forcené de mari, de qui la colère semblait s'accroître encore par l'obstacle que notre présence apportait à son action brutale. — Expliquez-moi donc, dit Simon de Nantua, ce que signifie tout ce tapage ! — Il signifie, dit la pauvre femme en larmes, que je suis une malheureuse créature d'être obligée de vivre avec un enragé comme celui-là, et que vous m'auriez rendu service en le laissant achever de me tuer.

cela m'est égal, et je dirai, à qui voudra l'entendre, que Parneau est un coquin. — Monsieur Thibaud, voulez-vous que je vous dise que j'ai vu quelque part une affaire qui ressemblait fort à la vôtre? Il y avait dans une petite ville un marchand qui faisait d'excellentes affaires : il était seul de son commerce ; mais la consommation de la ville était assez grande pour que deux ou trois marchands comme lui eussent pu y faire une honnête fortune. Cela donna l'idée à une autre personne de venir s'y établir. Quand le marchand dont je parle vit cela, il imagina de dire beaucoup de mal de son confrère ; il devint d'une humeur à faire fuir tous les chalands : l'envie sortait de ses yeux ; on le vit en peu de temps devenir maigre et jaune de désespoir ; enfin il fut bientôt lui-même la cause de sa propre ruine. On abandonna sa boutique, parce qu'il recevait grossièrement tout le monde, et que l'on s'aperçut que tout ce qu'il disait de son rival était autant de calomnies. Cela vint au point qu'il se fût réduit à la misère, s'il eût voulu continuer son commerce. Il vendit donc son fonds et se retira. Celui qui lui succéda s'y prit différemment. Il proposa même à l'autre marchand de faire des affaires ensemble ; il reçut les chalands d'un air riant et de bonne humeur ; il fit son commerce en honnête homme. Bientôt ses affaires furent aussi brillantes que celles

de son confrère, et tous deux gagnèrent une jolie petite fortune.

Pendant ce temps-là, l'envieux maigrissait et jaunissait de plus en plus dans sa retraite; car c'est une terrible maladie que l'envie. Les heureux succès des deux marchands étaient un supplice pour lui : il ne pouvait en entendre parler sans éprouver une sorte de rage; il avait enfin dans l'âme un ver rongeur, qui ne le quitta plus de sa vie. Cette manière d'être, odieuse et repoussante, éloigna de lui tout le monde, et il ne trouva même plus personne à qui raconter son désespoir et ses calomnies. Enfin, les choses vinrent jusque-là, qu'il fut obligé de se tenir caché honteusement, parce qu'aussitôt qu'il paraissait, on le montrait au doigt en disant : *Voilà l'envieux!* Ce n'est pas pour vous que je dis tout cela au moins, monsieur Thibaud, je sais bien que vous ne pouvez pas ressembler à ce malheureux homme; mais c'est seulement pour vous montrer qu'il y a plus d'avantage à rester en bonne intelligence avec ses confrères, qu'à être jaloux les uns des autres et à se décrier entre soi. Ne faut-il pas que tout le monde vive? Là où il y a deux places, pourquoi n'y aurait-il qu'un occupant? L'industrie est un champ qui appartient à tous, et que chacun a le droit de cultiver. Il ne faut pas vouloir tout pour soi. Celui qui veut tout accaparer finit par se voir tout en-

lever. C'est méditer sa propre ruine que de se chagriner des succès des autres. Le temps que nous employons à les contrarier est perdu pour nos propres affaires, et la peine que nous y prenons est au préjudice de notre santé. Il n'y a pas d'envieux riches ni bien portans, et qui vivent longues années. C'est que l'envie est une lime qui use tout à la fois le corps et l'âme. — Si vous n'avez que cela à me dire, interrompit enfin M. Thibaud, faites-moi le plaisir, père Simon, de porter vos balles chez Parneau; je vous ai dit que je n'en avais que faire. — J'y vais, j'y vais; ne vous fâchez pas, monsieur Thibaud; je suis bien désolé de vous voir en si mauvaise santé.

La maladie est trop avancée, me dit Simon de Nantua en nous retirant, et du ton d'un docteur qui condamne un malade; la maladie est trop avancée, et voilà un homme perdu sans ressource.

CHAPITRE XXXI.

Simon de Nantua fait sentir les avantages du nouveau système des poids et mesures.

Je vous ai fait voir, poursuivit Simon de Nantua, un bien triste spectacle, n'est-il pas vrai? Quant à moi, il me paraît si affligeant que j'en

ai le cœur malade. Allons-nous-en chez Parneau; vous verrez un homme bien différent de celui que nous quittons.

Nous trouvâmes cet honnête marchand dans une jolie petite boutique extrêmement propre, bien tenue, et qui paraissait parfaitement assortie. Il nous reçut de bonne grâce, et avec un air de gaîté et de politesse qui devait lui être habituel.

Je viens de chez M. Thibaud, dit Simon de Nantua. — Ah! ah! avez-vous fait quelque affaire avec lui? — Non. — Tant pis, car je sais qu'il se plaint, et je serais fâché que son commerce n'allât pas bien. Le pauvre homme dit du mal de moi; mais je ne lui en veux pas, et je le plains de tout mon cœur d'être jaloux comme il est. Mais qu'y faire? — Je suis bien aise de vous entendre parler ainsi, monsieur Parneau.—Eh! mon Dieu, cela est tout simple. Nous apportez-vous quelque nouveauté, père Simon?

Ils se mirent alors à causer d'affaires, et mon compagnon se défit, dans cette boutique, d'une bonne partie de son bagage. Pendant ce temps-là nous entendîmes une dispute très-vive chez le voisin, qui était un épicier. Les passans s'arrêtaient, et nous eûmes la curiosité d'aller voir aussi quels étaient le genre et le sujet de la querelle.

mètre a donc de plus étrange que le mot *aune?* Toutes ces objections-là seraient très-bien placées, s'il était question, au contraire, de substituer les anciennes mesures aux nouvelles. Quant aux consommateurs qui ont peur d'être trompés, ce qui vient de se passer ici doit leur prouver à quel point ils sont dans l'erreur, s'ils se figurent qu'ils y soient moins exposés en achetant des livres plutôt que des kilogrammes, des pintes plutôt que des litres. Si chacun voulait faire ce qu'il faut pour l'adoption générale du nouveau système métrique, chacun assurément y gagnerait. Je sais bien qu'avec le temps l'ancien finira par disparaître tout-à-fait; mais pourquoi se priver volontairement d'un avantage dont on pourrait si facilement et si promptement se procurer la jouissance? Je souhaite que ce qui vient ici de donner lieu à une dispute serve de leçon à tous ceux qui en sont témoins; et sur ce, messieurs, je vous laisse résilier entre vous votre marché.

CHAPITRE XXXII.

Simon de Nantua est témoin d'une aventure nocturne dans laquelle on voit les funestes effets de la colère.

Nous n'arrivâmes à Honfleur que le soir, très-fatigués, et nous n'eûmes rien de plus pressé

que de chercher un gîte et de demander nos lits. Il y avait environ deux heures que nous étions endormis profondément, lorsque nous fûmes réveillés en sursaut par des cris perçans qui semblaient partir d'une chambre voisine. Nous nous levâmes en hâte pour nous informer de ce que cela pouvait être. La porte de la chambre était ouverte. Simon de Nantua entra sans façon, et fut bientôt suivi de beaucoup de personnes que le bruit avait attirées comme nous. Nous trouvâmes un homme en fureur, qui tenait d'une main une femme par les cheveux, et de l'autre frappait à coups redoublés cette malheureuse avec un débris d'une chaise qu'il venait apparemment de mettre en pièces. Cette femme appelait au secours de toutes ses forces, et à ses cris se joignaient ceux d'un jeune enfant, qui embrassait la jambe du furieux et cherchait à l'entraîner. La première chose que nous fîmes fut d'arracher la victime des mains de son forcené de mari, de qui la colère semblait s'accroître encore par l'obstacle que notre présence apportait à son action brutale. — Expliquez-moi donc, dit Simon de Nantua, ce que signifie tout ce tapage ! — Il signifie, dit la pauvre femme en larmes, que je suis une malheureuse créature d'être obligée de vivre avec un enragé comme celui-là, et que vous m'auriez rendu service en le laissant achever de me tuer.

Pendant ce temps, le mari écumait de rage et articulait d'épouvantables juremens.

Représentez-vous, reprit la femme, ce que ce doit être, de voir un homme dans cet état deux ou trois fois par semaine, et cela pour des riens : aujourd'hui, parce qu'il vient de s'apercevoir que j'avais mis, sans le lui dire, quelque argent en réserve, afin d'empêcher qu'il ne le mangeât inutilement. — Voici un grand scandale! dit Simon de Nantua. Je ne sais pas de spectacle plus affligeant que celui d'un mauvais ménage, ni de passion plus hideuse que la colère. Regardez si cet homme ne ressemble pas bien à une bête féroce! Il n'y a rien à en faire pour le moment. Mettons à l'abri de sa fureur ces deux créatures qui pourraient en être victimes, et laissons-le seul, livré à ses humilians transports.

Cet avis de Simon de Nantua fut suivi. On enferma le furieux dans la chambre, tandis qu'on en donna une autre à sa femme et à son enfant. Ces divers incidens produisirent un tel bouleversement dans le cerveau de ce misérable, et exaltèrent si fort sa colère, que ses organes n'eurent pas la force de résister à une si rude secousse. Le lendemain matin on le trouva étendu sur son lit, dénué de force, balbutiant des mots sans suite, et dans un état qui offrait tous les symptômes d'un transport au cerveau.

Les secours furent inutiles : il expira dans la journée.

Cet événement jeta un grand trouble dans l'auberge. La femme de ce malheureux donna un spectacle bien édifiant, par la douleur sincère qu'elle témoigna de la mort de son mari. — Je n'avais pas le droit de le haïr, dit-elle; il était mon époux et le père de mon enfant. — Quant à Simon de Nantua, il paraissait profondément affecté, et il disait : Puisse le Seigneur avoir jeté un regard de miséricorde sur ce malheureux! Puisse une lueur de raison avoir encore éclairé ses derniers momens, afin que le repentir ait pu toucher son âme! O passion redoutable, qui peux donner la mort sans laisser le temps de la réconciliation avec Dieu! Prions pour cet infortuné, et souhaitons que sa fin terrible devienne un effrayant et salutaire exemple pour tous les hommes qui sont enclins à la colère, à ce hideux oubli des devoirs du chrétien dans cette vie, et de la foi dans la vie future.

Simon de Nantua avait trop d'humanité pour ne pas songer à s'informer de ce qu'allaient devenir la veuve et son enfant. Cette femme était de Valenciennes, où elle avait été ouvrière en dentelles avant son mariage. Simon de Nantua s'offrit à lui faire avoir de l'ouvrage chez un fabricant qu'il connaissait à Houflaur. La pauvre créature ne savait comment exprimer sa recon-

naissance à mon compagnon. Depuis qu'elle vivait avec son terrible époux, il semblait qu'elle eût perdu toutes ses facultés. Les scènes fréquentes auxquelles elle était sans cesse exposée l'avaient, en quelque sorte, rendue incapable de parler et d'agir; mais, redevenue libre, elle retrouva bientôt tout ce que sa malheureuse position lui avait fait perdre. Simon de Nantua ne quitta pas Honfleur sans l'avoir mise en état de vivre et d'élever son enfant; mais il lui recommanda sur toute chose de ne pas négliger l'éducation de ce jeune garçon, de lui inspirer la crainte et l'amour de Dieu, de lui donner l'exemple des vertus chrétiennes, et de lui faire apprendre un état qui pût assurer son indépendance.

CHAPITRE XXXIII.

Simon de Nantua va à l'église, chante au lutrin, et écoute le sermon d'un curé, en qui il retrouve une ancienne connaissance.

Vous n'avez sûrement pas oublié, mes chers lecteurs, ce que je vous ai dit dans le premier chapitre de ce livre, que Simon de Nantua avait été destiné à l'état ecclésiastique, et qu'il avait fait autrefois quelques études. Il avait connu dans ce temps plusieurs jeunes gens qui étudiaient avec lui, et dont quelques-uns étaient

entrés dans l'Église. J'ai voulu vous rappeler cette circonstance, afin que vous ne fussiez pas étonnés de ce qui arriva à mon compagnon de voyage dans un village où nous fîmes halte, à quelques lieues d'Honfleur.

C'était un dimanche matin, un peu avant l'heure de la messe. Simon de Nantua ne manquait jamais, ces jours-là, d'aller à l'église dans l'endroit où il se trouvait. Nous y allâmes donc ensemble. Il y avait à la porte de l'église des villageois qui causaient entre eux. Simon de Nantua leur fit quelques questions et leur demanda, entre autres choses, comment se nommait M. le curé. — Ah! c'est un bien digne homme, répondit un paysan; il s'appelle M. Hilaire. — M. Hilaire! savez-vous de quel pays il est?—De Bourg, dans le département de l'Ain. —Oh! s'écria Simon de Nantua, où est-il? où est-il? — Vous le trouverez à la sacristie. — Simon court aussitôt à la sacristie, et je le suis. Monsieur le curé, dit-il, vous souvenez-vous encore de Simon de Nantua, qui a eu l'honneur d'apprendre le latin avec vous? — Oui, vraiment, je m'en souviens. — Eh! le voilà, c'est moi, monsieur Hilaire. — Est-il possible! — C'est moi-même qui ai entendu votre nom, et qui ai voulu venir vous assurer de mon respect. —Je suis bien aise de vous revoir, mon cher Simon, et j'ai souvent été curieux de savoir ce que

vous étiez devenu. Nous aurons bien des choses à dire tantôt. Mais voici l'heure de la messe. Ah! mon Dieu! vous pourriez me rendre un service. Savez-vous encore chanter? — Oui, monsieur le curé. — C'est que mon chantre est malade aujourd'hui. Voulez-vous me faire le plaisir de le remplacer? — Très-volontiers.

Simon de Nantua, affublé d'un surplis, va se placer au lutrin, où il entonne avec une voix à fendre la voûte. Je ne l'avais pas encore vu remplir de semblables fonctions, et je fus étonné de son talent. Mais ce qui me fit un plaisir extrême, ce fut le sermon du curé, dont je vais tâcher au moins de vous rapporter quelques passages.

« Jésus-Christ, disait-il, ordonna à saint « Pierre de remettre son sabre dans le fourreau, « et il lui dit que celui qui frapperait avec le fer « périrait par le fer. Comprenez-vous, mes « frères, tout le sens qui est renfermé dans ces « paroles? Elles ne signifient pas seulement que « l'épée vengera le mal qu'aura fait l'épée. Le fer « est ici l'image du vice et des passions. Notre « divin maître a voulu donner une leçon à tous « les hommes et leur apprendre que les vices « sont punis par les vices, et que les passions « cachent sous un voile séduisant un poison « qui tue. Celui qui frappe avec le fer périra « par le fer : c'est-à-dire que l'orgueilleux sera « humilié par le triomphe des autres, que l'en-

« vieux sera déchiré par le désespoir que lui « causeront les succès d'autrui. Celui qui « frappe avec le fer périra par le fer : c'est-à-« dire que le médisant deviendra lui-même « l'objet de la haine et du mépris qu'il aura « cherché à attirer sur son semblable ; que l'avare « mourra de besoin, après avoir refusé son su-« perflu aux malheureux. Celui qui frappe avec « le fer périra par le fer : c'est-à-dire que « l'homme qui se livre à la paresse sentira le « poids de la misère ; que celui qui se laisse aller « à l'intempérance périra victime de ses dé-« bauches ; que celui qui s'abandonne à la co-« lère méritera la colère de Dieu et des hommes ; « que celui qui chérit la vengeance attirera sur « lui-même la vengeance du Ciel et la vengeance « de la terre. Celui qui frappe avec le fer péri-« ra par le fer : c'est-à-dire que celui qui aura « opprimé sera opprimé à son tour ; que celui « qui n'aura pas secouru son semblable, lors-« qu'il l'aura vu souffrir, souffrira à son tour, et « ne trouvera l'aide de personne ; que celui qui « haïra les hommes sera haï par eux ; que celui « qui persécute sera persécuté. C'est là, mes « frères, c'est là ce que le Seigneur a voulu dire « à son apôtre, en lui adressant ces mots. Vous « voyez combien de vérités terribles sont renfer-« mées dans ce peu de paroles. Mais on y en « peut découvrir aussi de bien consolantes ; de

« bien fortifiantes. Car, si le vice punit le vice,
« la vertu récompense aussi la vertu. Rappelez-
« vous que si vous êtes humbles, vous serez
« élevés ; que si vous êtes charitables, vous
« trouverez indulgence et protection de la part
« de vos frères. Aimez votre prochain, pour
« que vous soyez aimés de lui. Donnez à celui
« qui a besoin, et si vous venez à manquer vous
« retrouverez ce que vous aurez ainsi placé.
« Soyez sobres et chastes, et vous conserverez
« votre santé et vos forces. Gardez-vous de la
« médisance et du mensonge ; prenez la défense
« de ceux qui sont attaqués, et, s'il arrive que
« vous le soyez un jour, vous ne manquerez
« pas de défenseurs. Ne faites de mal à per-
« sonne, pas même à votre ennemi, et faites
« le plus de bien que vous pourrez ; alors vous
« serez contens de vous-mêmes, votre sommeil
« sera paisible, vous respirerez librement, les
« hommes vous estimeront, et Dieu vous récom-
« pensera. Tout ce que je vous dis, c'est Jésus-
« Christ qui vous le dit, votre Seigneur, qui
« a voulu partager vos misères et qui vous a
« donné dans sa vie l'exemple de toutes les
« vertus ; qui a été persécuté et qui a prié
« pour ses persécuteurs, afin que son père
« leur pardonnât, comme il leur pardonnait
« lui-même. Imitez votre Sauveur, mes frères,
« et vous serez heureux ici-bas, en attendant

« le bonheur qui vous est réservé dans l'éter-
« nité. »

A la fin de ce discours, dans lequel le curé dit encore beaucoup d'autres bonnes choses que je n'ai pu retenir, j'examinai la figure de Simon de Nantua. Il me parut charmé de ce qu'il venait d'entendre. Il avait l'air de penser et de repasser quelque chose dans sa tête : nous saurons quelle chose, si nous lisons le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXIV.

Simon de Nantua dîne en compagnie chez le curé : il veut prouver par des faits la vérité de ce que le curé a dit, et raconte une histoire.

Après la messe, le bon curé nous invita à nous rendre au presbytère. J'espère bien, dit-il à Simon de Nantua, que vous me ferez l'amitié de dîner et de coucher chez moi. — Mon compagnon de voyage avait eu trop de plaisir à retrouver M. Hilaire pour refuser une semblable proposition ; elle fut donc acceptée. Simon de Nantua remplit encore une fois les fonctions de chantre, et ce fut lui qui entonna les vêpres.

Le curé avait coutume de recevoir au presbytère, le dimanche soir, quelques habitans de son village, auxquels il donnait ainsi, sans qu'ils s'en doutassent, des instructions religieuses et morales. Il s'y réunit ce jour-là une douzaine de

personnes avec lesquelles nous nous trouvâmes. On parla du sermon que le curé avait fait le matin.

Ah! que vous avez bien parlé, monsieur le curé! s'écria Simon de Nantua. Vous avez dit de grandes vérités, dont il ne serait pas difficile de trouver à faire l'application. Votre sermon m'a rappelé une histoire, de laquelle j'ai presque été témoin moi-même, et qui offre un exemple bien frappant du vice puni par le vice, et de la vertu récompensée par la vertu.

Le Curé. — Serait-ce par hasard l'histoire des deux frères Marcel?

Simon de Nantua. — Précisément. Est-ce que vous les avez connus?

Le Curé. — Comment donc! Il n'y a pas plus de sept à huit ans que j'ai vu le bon Louis dans sa jolie ferme. Je pensais à lui et à son frère ce matin en prêchant.

Simon de Nantua. — Et moi en vous écoutant. Mais s'il y a huit ans que vous n'avez vu Louis, vous ne connaissez pas encore toutes ses prospérités.

Le Curé. — Vous devriez nous raconter cette histoire, père Simon.

Simon de Nantua. — Ah! c'est que ce serait un peu long.

Un vieux paysan. — Eh bien! tant mieux, monsieur Simon : si vous voulez avoir cette

complaisance, vous nous ferez à tous grand plaisir.

SIMON DE NANTUA. — Très-volontiers, messieurs; pour peu que vous le désiriez, je suis prêt à vous satisfaire.

Tout le monde se réunit en cercle autour de Simon de Nantua, et celui-ci, après avoir toussé et passé deux ou trois fois la main sur son front, parla en ces termes.

HISTOIRE DES DEUX FRÈRES MARCEL.

N'allez pas croire, mes bons amis, que l'histoire que je vais vous dire soit un conte. Elle est véritable, et la preuve de cela, c'est que monsieur le curé et moi nous connaissons des personnes dont je vous parlerai. Or, écoutez-moi donc, et faites votre profit des choses que vous entendrez. C'est la conduite des autres qui doit nous apprendre à nous conduire. Quand un homme tombe, il nous faut garder de mettre notre pied à la place où était le sien, car la place est glissante; mais voyons celui qui marche droit et ferme, et tâchons de le suivre, car il est dans le bon chemin. Je ne vous en dis pas davantage, et voici mon histoire :

Vous saurez qu'il y avait, dans un petit village du département des Hautes-Alpes, un pauvre homme qu'on appelait Marcel. Cet homme était

resté veuf de bonne heure, et sa femme lui avait laissé en mourant deux jeunes enfans : l'aîné portait le nom de Jérôme, et le plus jeune se nommait Louis. Marcel avait du bon sens, mais il n'avait pas reçu d'instruction et ressentait un grand chagrin de ne pouvoir donner de l'éducation à ses fils : car il était trop dépourvu pour cela. Combien il se fût trouvé heureux aujourd'hui de pouvoir les envoyer aux écoles, où il n'en coûte rien pour être instruit! Mais il n'en existait pas alors un assez grand nombre pour que le village de Marcel pût en posséder une. Ne pouvant donc rien faire apprendre à ses deux enfans, il cherchait au moins à leur inspirer des principes de piété et de vertu. Cependant, comme il n'aurait pu les occuper à ces instructions pendant toute la journée, il était facile à l'oisiveté et à la dissipation de détruire promptement tout son ouvrage.

Jérôme était fort évaporé, et courait tout le jour avec les petits vagabonds du village; il allait avec eux voler des fruits, passer par-dessus les murs des jardins, et plusieurs fois il avait reçu des corrections dont il ne s'était pas vanté à son père. Il s'accoutumait aussi par désœuvrement à maltraiter les animaux : c'était devenu un de ses passe-temps, d'assommer les chiens, les chats, ou de casser les pattes aux poules et aux canards à coups de pierres. Toutes ces mauvaises dis-

positions se fortifiaient en lui par l'habitude, et il était déjà facile de prévoir qu'il ferait un fort mauvais sujet.

Il n'en était pas de même de Louis : les discours de son père faisaient une impression plus forte sur le cœur de cet enfant, quoiqu'il fût le plus jeune. Il se permettait quelquefois de faire des reproches à son frère, lorsqu'il le voyait faire une mauvaise action, et plus d'une fois ces reproches lui avaient attiré des coups. Le caractère de Louis était naturellement gai; cependant il avait des momens de tristesse, qui étaient causés par le chagrin d'être ignorant et de ne trouver aucun moyen de s'instruire. A force de chercher comment il pourrait faire pour se tirer de là, il lui vint une idée à laquelle il s'arrêta sur-le-champ. Il s'en va chez le curé du village et lui dit : Monsieur le curé, je suis bien malheureux. — De quoi donc, mon enfant? J'ai pourtant entendu dire que vous êtes un bon petit garçon, et que vous valez mieux que votre frère. — Oh! monsieur le curé, mon frère est un bon garçon aussi, quoiqu'il soit un peu étourdi. — Qu'est-ce donc qui vous chagrine? — C'est de ne pas savoir lire. Oh! si j'osais vous prier, monsieur le curé, de m'apprendre à lire... Je vous rendrais ensuite tous les services dont je serais capable.

Le curé fut tout à la fois étonné et enchanté

de cette demande de la part d'un enfant si jeune, et il conjectura que ce serait un sujet distingué. Il consentit donc volontiers à ce que désirait le petit Louis, et voilà notre Louis allant tous les jours prendre sa leçon chez le curé. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour savoir lire, car il avait de très-grandes dispositions et travaillait de toutes ses forces. Le curé le prit en affection et voulut continuer son éducation. Il lui enseigna successivement à écrire, à compter, un peu de latin, de géographie et d'histoire. Je n'ai pas besoin de vous dire que Louis était parfaitement instruit en même temps des vérités de la religion, et qu'il avait une grande piété.

Pendant ce temps-là, Jérôme se moquait de l'assiduité de son frère, et l'envoyait promener quand celui-ci lui parlait d'apprendre aussi quelque chose. Les défauts de ce jeune homme devenaient des vices à mesure qu'il grandissait. A quatorze ans, enfin, il était déjà parvenu à se faire craindre et détester dans tout le village, et n'avait plus pour seule société que trois ou quatre mauvais sujets qui ne valaient pas mieux que lui.

Lorsque les deux frères furent atteints leur quinzième et seizième année, le père Manuel les fit venir un jour devant lui, et leur dit : Mes chers enfans, vous voici tous deux en âge de songer à votre fortune. Je ne puis vous aider

pour la faire, et vous savez que j'ai moi-même bien de la peine à subsister. Voici quarante-huit francs que j'ai épargnés comme j'ai pu pour vous les conserver. Je vous en donne à chacun la moitié : c'est tout ce que je puis faire pour vous. Allez avec cela à la ville ; tâchez de travailler, de faire fortune, et donnez-moi de vos nouvelles. Toi, mon cher Louis, je compte que tu te tireras d'affaire. J'ai une grande obligation à monsieur le curé de l'instruction qu'il t'a donnée ; elle te servira partout, et tu feras ton chemin d'une manière ou de l'autre. Quant à toi, mon pauvre Jérôme, je te vois parti avec bien du souci. Tu aurais pu faire comme ton frère et mériter aussi les bonnes grâces de monsieur le curé ; mais tu ne l'as pas voulu : tu as préféré te livrer à l'oisiveté et à la dissipation ; j'ai bien peur que tu n'aies sujet de t'en repentir. Enfin, mon cœur ira avec vous pour vous deux. Allez, mes enfans, et soyez heureux.

Le bon Marcel embrassa ses fils en pleurant, et, involontairement, il pressa Louis d'un mouvement plus tendre. Le curé était ému pendant cette scène. Le pauvre Louis se jeta dans ses bras, sans pouvoir parler ni exprimer sa reconnaissance autrement que par des larmes. Jérôme pleura aussi et ressentit une émotion véritable, tant il est vrai que les cœurs, même les plus corrompus, ne peuvent se soustraire

entièrement au tribut que la nature réclame. Enfin les deux frères s'éloignèrent en se tenant par le bras; le père Marcel et le bon curé les suivirent des yeux aussi long-temps qu'ils le purent.

Louis était dans une profonde tristesse. Jérôme eut l'air de penser aussi quelque temps; mais il se remit bientôt et rompit le premier le silence, en disant à son frère : Nous allons à Lyon, n'est-ce pas? — Oui. Que comptes-tu y faire? — Je n'en sais rien. — Il faut cependant y songer. — Je verrai; l'occasion me déterminera. J'aurai le temps d'y penser quand je n'aurai plus d'argent. — Cela ne tardera pas, mon pauvre Jérôme; j'ai lu quelque part que les enfans et les fous croient que vingt ans et vingt francs ne doivent jamais finir. — Ah! tiens, mon frère, pas de sermons, je t'en prie. Je suis assez grand pour savoir ce que j'ai à faire. — A la bonne heure; je ne dirai plus rien.

Après avoir marché toute la journée, nos deux piétons arrivèrent le soir à une auberge, où ils résolurent de passer la nuit. Ils étaient environ à quinze ou dix-huit lieues de Lyon, et espéraient s'y rendre le surlendemain.

Il y avait dans l'auberge assez de monde. Entre autres personnes qui s'y trouvaient, Jérôme remarqua un fourrier qui se rendait à la garnison de Grenoble. Ce jeune homme n'avait

pas la mine d'un fort bon sujet ; aussi eut-il bientôt fait la conquête de Jérôme : car, comme dit le proverbe, qui se ressemble s'assemble. Au bout d'un quart d'heure ils sont amis intimes et se content l'un à l'autre leurs affaires, comme gens qui se sont reconnus au premier coup d'œil pour ne pas valoir mieux l'un que l'autre. Le fourrier, en apprenant que Jérôme avait vingt-quatre francs dans sa poche, se lécha les lèvres. C'était un rusé coquin, qui en savait plus long que son nouvel ami, et qui avait appris en garnison toutes les rubriques du jeu. Il fait entendre à Jérôme qu'il a aussi de l'argent, et il lui propose une partie de cartes. Celui-ci n'était pas homme à refuser, et, comme tous les fous qui ne doutent de rien, il voit déjà ses fonds doublés et sa bourse remplie d'une manière intarissable.

Le sage Louis, qui avait entendu la proposition, en fut effrayé. Il voulut faire une observation à son frère, mais il en fut reçu fort brutalement et obligé de se taire.

Voilà donc nos deux joueurs aux prises. La partie ne fut pas longue : en quelques tours de cartes Jérôme se vit dépouillé de ses vingt-quatre francs, et par conséquent privé de toute espèce de ressources. — Prête-moi de l'argent, dit-il à Louis, que je regagne celui que je viens de perdre. — Non, répondit fermement Louis,

tu n'as pas voulu écouter mes observations ; tu trouveras bon que je sois sourd à ta demande et que je garde mon argent.

L'amitié du fourrier fut singulièrement refroidie aussitôt qu'il sentit que Jérôme n'avait plus le sou. Il le quitta en lui souhaitant bonne nuit et chance pour l'avenir, et il alla se coucher.

Lorsque les deux frères furent seuls, Louis dit à Jérôme : Mon ami, je vois que nous ne pourrons pas aller ensemble. Nos goûts et nos penchans ne sont point du tout les mêmes et ne sauraient jamais s'accorder ; nous nous gênerions réciproquement : il vaut beaucoup mieux nous séparer et chercher fortune chacun de notre côté. Tu as perdu l'argent que tu avais, faute d'avoir voulu suivre un bon conseil ; je ne veux pourtant pas te laisser sans ressource en nous séparant. Je vais payer, sur mes vingt-quatre francs, les frais de l'auberge, et nous partagerons le reste en bons frères. Ensuite nous nous dirons adieu.

Cet arrangement convint fort à Jérôme, qui l'accepta en remerciant avec froideur son généreux frère.

Il fut fait comme l'avait proposé Louis, et au point du jour mes deux jeunes gens s'embrassèrent, puis ils prirent chacun une route différente.

Or, maintenant, lequel voulez-vous, messieurs, que nous suivions d'abord ?

Je pense, dit le curé, qu'il vaut mieux nous débarrasser tout de suite de Jérôme, car je prévois qu'il finira mal.

Eh bien ! dit Simon de Nantua, voyons donc ce que devint Jérôme.

CHAPITRE XXXV.

Continuation de l'histoire des deux frères Marcel, racontée par Simon de Nantua : mauvaise conduite et fin tragique de Jérôme.

Jérôme, qui ne perdait pas de vue son fourrier, continua Simon de Nantua, et qui espérait toujours en tirer parti, abandonna le projet d'aller à Lyon, et prit le chemin de Grenoble, en marchant lentement, afin de donner au fourrier le temps de l'atteindre. Il ne fut pas long-temps sans le voir arriver, son sac sur le dos, et chantant joyeusement. — Ah ! vous voilà, camarade ! eh ! que faites-vous donc ici ? je vous croyais depuis ce matin sur la route de Lyon. — J'ai changé d'idée, mon ami ; je veux aller à Grenoble avec vous ; et j'ai envie de servir dans votre régiment. — En vérité ! eh bien, tant mieux. Vous êtes un bon vivant, et j'aime cela, moi. Oh ! nous irons bien ensemble. Allons, puisque c'est ainsi,

en avant marche! je vous présenterai à mon capitaine.

Les voilà tous deux cheminant ensemble. Ils arrivent à Grenoble. Jérôme est présenté, engagé, incorporé; il endosse l'uniforme, prend le mousquet, et commence à faire l'exercice. Les premiers jours tout alla assez bien: Jérôme avait touché le prix de son engagement; il avait en même temps gagné un peu d'argent au jeu avec quelqu'un de ses nouveaux camarades, en sorte qu'il ne pensait qu'à se divertir avec cet argent, et qu'il s'embarrassait fort peu du reste. Il eut très-promptement distingué et choisi, pour en faire ses amis, les plus mauvais sujets du régiment.

Les jours où il n'était pas de service, il courait avec eux les cabarets et les mauvais lieux de la ville, et il ne rentrait guère à la caserne sans avoir grand besoin de se coucher.

Cela ne pouvait pas durer ainsi bien longtemps. La bonne humeur de Jérôme commença à diminuer en même temps que ses fonds, et, lorsque sa bourse fut vide, il ne trouva plus le mot pour rire. Morbleu, disait-il, ce n'est pas là ce que je voulais. C'est pour m'amuser que je me suis fait soldat. Je veux bien faire l'exercice et monter la garde, mais à condition que je pourrai me divertir; sinon j'envoie au diable le fusil et la giberne.

Jérôme, comme vous le savez, s'était accoutumé à trouver bons tous les moyens de satisfaire ses goûts. Or, dans cette circonstance, sans se donner la peine de chercher s'il n'y avait pas, pour se procurer de l'argent, d'autre expédient que celui d'en voler, il pensa que celui-ci était le plus simple et le plus commode, et il se détermina à l'employer sans le moindre scrupule. Il fit cependant une réflexion qui prouve qu'il n'était pas tout-à-fait dénué de prudence. Je vais voler mes camarades, dit-il; si l'on s'en aperçoit, je pourrai bien être pris et fusillé, et ce n'est pas précisément là ce que je veux. Ma foi, tout bien considéré, le métier de soldat ne me convient pas trop; faisons un petit magot et décampons.

Cette belle résolution une fois prise, il ne songea plus qu'à la mettre à exécution, et voici comment. Il avait remarqué que quelques soldats avaient amassé un peu d'argent, soit par leur économie, soit en s'occupant dans la ville à divers travaux, les jours où ils étaient libres. Ces braves gens avaient tous une petite somme en réserve dans un coin de leur sac. Les mauvais sujets disaient d'eux qu'ils étaient des avares, et Jérôme pensa qu'ils méritaient bien le tour qu'il allait leur jouer.

Un matin donc il feint d'être indisposé et de ne pouvoir aller à l'exercice avec les autres. Pen-

dant leur absence, il fait l'inspection des sacs, y ramasse une somme d'environ cinquante écus, sort de la caserne, va troquer son uniforme contre une veste grise, et quitte Grenoble en se jetant dans les chemins de traverse pour éviter d'être poursuivi.

Il arpenta le pays le plus lestement possible, et coucha plusieurs nuits à la belle étoile, ne voulant pas s'exposer à être arrêté dans les endroits où il aurait pu demander l'hospitalité. Après avoir voyagé de cette manière incommode pendant environ dix jours, il arriva dans une grande ville qu'on lui dit être Châlons-sur-Saône. Il résolut de s'y arrêter, et jugea qu'il y serait tout aussi en sûreté qu'ailleurs, et que, puisqu'il avait échappé jusque-là, il n'y avait plus rien à craindre. C'était en effet une chose presque miraculeuse que de s'être soustrait aux poursuites de la gendarmerie, qui ne plaisante pas avec les déserteurs, et Jérôme était déjà tout à la fois déserteur et voleur. Ce succès l'enhardit, et il se proposa de continuer dans la suite un métier qu'il trouvait lucratif et qui lui paraissait assez commode. Il ne pensait pas que l'œil de la justice est ouvert sur les gens de son espèce ; que l'on peut bien échapper une fois, deux fois, à sa surveillance, mais qu'à la fin il vous découvre, et qu'il faut alors payer une bonne fois pour toutes les autres.

Il commença par manger son argent : ce qui ne fut pas long, attendu que le jeu vint encore au secours de son estomac, pour que ce fût plus tôt fini. Quand il se vit au bout de ses ressources, il fallut songer à en trouver de nouvelles, en attendant l'occasion de faire ce qu'il appelait un bon coup.

Il y avait à Châlons une troupe de comédiens ambulans qui jouaient le mélodrame; Jérôme s'était lié au cabaret avec un de ces histrions chargé de remplir les rôles de brigands dans les pièces du répertoire. Cet homme se nommait Bernardin. Il avait souvent parlé à Jérôme des agrémens de la profession de comédien; mais celui-ci n'en avait pas été tenté, pour deux raisons : la première, qu'il n'osait pas avouer à son ami Bernardin, était que, ne sachant ni lire ni écrire, il ne voyait pas trop quelle sorte de rôles il aurait pu remplir; ensuite, c'est que l'équipage misérable du brigand ne faisait pas supposer qu'il y eût une grande fortune à faire en marchant sur ses traces. Cependant la nécessité eût fait passer Jérôme par-dessus cette dernière considération, mais la première lui présentait un obstacle insurmontable.

Un jour néanmoins il s'avisa de demander à Bernardin s'il n'y avait pas quelques rôles dans lesquels on n'eût rien à dire : car, ajouta-t-il, je n'ai point de mémoire, et je ne pourrais jamais

apprendre une ligne par cœur. — Cela ne fait rien, répondit Bernardin ; il y a ce que nous appelons, en terme d'art, des rôles muets. — En vérité ! reprit Jérôme : eh bien, s'il manque quelqu'un dans votre troupe pour cet emploi, je m'en chargerai volontiers. — Tu n'as qu'à dire, il y a une place vacante, et je te vais présenter au directeur. — Touche là, dit Jérôme, c'est entendu.

Jérôme est présenté ; le directeur lui trouve une bonne physionomie, et dès le lendemain on le fait débuter. Il était vêtu en brigand, et faisait partie de la bande de son chef Bernardin. Le costume lui allait à merveille : son visage avait surtout une expression fort convenable, et voici ce qui contribuait à la lui donner.

Avant de monter sur le théâtre, il avait jeté un coup d'œil sur le bureau où l'on vendait les billets d'entrée. L'aspect de la recette avait excité en lui certains sentimens, certains désirs, qui se peignaient dans ses traits et les mettaient parfaitement en harmonie avec son rôle. Quand la représentation fut terminée, le directeur lui fit compliment, et lui témoigna un grand regret de ce que sa mémoire ne lui permettait pas de remplir un premier emploi. Mais Jérôme répondit toujours que la chose était impossible, et que cela ne dépendait pas de sa volonté.

Toute la nuit il eut devant les yeux l'image

séduisante de la recette, et son esprit ne fut plus occupé que du projet de se l'approprier un beau jour, et de planter là le directeur et sa troupe.

Il rêva pendant un mois ou deux aux moyens d'exécuter ce joli plan. Après y avoir beaucoup songé, il pensa qu'il n'avait pas d'autre parti à prendre que celui d'engager le receveur à faire société avec lui, et à s'esquiver tous deux en emportant la caisse. Notre Jérôme avait flairé la probité de ce receveur, et comme il s'y connaissait déjà assez bien, il crut pouvoir en toute sûreté se hasarder à lui faire la proposition. Il l'engagea donc à boire au cabaret, et, tout en vidant une bouteille, Jérôme lui fit part de ses vues, et n'eut pas infiniment de peine à le persuader. Il fut arrêté entre eux que le jour suivant la grande entreprise serait exécutée. Ils ne choisissaient pas mal leur jour, car c'était un dimanche, et l'on devait donner un spectacle qui ne pouvait manquer d'attirer beaucoup de monde. Or, la chose se passa comme je vais vous le dire.

Le caissier, ayant réalisé la valeur de tous ses billets, fait son sac selon l'usage, et l'emporte comme s'il allait verser sa recette. Mais, au lieu de se rendre à la caisse, il sort furtivement de la ville, et va loyalement rejoindre son compagnon, qui l'attendait à quelque distance, et

qu'une indisposition supposée avait dispensé de figurer ce jour-là dans la représentation.

Aussitôt qu'ils furent réunis, ils se mirent à marcher bon pas, pour se mettre à l'abri le plus promptement possible. Ils coururent ainsi toute la nuit, et ne s'arrêtèrent qu'au point du jour, dans une auberge, pour y prendre quelque nourriture. Jérôme ne fut pas peu effrayé lorsqu'il vit dans cette auberge deux gendarmes qui avaient laissé leurs chevaux dans la cour. Il n'avait pas oublié sa désertion, et, comme il s'aperçut que les gendarmes le regardaient avec quelque attention, il ne douta pas qu'ils n'eussent son signalement. Sans rien dire à son compagnon, il sort de la salle et passe dans la cour où se trouvaient les chevaux des gendarmes. Il choisit le meilleur, donne un coup de couteau dans le poitrail de l'autre, afin qu'on ne puisse pas s'en servir pour le poursuivre, monte à cheval, et se met à galoper de toute la force de sa monture, en se moquant des gendarmes qui le regardaient fuir et le menaçaient inutilement.

Mais la plus triste figure était celle du pauvre diable de receveur. Jérôme emportait le magot, tandis que lui restait sans ressource et pour ôtage entre les mains des gendarmes furieux. Nous verrons plus tard ce qui lui arriva pour s'être laissé séduire par les conseils d'un bandit.

Jérôme galopa donc sur le cheval du gendarme, jusqu'à ce que la pauvre bête, épuisée de fatigue, tomba et expira sur la place. Notre voleur alors s'éloigna de la route, et entra dans un bois pour s'y reposer et compter son trésor. Il se montait à six cents francs. Jérôme n'en avait jamais tant vu. Il se crut un moment en état d'attendre tous les événemens possibles. Cette illusion ne dura pas long-temps; car, tandis qu'il contemplait encore ses richesses, il vit paraître devant lui deux hommes à figures épouvantables qui lui mirent le pistolet sur la gorge, en lui demandant la bourse ou la vie. Le pauvre Jérôme jeta un cri et tomba sur le dos, comme s'il eût déjà reçu quatre ou cinq chevrotines dans la tête. Les deux brigands le rassurèrent en lui disant : Ne crains rien, ne crains rien, nous n'en voulons qu'à tes écus, et nous ne te ferons pas de mal. — Eh! que diable, messieurs, leur dit Jérôme, revenu de sa frayeur, j'avais toujours entendu dire que les loups ne se mangeaient pas entre eux. J'ai l'honneur d'être des vôtres, et vous faites là une vilaine action de dépouiller un confrère. — Cela se peut; mais n'as-tu pas entendu dire aussi que le bien volé ne profite pas? — Ah çà! tâchons de ne pas plaisanter, reprit Jérôme; je vous dis que je suis des vôtres. Il n'y a pas plus de quatre jours que j'étais habillé comme vous voilà. Cet argent est la recette des comédiens de

Châlons, que j'ai eu l'adresse de toucher à moi seul. Je veux bien partager avec vous, mais non pas vous la donner tout entière. — Eh bien! dit un des brigands, si tu es en effet des nôtres, tu peux t'enrôler dans notre bande; viens avec nous. — Volontiers, messieurs; et je ne pense pas en effet qu'il me reste rien de mieux à faire.

Jérôme suivit les deux voleurs, qui le conduisirent dans un endroit fort épais du bois, où se trouvaient leurs camarades au nombre de sept ou huit. — Voilà un nouveau frère que nous vous amenons, dirent les scélérats. — Est-ce un homme sûr? demanda celui qui paraissait être le chef de la troupe. — Oui, oui, il apporte de l'argent à la masse. — A la bonne heure. Touche là, camarade.

Voilà donc Jérôme enrôlé dans une bande de voleurs! Je n'ai pas besoin de vous dire, après cela, tout ce qu'il fit pendant quatre ans qu'il y resta sans être découvert. Il devint un des plus habiles de la troupe. Au bout de peu de temps, on lui reconnut de l'intelligence pour le métier, et il remplit les fonctions de ce qu'on appelle *éclaireurs*: c'est-à-dire qu'il allait en avant pour étudier les coups qu'il y avait à faire. Il se rendait dans une maison, s'y introduisait en qualité de domestique ou de toute autre manière, volait avec une adresse merveilleuse, et, quand

la chose était nécessaire, préparait les voies à ses associés.

Un jour il se disposait à une expédition, et s'était introduit, comme je viens de le dire, dans un château où il espérait faire un coup superbe. Malheureusement pour lui, un officier vint dîner au château, et Jérôme ne le reconnut pas. Pendant le dîner, l'officier observait Jérôme qui servait et avait son assiette sous le bras. Après l'avoir regardé quelque temps, il s'écria tout d'un coup : Voilà un déserteur et un voleur! qu'on arrête cet homme. — Jérôme, qu'un coup de foudre eût moins épouvanté que ces terribles paroles, laisse tomber son assiette et s'élance vers la porte pour s'enfuir. Mais il n'en a pas le temps; on le saisit, on l'enferme dans une chambre, et l'on va chercher la force armée pour le conduire en prison.

Le moment était venu où tout allait se réunir contre Jérôme. Deux gendarmes arrivent, et l'un des deux se trouve être précisément le même sur le cheval duquel notre coquin s'était enfui, après le vol de Châlons. Vous devinez le reste, mes chers amis; Jérôme est conduit en prison, son procès est instruit, ses crimes sont mis au jour, il est forcé de les avouer, et il est condamné aux galères.

Mais ce n'est pas tout : il n'y avait pas plus de huit jours qu'il était à Toulon, lorsqu'un galé-

rien s'approche de lui sur le port et le regarde fixement quelques instans. Puis, soulevant son boulet à deux mains, il le lance, en poussant un cri terrible, dans la poitrine de Jérôme, qu'il étend à ses pieds.—Misérable! dit-il, je t'attendais ici pour me venger! C'est à toi, c'est à tes perfides conseils que je dois le malheur de traîner cet instrument d'infamie et de douleur; je voulais qu'il fût aussi l'instrument de ma vengeance. Sans toi, je n'eusse point été un scélérat; c'est toi qui m'as fait commettre le premier crime, en m'engageant à voler la caisse des comédiens de Châlons. Mon dernier crime est un assassinat, mais je le commets pour délivrer la terre d'un monstre.

Ainsi finit Jérôme, après avoir successivement passé par tous les degrés du crime. La vengeance du Ciel et la vengeance des lois se font quelquefois attendre; mais le coupable ne leur échappe jamais, et elles l'atteignent tôt ou tard.

Voilà un bien terrible exemple, dit le curé, et capable de faire naître de graves réflexions. Il offre en effet la preuve des vérités que je prêchais ce matin. Mais tout votre auditoire est attristé, mon cher Simon. Dites-nous ce qu'est devenu le bon Louis, pendant que son frère marchait ainsi à sa perte. Ce tableau sera plus consolant et plus doux que celui que vous venez de tracer.

Oh! oui, sans doute, dit Simon de Nantua, plus doux et plus consolant, comme vous l'allez voir.

CHAPITRE XXXVI.

Fin de l'histoire des deux frères Marcel racontée par Simon de Nantua : bonne conduite et prospérité de Louis.

Lorsque Louis se fut séparé de son frère, il tourna ses pas du côté de Lyon. Il pensait, chemin faisant, à Jérôme, et concevait toutes sortes de craintes sur le sort de ce malheureux. Puis, en reportant ses pensées sur lui-même, il disait : Que vais-je faire? Quand je serai à la ville, quelles seront mes ressources? J'ai un peu d'instruction, mais comment la ferai-je valoir? Je ne connais personne qui puisse me protéger et m'aider à me placer. Tout ce que je dois espérer, c'est d'entrer dans quelque maison pour le service, et cela me répugne un peu. J'aimerais bien mieux rester à la campagne et me faire cultivateur. Je vois que ceux qui ont des terres ne savent pas toujours en tirer tout le parti possible. Avec ce que je sais, je puis encore apprendre des choses utiles; je puis étudier ce que l'on a écrit sur l'agriculture. Si je parvenais à augmenter le revenu de quelque propriétaire, ma fortune serait peut-être faite. Voyons, décidons-nous : il ne faut pas entreprendre plusieurs

choses, il faut s'attacher à une seule et s'y livrer tout entier. Oui; mais à qui m'adresser pour exécuter ce projet?

En causant ainsi avec lui-même, il arriva à une grosse ferme qui consistait en terres, bois, vignes et prés. Voici qui me conviendrait merveilleusement, dit-il. Il entre dans la maison, se présente au fermier, et lui demande, sans préambule, s'il n'a besoin de personne chez lui? — Je n'ai besoin que d'un pâtre, répondit le fermier; si cet emploi vous convient, mon enfant, vous pouvez entrer chez moi.—Volontiers, dit Louis, je suis à vos ordres, et je ferai mon possible pour que vous soyez content de mon service. — Je l'espère, mon ami, dit le fermier.

Louis est installé, et commence à conduire les troupeaux aux champs. Cette occupation n'était pas fort de son goût, mais il prenait son parti, et il disait: Il y a commencement à tout; j'ai bien fait d'accepter, car c'eût été peut-être manquer ma fortune que de refuser. Courage, Louis; tu n'es pas destiné à rester pâtre toute ta vie; rends-toi utile et tu seras bientôt nécessaire.

Ce qui le désolait était de n'avoir pas d'argent pour acheter quelques livres; il imagina de faire divers petits ouvrages pour en gagner, et il eut soin de ne pas toucher à ses gages, afin de les réserver pour cet usage, sur lequel il fondait un grand espoir. Du reste, il mit tant de

zèle et d'intelligence à soigner les bestiaux confiés à sa garde, que le fermier ne put s'empêcher de le remarquer. Il n'y avait jamais une bête malade, les étables étaient propres et saines, les litières toujours renouvelées et bien tenues. Ce fut au point que si Louis eût voulu se placer dans une autre ferme, il eût été recherché et bien payé. Mais il avait souvent ouï dire qu'il y a toujours plus de profit à rester où l'on est qu'à courir de droite et de gauche. D'ailleurs son cœur était trop reconnaissant pour oublier à qui il devait le premier asile qu'il eût trouvé.

Aussitôt qu'il le put, il écrivit à son père pour lui faire part de sa position. Il écrivit aussi à son respectable instituteur, et lui confia ses projets et ses espérances. Le bon curé n'eut pas plus tôt reçu la lettre de son élève, qu'il s'empressa de lui envoyer trois ou quatre livres d'agriculture qu'il possédait. Il serait difficile de peindre la joie qu'éprouva Louis en les recevant. Il se mit à les étudier avec ardeur, il les emportait aux champs avec lui, et tandis que les troupeaux paissaient, il était assis sous un arbre, lisant comme un savant dans son cabinet.

Au bout de quelque temps, il eut avec le fermier la conversation suivante.

Le fermier Berthaud. — Mon cher Louis, je suis content de toi. Tu es un garçon extraordi-

naire, et je t'ai beaucoup d'obligation pour le bien que tu as fait à mon bétail. Je sais qu'on t'a fait des propositions avantageuses, et que tu les as refusées. Cela est bien de ta part, et prouve que tu es un honnête garçon. Mais je ne veux pas que tu sois victime de ta délicatesse, et je prétends te faire les mêmes avantages qui t'ont été offerts.

Louis. — Je suis bien reconnaissant de vos bontés, monsieur Berthaud; mais j'aurais une autre chose à vous proposer.

Le fermier Berthaud. — Laquelle, mon ami?

Louis. — Avez-vous de la confiance en moi?

Le fermier Berthaud. — On ne peut pas davantage.

Louis. — Eh bien! je sais des moyens pour augmenter beaucoup le revenu de votre ferme. Laissez-moi pendant un an gouverner les travaux. Je ne vous demande point de gages jusque-là, nourrissez-moi seulement, et si je réussis, vous ferez après ce que vous voudrez.

Le fermier Berthaud. — Holà! mais tu n'y penses pas, mon garçon, tu es trop jeune pour...

Louis. — Vous n'avez donc pas de confiance en moi?

Le fermier Berthaud. — Mon Dieu si. Mais... te laisser gouverner...

Louis. — Vous veillerez sur moi.

Le fermier Berthaud. — Par exemple, voilà

une chose inouïe. Eh bien! ma foi, c'est égal. Je consens à ce que tu me demandes.

Louis. — Je vous promets que, dans un an d'ici, vous ferez envie à vos voisins.

Le fermier Berthaud. — Allons, je me fie à toi; tu vois que j'ai bonne opinion de ton instruction et de ton mérite.

Voyez-vous d'ici notre Louis régisseur d'une grosse ferme? Je vous laisse à penser quelle fut sa joie, en recevant le consentement de Berthaud. Ainsi, dans l'espace de moins de deux ans, sa bonne conduite l'avait déjà amené à ce degré de bonheur.

Il commença donc de suite à régir les terres du fermier Berthaud, et à mettre à profit ses études en agriculture. Il n'y eut bientôt plus dans le domaine ni friches ni jachères: toutes les terres furent en plein rapport; il ne fut plus question de les laisser reposer sans rien produire, mais de les cultiver avec soin, d'en tirer le plus grand parti possible, d'employer avec industrie les meilleurs engrais. Louis fit des prairies artificielles que l'on ne connaissait pas encore dans le pays. Le fermier Berthaud, qui avait tenu jusqu'à ce moment à son ancienne routine, ne voyait pas sans crainte les expériences du jeune agriculteur; néanmoins il comptait tellement sur son talent, qu'il le laissait faire, en dépit de ses propres craintes et

des discours railleurs des autres fermiers du canton.

Mais lorsqu'au bout de l'année il vit les succès des travaux de Louis, et que le revenu de sa ferme se trouva augmenté du tiers ou du quart, il sauta au cou de Louis en l'embrassant de tout son cœur. Les autres cultivateurs, à leur tour, regardèrent cela avec étonnement et avec un peu d'envie. — Il ne tient qu'à vous, leur disait le bon jeune homme, d'en faire autant et de jouir des mêmes avantages. Vous avez un terrain bien riche et qui vous donnera tout ce que vous lui demanderez. Sachez seulement le faire valoir ce qu'il vaut. Les plus grands trésors de la France sont dans l'industrie des cultivateurs. C'est l'agriculture qui peut faire de notre pays le pays le plus riche de la terre. Si les Français étaient sages, ils tourneraient tous leurs soins de ce côté, et ils auraient fait beaucoup pour être puissans et riches. Sachons mettre en rapport ce fonds inépuisable que la nature nous a offert; écoutons les conseils que nous donnent les hommes éclairés, et ne faisons pas le sacrifice de notre fortune à de vieux préjugés, à d'anciennes routines.

Le fermier Berthaud ne savait comment témoigner sa reconnaissance à Louis. Au bout de l'année d'essai, il lui avait donné de forts appointemens, dont Louis, en bon fils, faisait

passer la plus grande partie à son vieux père. Il lui écrivait régulièrement, ainsi qu'au respectable curé de qui il tenait cette éducation, source de sa prospérité. Il n'avait dans sa position qu'un seul chagrin, c'était d'ignorer le sort de son frère Jérôme ; et c'était cependant un bonheur pour lui de l'ignorer, puisqu'il n'aurait eu qu'à en rougir.

Cependant le fermier gagnait de l'argent et achetait des terres. Il avait une fille unique qui était jolie. A l'époque où Louis vint à la ferme, elle était âgée de quatorze ans, et il ne lui manquait alors qu'un peu d'instruction pour être une charmante personne. Louis éprouva pour elle un penchant que sa délicatesse ne lui permit pas de laisser voir ; mais il obtint de Berthaud la permission d'enseigner à la jeune Annette le peu qu'il savait. Cette occupation fit le charme de tous les momens de loisir que lui laissaient ses grands travaux, et l'éducation acheva de rendre Annette aimable et intéressante. Sa reconnaissance pour son maître avait quelque chose de tendre dont elle ne se rendait pas compte à elle-même. Mais le fermier Berthaud, qui n'avait pas de trop mauvais yeux, s'aperçut fort bien de l'inclination que les deux jeunes gens éprouvaient l'un pour l'autre sans se l'avouer.

Il y avait environ cinq ans que Louis faisait

prospérer la ferme, lorsque Berthaud lui dit un jour : Louis, tu m'as rendu des services, et je n'ai pu les reconnaître autrement qu'en te traitant comme mon fils : veux-tu le devenir tout-à-fait? Ma fille t'aime, elle te plaît; je te la donne.

Ces mots rendirent Louis presque fou de bonheur. Peu s'en fallut qu'il n'étouffât l'honnête Berthaud en le serrant dans ses bras. Il ne se possédait plus de joie.

Annette n'eut pas de peine à consentir à cet arrangement, et ne crut même pas devoir cacher combien il lui était agréable. On fit venir le vieux Marcel pour assister à la noce, et le bon curé voulut en être aussi. Tout se passa joyeusement; notre cher Louis était au comble du bonheur. Lorsqu'il eut son père auprès de lui, il ne voulut plus consentir à le laisser repartir, et Berthaud joignit ses instances à celles de ce bon fils. — Tenez, disait-il, père Marcel, nous sommes vieux tous deux; restons ensemble l'un près de l'autre, pour être témoins du bonheur de nos enfans. Nous les entendrons se dire des douceurs; cela nous rappellera notre jeune temps; et cela nous divertira, pendant que nous viderons à nous deux quelques flacons du meilleur vin qu'il y ait dans la cave. D'ailleurs, père Marcel, ce ne sera pas chez moi que vous serez : nous allons être tous les deux chez votre fils; car tout

ce qui est ici est à ces jeunes gens, et je ne veux plus me mêler de rien. C'est en bonnes mains que je laisse tout cela, je vous en réponds; et votre Louis est un fameux garçon pour l'activité et le mérite.

Le père Marcel avait les larmes aux yeux. Il ne demandait pas mieux, comme vous l'entendez bien, que de vivre ainsi en famille, et le discours de Berthaud acheva de le déterminer, et de faire taire sa délicatesse.

Ainsi, Louis, à vingt-cinq ans, se trouvait l'époux d'une femme charmante, le soutien de son père, possesseur de quelques hectares de bonne terre, et fermier d'une excellente ferme.

Ce fut à cette époque qu'il éprouva cependant un grand chagrin. Le bruit de la mort tragique de son frère se répandit partout et parvint jusqu'à lui. Je ne peindrai pas la consternation et la douleur qui accablèrent toute la famille au moment où elle apprit cette affreuse nouvelle. Jetons un voile sur cet affligeant tableau. L'événement terrible que je vous ai raconté fut le seul nuage qui troubla le bonheur de Louis, mais il le troubla d'une manière cruelle. Je passe sous silence ces jours de deuil et de honte.

Lorsque Louis se vit tout-à-fait le maître, il osa faire plus encore qu'auparavant; car il

était sûr dès-lors de ne pas éprouver de contradiction. Il n'y avait pas d'année qu'il ne fît de nouvelles expériences, dont la plupart réussissaient on ne peut mieux. Il allait de temps en temps à Lyon, où il avait fait la connaissance de quelques personnes qui s'occupaient d'agriculture. Il puisait des lumières dans la conversation de ces hommes éclairés, et il se fit bientôt à lui-même, par les applications auxquelles il se livra, l'honorable réputation d'un agriculteur distingué. Il recevait souvent chez lui des personnes de la ville et des environs de sa ferme, qui venaient visiter avec intérêt ses belles plantations, ses prairies et tous ses travaux. Au bout de peu d'années sa fortune se trouva considérablement augmentée. Il agrandit alors sa propriété par de nouvelles acquisitions, et il fit bâtir une petite maison simple, mais fort jolie et pourvue de toutes les commodités désirables. Ce fut là qu'il s'établit avec sa femme, son père, son beau-père et deux enfans qu'il avait déjà. Il serait difficile de se représenter un bonheur plus parfait que celui de Louis. Comment n'eût-il pas été heureux? une femme charmante et bien digne d'être aimée, bonne épouse, bonne mère; deux jeunes enfans, dont l'éducation allait devenir une de ses plus douces jouissances; son père, qui devait la tranquillité et la consolation de sa vieillesse à la piété d'un bon fils; cet ex-

cellent Berthaud, qui jouissait lui-même de tout ce bonheur, en si grande partie son ouvrage : quel entourage pour un cœur comme celui de Louis! Joignez à cela l'estime et l'attachement de tous ceux qui le connaissaient. Il voyait venir chez lui les personnes les plus distinguées, qui se faisaient un honneur de manger quelquefois à sa table. Dans ces occasions, quel que fût le rang des convives, jamais le bonhomme Marcel ni Berthaud ne quittaient les deux places d'honneur que le respect filial leur avait réservées, et personne n'eût osé se formaliser de ces marques de vénération de la part de deux enfans pour leurs pères. Louis n'oublia jamais ce qu'il avait été avant de devenir riche ; et, loin de chercher à le cacher, il en parlait souvent aux autres, pour leur conseiller de faire comme il avait fait.

C'est vraisemblablement dans cette position que vous l'avez trouvé la dernière fois que vous l'avez vu, monsieur le curé; mais puisque vous ne savez pas le reste de son histoire, le voici.

Louis rendit de grands services dans le pays, en contribuant, par ses lumières et par son exemple, aux progrès de l'agriculture; et sa commune est devenue une des plus riches de la France. Quand la place de maire vint à vaquer, Louis fut généralement désigné comme celui qui devait la remplir; il y fut, en quelque

sorte, porté par l'opinion publique. Devenu maire de sa commune, il se montra magistrat intègre et éclairé, et son administration fut une nouvelle source de prospérité pour le pays. Il lui fut aisé de faire le bien, parce qu'on était convaincu qu'il le voulait, et que chacun s'empressait de seconder ses efforts.

Enfin, Louis a obtenu, il n'y a pas longtemps, le plus grand honneur auquel un citoyen puisse prétendre; investi de la confiance des habitans de son département, il a été chargé de les représenter à la Chambre des Députés, où il a donné un bel exemple de patriotisme et de dévouement.

Ses enfans, élevés par ses soins dans tous les sentimens d'honneur et de probité qu'il a professés lui-même, donnent les plus flatteuses espérances. Il est heureux père, parce qu'il a été bon fils; il est fortuné, parce qu'il a été laborieux et industrieux; il est considéré et honoré, parce qu'il a été bon citoyen et utile à son pays.

Vous allez dire que je prêche aussi, mes amis; mais il faut bien que je finisse comme j'ai commencé, et l'on ne se corrige plus guère à mon âge. Je ne puis m'empêcher de faire encore quelques réflexions au sujet de l'histoire que je viens de vous raconter. Quelle chose précieuse que l'éducation! et quel malheur que d'en être

privé! Voyez Louis et Jérôme! la prospérité de l'un, la dégradation et la fin misérable de l'autre. Oh! mes chers amis, si vous avez des enfans, pensez quelquefois à cela. Vous ne seriez pas excusables de négliger l'éducation de vos enfans, lorsqu'on vous fournit tous les moyens de la leur donner. Faites qu'ils aient la crainte de Dieu, le respect pour les lois et l'amour de leurs semblables. On ne se perd jamais avec de tels guides, et il est bien difficile de ne pas s'égarer sans eux.

Simon de Nantua se tut : toute l'assemblée, qui avait pris un vif intérêt à son récit, le remercia beaucoup. On s'entretint encore quelques instans des aventures des deux frères Marcel; puis chacun se retira, en emportant une bonne matière à réflexions pour la nuit.

CHAPITRE XXXVII.

Conclusion.

Le lendemain matin nous dîmes adieu à notre digne curé. Ce ne fut pas sans un vif regret que Simon de Nantua se sépara de lui si promptement, et nous ne le quittâmes point sans faire des vœux pour que tous les pasteurs lui ressemblassent.

J'accompagnai encore Simon de Nantua jusqu'à Rennes. Ce fut là que mes affaires m'obli-

gèrent à le quitter pour me rendre à Paris. J'aurais été très-curieux de parcourir avec lui les autres départemens de la France et de voir comment il s'y serait pris avec les Bretons, les Vendéens, les habitans des bords de la Garonne et du beau sol de la Provence. Mais il ne dépendait pas de moi de ne point faire ce sacrifice. Toutefois, je me promis bien de refaire un voyage l'année suivante avec Simon de Nantua, et lui-même parut le désirer vivement. Nous nous embrassâmes donc cordialement, en nous souhaitant l'un à l'autre bonne santé, et je pris la route de Paris.

Je me suis occupé depuis mon retour à écrire ceci, et je souhaite, mes chers lecteurs, que mon livre puisse vous faire passer agréablement quelques instans de loisir. Je désire surtout que vous mettiez à profit quelques-uns des bons avis de Simon de Nantua. A présent que vous le connaissez, pensez à lui de temps en temps. Lorsque vous serez tentés de faire une chose que votre conscience n'approuvera pas, représentez-vous notre Simon de Nantua, avec sa tête chauve, son œil vif et son gros sourcil blanc, et figurez-vous qu'il vous dit : Doucement! doucement! tournons notre langue avant de parler, et donnons-nous le temps de la réflexion avant d'agir. Si vous faites mal, il vous en arrivera mal....

Quand vous verrez vos amis disposés à faire une mauvaise action, dites-leur : Simon de Nantua conseille de faire telle chose et non pas telle autre : écoutez ce que dit Simon de Nantua. — Je crois, mes chers lecteurs, que, si vous faites ainsi, vous vous en trouverez bien ; et je dois vous dire que je m'en suis bien trouvé pour ma part, et que j'ai pensé souvent : Simon de Nantua avait raison; grand merci, Simon de Nantua.

Si je m'aperçois qu'il vous en arrive autant, je vous promets de vous faire part de ce que je pourrai observer dans un autre voyage. En attendant, je fais des vœux, mes amis, pour que vous soyez sages et heureux. Je suis déjà vieux, et je n'ai pas trop l'espoir de voir un meilleur temps; vous le verrez peut-être, vous, vous le verrez si vous le voulez. Élevez la jeunesse actuelle dans de bons sentimens, et inspirez-lui l'amour du travail. Il arrivèra, par ce moyen, un moment de prospérité générale, où tous les hommes seront heureux et satisfaits; où la misère n'aura plus que peu de victimes, qui pourront facilement être secourues; où les humains se regarderont comme des frères, et ne chercheront plus à se nuire les uns aux autres; où chacun oubliera ses propres intérêts lorsqu'il sera question de ceux de la patrie. O peuple français! ô mes concitoyens! c'est à vous de donner

ce bel exemple aux autres nations! Vous leur avez donné celui de la valeur, du courage, de la gloire; donnez-leur aussi l'exemple de la vertu, ce sera votre plus beau triomphe, votre plus grande supériorité.

FIN DE SIMON DE NANTUA.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

SIMON DE NANTUA,

RECUEILLIES

PAR SON ANCIEN COMPAGNON DE VOYAGE;

OUVRAGE AUQUEL L'ACADÉMIE FRANÇAISE A DÉCERNÉ UN PRIX EXTRAORDINAIRE PROVENANT DE LA FONDATION MONTHYON *.

PAR LAURENT DE JUSSIEU.

> Si l'expérience vaut de l'or, elle se fait souvent bien payer ce qu'elle vaut : aussi serait-ce une grande folie de ne pas profiter de celle d'autrui que l'on peut avoir gratis.
>
> *La Sagesse de Simon de Nantua.*

* Le prix obtenu par cet ouvrage était un prix extraordinaire de 6,000 francs, proposé par l'Académie française en faveur d'un ouvrage de morale, dont le sujet avait été laissé au choix des auteurs.

ŒUVRES POSTHUMES

DE

SIMON DE NANTUA.

AVERTISSEMENT

Du compagnon de voyage de Simon de Nantua, où l'on apprend comment a fini ce personnage.

En vous offrant il y a quelques années, mes chers lecteurs, le récit d'une tournée que j'avais eu l'avantage de faire avec Simon de Nantua, je pris l'engagement de vous donner plus tard, si mon livre vous intéressait, les détails d'un second voyage de cet honnête marchand forain. L'accueil honorable que vous avez bien voulu faire à ma première relation, a sans doute intéressé mon amour-propre, autant que ma probité, à ne point oublier cette promesse; car, bien que je ne fasse pas profession d'être auteur, et que j'aie beaucoup moins songé à acquérir de la gloire qu'à vous donner un livre qui me semblait pouvoir vous être utile, il n'en est pas moins vrai que l'homme est homme, et que la vanité qui a reçu une petite caresse y prend goût très-facilement. Aussi vous dirai-je, avec toute l'ingénuité dont je suis capable, qu'en voyant mon Histoire de Simon de Nantua courir dans vos mains, et en entendant ce nom répété de côté

et d'autre, j'ai eu la petite faiblesse de relever tant soit peu la tête, et de prendre intérieurement ma part d'hommages qui n'étaient réellement dus et n'étaient sûrement accordés qu'à mon héros; à peu près comme cet homme qui se pâmait de satisfaction en voyant la foule admirer un tableau, et qui s'écriait d'une voix triomphante : « C'est pourtant moi qui l'ai accroché! » Je vous avouerai même que l'aveuglement de mon amour-propre a été un moment jusqu'à concevoir l'espérance de figurer dans la postérité à côté de noms illustres, tels que celui du fameux Mathieu Laensberg, qui ne peut manquer de vivre jusqu'à ce que ses admirables prédictions soient vérifiées.

D'après cet aveu, vous n'aurez pas de peine à croire que j'avais fermement formé le projet de faire, avec mon digne héros, Simon de Nantua, une seconde tournée qui aurait été le sujet d'une seconde relation. Mais, hélas! le Ciel en a autrement ordonné. L'âge et les infirmités sont venus mettre un terme aux voyages du marchand forain, et celui que j'avais fait avec lui a été le dernier. Ne pouvant plus aller, il s'est retiré dans sa ville natale de Nantua, pour y vivre paisiblement, au sein de sa famille et au milieu de ses anciens amis, avec le fruit de ses sages économies. Son cheval, qui n'avait guère moins que lui besoin de repos, n'a pas eu lieu de se plaindre de cette détermination; car Simon de

Nantua, prévoyant avec raison qu'un autre maître, qui n'aurait pas à ce bon animal les mêmes obligations, ne le traiterait pas avec les égards dus à ses longs services, n'a pas pu se décider à le vendre, et lui a donné, comme on dit, les invalides, dans une vieille étable habitée jadis par une vache dont Simon de Nantua avait bu le lait dans son enfance. C'est là que ce digne serviteur a terminé ses jours, dans un doux repos acquis par de longues années de labeur; exemple frappant de cette vérité, que le travail et la bonne conduite ne manquent jamais de porter leur récompense.

Quant à Simon de Nantua, comme je vous l'ai dit en vous parlant de lui la première fois, il n'avait pas amassé une grande fortune au métier qu'il faisait; mais il y avait acquis l'expérience, qui vaut de l'or. Tout ce qu'il avait vu et entendu avec ses bons yeux et ses bonnes oreilles, lui avait appris à modérer ses désirs et à se contenter de peu, pourvu qu'il possédât l'estime de ses semblables : chose dont il ne pouvait douter, puisqu'il n'y avait guère d'affaires sur lesquelles on ne vînt le consulter, et pas de détermination un peu importante qu'un de ses compatriotes eût voulu prendre sans s'être préalablement assuré de son approbation. Il accommodait plus de différends que le juge de paix; il ne faisait tort qu'aux gens de loi, en diminuant le nombre des procès; et s'il se trouvait

quelqu'un qui lui en voulût pour cela, celui qui aurait conçu ce mauvais sentiment se serait bien gardé de l'avouer, de peur de se rendre odieux, ou pour le moins ridicule.

Vous vous rappelez sans doute aussi que le père Simon avait fait quelques études dans sa jeunesse, comme ayant été destiné d'abord à l'état ecclésiastique. Cette instruction, qui lui avait été utile dans tout le cours de sa vie, était devenue pour lui une bien précieuse ressource dans sa retraite. Le temps qui n'était pas employé à la culture de son jardin, ou aux affaires sur lesquelles on le consultait, il le consacrait à la lecture, et à mettre sur le papier quelques réflexions et quelques souvenirs.

C'est dans cette occupation que je le trouvai l'an passé, lorsque je fis un voyage à Nantua, tout exprès pour le revoir. On aurait dit un sage de la Grèce dans son cabinet. Je n'oublierai jamais cette honnête figure à laquelle la vieillesse n'avait rien ôté de son expression de bonté, de franchise et de gaîté. Son front seulement était encore un peu plus chauve qu'à l'époque de notre voyage, et son sourcil un peu plus blanc. Hélas! il était temps que j'arrivasse, car, peu de jours après, mon vieil et vénérable ami fut atteint d'un mal qui devait me l'enlever. Il ne s'abusa point sur son état, mais il avait été trop pieux et trop juste pour envisager la mort avec effroi. Il dit adieu aux siens et à moi, avec

la même sérénité qu'autrefois lorsqu'il partait pour sa tournée, et il fit toutes ses petites dispositions avec le même sang-froid que s'il eût arrangé ses affaires pour se mettre en voyage. Ce fut alors qu'il m'appela près de son lit; et s'étant fait apporter un carton, il me le remit en disant : « Tenez, mon ancien compagnon, voici le legs que je vous fais : il y a là-dedans quelques manuscrits que je me suis amusé à griffonner, quand je n'avais rien de mieux à faire. Vous verrez s'il s'y trouve des choses qui puissent être utiles aux braves gens à qui j'aimais à faire part de ma petite expérience. Si tout cela ne sert à rien de mieux, ce sera du moins un souvenir de nos anciennes et bonnes relations. »

Je pris le carton et le mis en sûreté, avec autant de précaution que si c'eût été un coffre-fort qui me fût légué. Peu d'instans après, mon ami ferma les yeux, et le lendemain je vis toute la ville en deuil assister à ses modestes funérailles.

En me léguant ses écrits, Simon de Nantua n'a fait que m'instituer son exécuteur testamentaire, car c'est véritablement à vous qu'il devait les laisser, mes chers lecteurs : aussi ne fais-je à mon tour que remplir un devoir, en les publiant aujourd'hui. Je ne me permettrai pas d'y rien changer; vous y retrouverez les pensées et le langage de l'auteur, que vous connaissez déjà : car Simon de Nantua écrivait comme il parlait,

tout bonnement et sans nulle recherche. Quant à moi, je me trouverai assez honoré d'attacher mon nom à la suite du sien; mais je ne prendrai pas pour cela le titre d'auteur, comme j'ai vu le faire tant d'éditeurs, de commentateurs et de faiseurs de préfaces, semblables à l'araignée qui croyait avoir volé jusqu'aux nues, parce qu'elle s'était pendue à la queue d'un noble oiseau.

LA SAGESSE

DE SIMON DE NANTUA.

Quand je faisais mes études autrefois à Nantua, on m'apprit qu'il y avait eu jadis des hommes qu'on appelait des *sages*. Ce nom-là, tout petit que j'étais, me parut très-beau, et il excita en moi le seul mouvement d'ambition dont je n'aie pas eu, dans la suite, à me repentir. *Sage!* me disais-je; si je comprends bien ce que signifie ce mot, il ne doit y avoir rien au-dessus d'un *sage*. Et que faut-il donc pour être un *sage?* Faut-il avoir une grande naissance! Bah! la plupart de ceux dont on m'a raconté l'histoire n'étaient pas plus huppés que moi. Faut-il être riche? Allons donc; il y en avait parmi eux à qui j'aurais pu faire l'aumône. Faut-il être bien sa-

vant? Eh! vraiment, l'un d'eux a dit en quoi consiste toute la science nécessaire : *Connais-toi toi-même*. Se connaître soi-même! il me sembla que cela ne devait pas être bien difficile. Je me mis donc en tête de devenir un *sage;* et, convaincu avec raison que je n'avais besoin pour cela ni d'un nom plus illustre, ni d'une autre fortune que le travail, je commençai à m'étudier, à m'observer, afin de parvenir *à me connaître*. Or, ici, je trouvai plus de difficultés que je ne m'y étais attendu, et quand je vis que chaque jour je découvrais en moi quelque faiblesse nouvelle, quelque nouveau travers, je m'avisai que la chose n'était pas aussi simple qu'elle m'avait paru, et je me dis : Oh! oh! voilà une science qui en vaut bien une autre, et ce n'est peut-être pas celle qui coûte le moins à acquérir. Cependant cela ne me découragea point; je continuai, et, s'il faut vous le dire, je continue encore : car c'est un travail dont on ne voit jamais la fin. Mais je dois ajouter que, plus on va, moins il est pénible; il devient même un besoin et une jouissance. Vous n'imagineriez pas que c'est presque un plaisir pour moi, chaque fois que je déniche au fond de mon caractère quelque mauvais petit ingrédient à en extirper. Je m'en empare avec avidité pour m'en débarrasser au plus vite, comme d'un insecte importun, et je me dis avec un vrai contentement : Allons, encore un de moins.

Malgré tous mes soins, au reste, je sens trop,

mes chers amis, à quel point je suis encore éloigné du but que je m'étais proposé; mais j'en suis du moins venu jusque là, que je sais ce qui me manque et le peu que je vaux. Or, j'ai ouï dire que cette conscience est déjà un commencement de sagesse : ainsi, ayant fait tout ce que j'ai pu, si je meurs avant d'avoir mérité tout-à-fait le nom de *sage*, ce sera la volonté de Dieu, et non pas ma faute; mais je vous certifie que j'y aurai toujours gagné beaucoup et qu'il n'y a rien de perdu dans une entreprise comme la mienne.

En cas que la même ambition vienne à quelqu'un de vous, je vais tâcher de lui épargner un peu de peine, en vous faisant part des principes où m'ont conduit mes observations sur moi-même et les réflexions qu'elles m'ont suggérées: vous n'avez qu'à me prêter un peu d'attention, et si vous voulez profiter de mon expérience, vous pourrez aller ensuite bien plus loin que moi dans cette bonne voie. Ce sera comme si je vous avais portés sur mon dos jusqu'à la moitié du chemin, et vous aurez les jambes toutes fraîches pour fournir le reste de la carrière.

La première découverte que je fis en moi, après avoir pris la résolution dont je viens de parler, fut celle d'un grain d'ambition qui s'était glissé dans mon âme; voici comment.

Il faut vous dire d'abord que parmi les jeunes compagnons de mon âge que j'avais à Nantua,

on n'en comptait pas un grand nombre qui eussent fait d'aussi bonnes études que moi, en sorte que je me trouvais avoir sur les autres une supériorité de lumières qui, jointe à la facilité d'élocution qu'on m'a toujours reconnue, me faisait regarder comme une espèce d'oracle. Plus d'un prédicateur se trouverait heureux d'être écouté avec l'attention qu'on m'accordait, lorsque je prenais la parole au milieu de mes camarades, ce qui, je dois l'avouer, m'arrivait plus souvent que de prêter l'oreille à leurs discours. Cet hommage qu'on me rendait bénévolement satisfaisait mon amour-propre, et je n'avais pas grand mérite à être bon garçon, puisque personne ne s'avisait jamais de me contredire ou de me contrarier, et que chacun recherchait ma compagnie presque comme un honneur. Cependant il est vrai de dire que cela m'avait fait contracter petit à petit l'habitude de relever la tête, de façon que, malgré ma taille un peu courte, j'aurais pu aisément porter le col de cravate d'un tambour-major.

Ceci n'était qu'une sotte vanité, mais celui qui se regarde à travers sa vanité regarde une pièce de vingt sous à travers des lunettes jaunes, et la prend pour vingt francs; ou, si vous aimez mieux, avec de semblables besicles sur le nez, on se voit d'or et on voit les autres de cuivre. C'était tout justement ce qui m'arrivait : me comparant à autrui avec cette complaisance pour moi-

même, je m'accoutumais involontairement à l'envie de devenir un personnage d'importance. Si je pensais à l'état ecclésiastique, qu'on avait le dessein de me faire embrasser, je me permettais de rêver dans l'avenir la mitre et la crosse. Mais comme je ne me sentais pas, malgré cette haute perspective, beaucoup de vocation pour l'église, je ne songeais du moins à aucune autre carrière sans y chercher un point éminent où mes prétentions osaient s'élever. Dans tout cela, je n'oubliais que l'honnête et modeste profession de mon père, au moyen de laquelle cependant il avait honorablement élevé et entretenu sa famille. J'en étais là, lorsqu'un jour mon père m'emmena avec lui à Lyon, où il avait des affaires. Durant le séjour que je fis dans cette grande ville, il y eut une cérémonie publique à laquelle assistèrent les autorités, le clergé, les magistrats, et toutes les troupes qui se trouvaient dans le pays. J'eus la curiosité de voir ce beau spectacle, qui était nouveau pour moi. Ce fut là que la réflexion vint m'éclairer sur mon aveuglement. « Voilà bien un prélat, me dis-je, avec une mitre, une crosse et un magnifique rochet en dentelle; mais, autour de lui, combien de simples prêtres en modestes surplis! sans compter mon pauvre curé de Nantua, et tous les curés et vicaires des petites villes et des villages du diocèse! Voilà bien quelques magistrats revêtus de belles robes et de fourrures; mais combien sont-ils en com-

paraison de tous les malheureux hommes de loi, clercs, huissiers, sergens et autres qui vivent mesquinement de chicane et de procès? Voilà bien un général et quelques officiers avec de brillantes épaulettes; mais qu'est-ce que cela auprès du nombre de soldats qui leur obéissent? et pour qu'un seul de ces soldats parvienne à échanger son sabre contre une épée, combien faut-il qu'il y en ait de tués? et quel est celui qui peut dire: Ce sera moi qui resterai? Voilà bien une trentaine de personnages en habits dorés; mais voici, autour d'eux, une foule de soixante mille individus, dont les neuf dixièmes ne sont que de pauvres diables comme moi. Ils vivent pourtant, et ils ont l'air de s'amuser ici plus que les autres avec tout leur attirail. Oh! Simon, mon ami, ne pense plus à sauter plus haut que tu ne peux atteindre, tu risquerais de te rompre bras et jambes. La société est comme une pyramide: les rangs d'en haut sont étroits, il n'y a place que pour peu de personnes; on s'y presse, on y est mal à l'aise, souvent on s'y culbute; et quand on veut y arriver d'en bas, on joue un jeu à se fracasser. En bas, au contraire, il y a place pour tout le monde; on a ses coudées franches, on peut s'étendre librement, qui plus, qui moins, selon sa taille et sa portée. Allons, Simon, silence à l'orgueil et à la vaine ambition! sache te tenir où le bon Dieu t'a mis, et prépare tes épaules pour porter la balle qu'a portée ton père. »

Ce fut ainsi, mes amis, que je pris ma première résolution contre moi-même; cette résolution était déjà un acte de sagesse, car il fallait, pour la former et pour la tenir, prudence, force et modération.

Regardez bien autour de vous, et observez-vous avec soin vous-mêmes; vous ne tarderez pas à apercevoir que presque tout le mal qui nous arrive, ou que nous faisons à autrui, provient, en grande partie, de notre inconsidération. Je gage que si je pouvais être pendant une journée entière à votre côté, mon cher lecteur, je vous surprendrais plus d'une fois à juger de travers des hommes ou des choses, à parler mal à propos, ou à agir à contre-sens de ce qu'il faudrait, le tout pour n'avoir pas suffisamment réfléchi aux conséquences de vos pensées, de vos paroles et de vos actions.

Et d'abord le matin quand vous ronflez encore, long-temps après le chant du coq, ou quand vous vous retournez lâchement durant une heure avant de sauter du lit : Debout, debout! vous dirais-je, le temps s'use et les outils se rouillent. Ne seriez-vous pas désolé, et ne gémiriez-vous pas d'être condamné tous les ans à faire une maladie de quinze jours qui vous priverait de travail et de salaire? Comptez bien, vous trouverez qu'une heure perdue chaque matin équivaut au bout de l'année à ce malheur. Per-

dez-en une le soir encore, en avançant l'heure du repos sans nécessité, et vous vous ferez volontairement le même tort que vous causerait une maladie d'un mois. Les jours sont la monnaie de la vie ; les heures, la monnaie des jours ; avec les centimes on fait des francs, avec les francs des louis ; mais ce qui est dissipé n'entre plus dans le compte, et ne fait plus rien. Le temps qui a fui ne revient pas, car le passé est un gouffre d'où l'on ne peut rien retirer ; gare donc à ce qu'on y laissera tomber ! Il n'y a pas d'ouvrier qui sache raccommoder une journée mal employée, ni de chien dressé qui puisse retrouver une heure perdue. C'est donc agir prudemment que de ne pas laisser échapper le temps, sans en avoir exprimé tout le profit qu'il peut donner.

Fort bien, vous voilà à l'ouvrage ; mais pourquoi tous vos outils ou vos ustensiles ne sont-ils pas sous votre main ? Je vous vois obligé de vous lever, d'aller, de venir, de chercher sans cesse ; et puis vous ne trouvez pas ce qu'il vous faut ; et puis l'impatience arrive. Si tout cela était en ordre, vous seriez exempts d'un pareil tourment. Vous ne savez donc pas le principe : *Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place.* C'est le moyen, mon ami, de s'épargner de la fatigue et de la mauvaise humeur. Gardez-vous de croire que le temps qu'on passe à ranger soit perdu, il gagne au contraire

cent pour cent : car il en faut moitié moins pour ranger que pour chercher. Ce qui est à sa place ne peut se perdre ; ce qui traîne est déjà presque égaré, et d'égaré à perdu le chemin n'est pas long.

Mais voilà que vous n'avez pas trouvé votre affaire, et que vous prenez l'ouvrage par l'autre bout. Ainsi un désordre en amène un autre. Vous ne connaissez donc pas encore le principe : *Que chaque chose soit faite en son temps.* Quand les cartes sont battues, les couleurs ne se suivent pas. Si vous prenez au hasard les parties de votre travail, au lieu de le faire avec suite, vous serez tout déconcerté de voir après cela qu'elles ne s'ajusteront pas ensemble. Alors il vous faudra refaire, et vous n'aurez achevé qu'une besogne dans le temps que vous auriez pu en terminer deux.

Eh bien ! que vous arrive-t-il ? Vous chantiez tout à l'heure, et maintenant votre visage paraît tout contristé et découragé. Serait-ce que la vue de ces oisifs qui se promènent à pied ou dans de beaux carrosses vous ferait faire de tristes réflexions ? Mais avant d'envier leur sort, au moins faudrait-il le connaître : car *chacun sait,* comme on le dit, *où le bât le blesse;* chacun sent le cor qu'il a au pied, mais non pas la goutte qui en tourmente un autre. Qui vous dit que tel ou tel de ces gens-là n'est pas dévoré par quelque grand chagrin ou quelque pressante

inquiétude? L'un court peut-être chercher des ressources qui lui manqueront; l'autre est peut-être en proie aux aiguillons d'une ambition impuissante; peut-être celui-ci promène-t-il de noires pensées qui l'ont tenu éveillé durant la nuit; et celui-là, tout fier qu'il paraisse de son opulence, satisfait de sa personne, et étourdi de sa grandeur, peut-être se trouvera-t-il demain déchu de tout ce qui vous le fait juger si heureux. Tout n'est pas profit à briller; l'oiseau de nuit fond sur le ver luisant, et non point sur l'obscur grillon. Le riche ne pèse pas plus qu'un autre homme, et s'il lui faut tant de chevaux, c'est que les soucis sont lourds à traîner. Vous avez dormi en paix, vous gagnez en paix votre journée; elle suffit à vos besoins; n'êtes-vous donc pas aussi riche que ceux-ci, dont la plupart n'ont pas assez pour ce qu'il leur faut? Tenez, regardez cette pauvre femme chargée d'enfans, et qui demande la charité: si vous voulez, vous retrancher un verre de vin, ou travailler une heure de plus, vous pouvez encore lui donner un morceau de pain pour aujourd'hui. De quoi donc vous plaignez-vous? Celui-là est riche, mon ami, et doit s'estimer heureux et fort, qui, après avoir satisfait à tous ses besoins raisonnables, peut encore disposer d'un sou gagné par lui. Si, dans tout ce monde, il est quelqu'un que vous ne puissiez pas regarder en face, je vous plaindrai; mais si nul n'a le droit de vous

faire baisser les yeux, je dirai que c'est à d'autres à envier votre sort.

Ainsi il tient à vous d'exciter l'envie et d'en être exempt. Soyez prudent pour le présent et pour l'avenir : c'est-à-dire ménagez bien l'emploi de votre temps afin d'en tirer le meilleur profit possible; et ménagez aussi votre gain, afin d'être en mesure contre les événemens.

C'est demain jour de repos; comment allez-vous l'employer? Songez bien que le repos et l'oisiveté ne sont pas une même chose. Le repos est utile et nécessaire; il est honorable, quand on l'a mérité par le travail. Mais l'oisiveté n'est jamais bonne à rien, et elle enfante mille maux. On se délasse en variant ses occupations, en se livrant à des jeux qui exercent le corps ou l'intelligence; mais en restant inactif, on s'ennuie, et l'ennui est la plus fatigante chose du monde. Quand une fois l'oisiveté a produit l'ennui, ce qu'il y a de pire, c'est qu'on a gagné de la répugnance pour le seul remède à ce mal, pour le travail. Que fait-on alors pour supporter le poids du temps? On joue, on mange, on boit, on se mêle des affaires d'autrui où l'on n'a rien à voir, et l'on médit du prochain. Celui qui épouse l'oisiveté prend à sa charge cinq enfans qu'elle a déjà et qui ne la quittent point, le jeu, l'intempérance, la curiosité, l'indiscrétion et la médisance. Peut-être lui en donnera-t-elle encore d'autres qui ne vaudront pas mieux; mais de

ceux-ci seulement le fardeau est assez lourd. Un seul suffit pour mettre son père adoptif sous les verroux, ou tout au moins à l'hôpital : car c'est là que vont finir les fous, les lâches et les méchans. N'est-ce pas un fou, celui qui confie au hasard ce qu'il a gagné à la sueur de son front? N'est-ce pas un lâche, celui qui attend du hasard le bien qu'il pourrait gagner avec ses bras et sa volonté? N'est-ce pas un fou, celui qui, sans faim et sans soif, va consommer, au préjudice de sa santé et de sa raison, ce qu'il gémira de ne plus avoir quand la soif et la faim se feront sentir? N'est-ce pas un lâche et un méchant, celui qui dévore à lui seul, en un instant, les ressources qui feraient subsister pendant plusieurs jours sa femme et ses enfans, ou qui pourraient les chauffer et les vêtir? N'est-ce pas un fou, celui qui oublie son travail et ses affaires, pour s'immiscer sans utilité dans celles d'autrui? N'est-ce pas un lâche, celui qui cherche à surprendre le secret de son voisin? N'est-ce pas un méchant, celui qui va divulguer ce qu'un autre eût voulu tenir caché, ou qui se plaît à publier le mal qu'il a découvert?

Et si nous suivons un peu plus loin la progéniture de cette mère trop féconde qu'on nomme *oisiveté,* si nous voulons connaître les enfans de ses enfans, voilà qu'une race sans fin de vices et de passions va passer sous nos yeux. Voilà le jeu qui engendre la mauvaise foi, le vol, le meurtre,

le suicide; car celui qui s'est confié au hasard, et que le hasard a trahi, ne se fie plus qu'à la fraude et à la violence, ou n'a contre le déshonneur d'autre ressource que le désespoir. Voilà l'intempérance qui enfante la colère et l'impudicité; car l'intempérant aliène volontairement sa raison, et quand il l'a perdue, il maltraite ou opprime ce qu'il doit aimer et protéger, il outrage ce qu'il doit respecter. Voilà la curiosité qui donne naissance à la ruse et au mensonge; car le curieux vit de mystère et de tromperie. Voilà l'indiscrétion et la médisance qui ne tardent pas à produire l'odieuse calomnie; car celui qui veut absolument dire du mal, finit par le voir là où il n'est pas, et par en inventer quand il ne peut en découvrir. Voilà enfin tous ces misérables rejetons se croisant ensemble pour engendrer les haines, les vengeances, et mille autres fléaux qu'on aurait éloignés de soi avec de la prudence, de la modération, et en évitant surtout de rester oisif.

Mais ce n'est pas tout, mes amis, d'avoir la prudence qui fait éviter les maux dont je viens de parler; pour être sage, il faut encore la force qui produit le bien, et qui apprend à supporter le mal que nous ne pouvons pas empêcher.

La force est un géant qui a trois bras, le courage, la persévérance et la patience; elle agit avec le premier, se cramponne avec le second et s'appuie avec le troisième.

Le courage! direz-vous, mais c'est la vertu du soldat qui va affronter les périls, les fatigues de la guerre et le canon de l'ennemi. C'est vrai; il en a besoin, et, Dieu merci, ce n'est pas lui qui en manque chez nous. Mais examinons, ami lecteur, s'il ne nous est pas un peu nécessaire dans notre paisible condition, et si nous en sommes aussi bien pourvus. Je gage que, sans aller loin, et sans sortir de nous-mêmes, nous trouverons au-dedans de nous assez d'ennemis pour nous obliger à maints combats qui mettront notre courage à l'épreuve.

Et d'abord, ne voilà-t-il pas notre paresse qui se présente pour nous barrer le chemin dans toutes nos entreprises? Ne marche-t-elle pas escortée de ses alliées, notre vanité et notre dissipation? N'a-t-elle pas aussi pour auxiliaires quelques démons du pays de l'obstination ou de celui de l'étourderie? Pour peu que je cherche encore, j'aurai trouvé bientôt une armée qu'il nous faudra combattre pour entreprendre toute tâche bonne et utile.

Viendront ensuite les difficultés plus ou moins grandes de la tâche même; et c'est ici que la persévérance est nécessaire, pour ne point se rebuter, et pour aller jusqu'au bout. J'ai vu bien des gens commencer, j'en ai vu peu achever. Il est tel qui n'a jamais atteint la fin d'un travail ou d'une bonne action. Celui qui entame tout et ne termine rien, est comme le chien qui

abandonne sans cesse une trace pour en suivre une autre ; il ne change pas de jambe, et chaque nouvelle bête en a de toutes fraîches : il s'épuise en vain, et revient harassé sans avoir rien pris. Il en est de même de l'inconstant, car, dans toute entreprise, le commencement est le plus difficile ; il n'a de chacune que les dégoûts, et jamais le profit ; il se déchire pour arracher les épines, et perd le plaisir de cueillir la fleur. C'est peine inutile de labourer un champ, si l'on ne jette pas ensuite du grain dans le sillon. Il faut que la chenille file sa coque jusqu'au bout, pour que le papillon en sorte. Si la poule se lasse de couver, les petits ne pourront pas éclore.

Celui-là vient à bout de sa tâche, qui, avant de l'entreprendre, a bien examiné si elle était possible, et qui s'est dit ensuite fermement : *Je veux l'accomplir.* Savez-vous quel est le plus puissant de tous les leviers ? c'est la volonté. Avec elle, ce qu'on ne savait pas, on l'apprend ; ce qu'on ne pouvait pas, on l'exécute. C'est une baguette d'enchanteur, qui fait paraître les ressources et disparaître les obstacles. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, dans les choses ordinaires de la vie, l'impossibilité n'est que faiblesse de volonté. Sachez donc vouloir, et vous pourrez ; mais sachez vouloir constamment et jusqu'à la fin, car, si vous lâchez le levier, la masse vous écrasera. C'est une belle chose qu'un

beau début : pourquoi? parce qu'il fait espérer un bon résultat. On aime les fleurs des arbres : pourquoi? parce qu'elles promettent de bons fruits. Mais souvenez-vous bien d'une chose, c'est que ces fruits ne parviennent à une parfaite maturité, et ne sont ce qu'ils doivent être, qu'autant qu'ils se forment et se développent naturellement et sans artifices. Ainsi, pour que votre travail soit bon, il faut que votre volonté, votre ardeur et votre constance soient vraies, naturelles, et qu'elles viennent de vous-mêmes. Si vous vous relâchez, si vous avez besoin d'être poussés dans votre besogne, vous y avancerez mal et de travers : car le cheval qui attend l'éperon ne gagne pas le prix de la course.

Pensez à tout cela, et agissez en conséquence; vous verrez alors comme les difficultés s'aplaniront devant vous, pourvu toutefois qu'il n'en soit pas autrement ordonné dans les décrets de celui qui dispense les biens et les maux : car, mes amis, si sa providence a le dessein de nous éprouver, toute violente résistance de notre part serait impuissante et coupable devant lui. La force, dans ce cas, c'est la patience. Que voudriez-vous opposer à la maladie, à la douleur? Si, par quelque faute, vous avez encouru une punition de la part des magistrats ou des personnes qui ont le droit de vous l'infliger, que gagneriez-vous à vous révolter contre plus puissant que vous? Si, malgré vos efforts, la for-

tune se refuse à vous favoriser, que pourrait contre elle votre emportement? C'est ici qu'il faut courber la tête; car le roseau qui a plié se relève après la tempête, tandis que le chêne inflexible a été déraciné, et ne se redresse plus. Qui s'obstine à mordre un caillou, ne réussit qu'à se briser les dents. Quand le vent ne souffle pas droit, le vaisseau peut encore avancer en louvoyant avec persévérance; mais, dans un calme plat, c'est en vain qu'il manœuvre et déploie ses voiles. Patience! espérons que le vent s'élèvera de nouveau. — Mais, dites-vous, s'il tarde, nous allons mourir de faim, car les provisions nous manquent. — Je vous répondrai: Patience encore! et, s'il le faut, résignons-nous, puisque nous ne pouvons commander aux élémens.

Je vous ai montré comment les vices enfantent des vices; nous voyons maintenant comme les vertus engendrent aussi des vertus: car voilà la fille de la force, la patience, qui devient elle-même la mère de l'espérance et de la résignation. L'espérance! ô mes amis, elle a sans doute été souvent votre refuge, comme celui de tous les hommes; mais avez-vous jamais réfléchi à ce que c'est que l'espérance? Une planche dans le naufrage, une lueur dans les ténèbres, une voix humaine dans le désert, le souvenir d'un ami dans un jour de détresse, un sourire de notre enfant à l'agonie, et par-dessus tout, la

pensée d'un Dieu juste et clément sur le lit de mort; voilà l'espérance, voilà cette compagne inséparable de l'homme, dont il a tant besoin dans ses misères, et que la plus consolante comme la plus sublime religion a élevée au rang des vertus. Mais en même temps elle a fait un devoir de la résignation; car puisque l'homme est infirme et mortel, il faut qu'il sache souffrir et accomplir sa destinée. La Providence a dit : *Aide-toi, je t'aiderai;* c'est ainsi qu'elle nous invite au courage et à la persévérance. Mais elle a dit aussi : *Sache endurer ce que tu ne peux empêcher;* c'est ainsi qu'elle nous prescrit la patience.

Et remarquez une chose, c'est que, dans la patience, tout est profit. Le mal supporté avec raison et douceur est déjà diminué de moitié, tandis que l'impatience double tous les fardeaux et envenime toutes les plaies. Le cheval qui veut secouer sa charge ne fait qu'en déranger l'équilibre, se mettre plus mal à l'aise et se blesser; le chameau patient traverse le désert en portant commodément son faix, et il s'y accoutume comme à une bosse de plus. Le goutteux ne se guérit pas en injuriant la goutte avec colère; c'est le calme qui peut adoucir son mal. Patience donc, encore un coup, là où il n'y a rien de mieux à faire.

Voilà ce que c'est, mes chers amis : Si nous savons être prudens dans nos pensées, dans nos paroles et dans nos actions, modérés dans nos désirs, sobres et économes dans nos plaisirs, nous pouvons éviter la plupart des maux qui accablent tant d'autres hommes; si nous sommes forts dans notre volonté, courageux dans nos entreprises, actifs et persévérans dans notre travail, nous devons obtenir estime et bien-être; si nous sommes patiens dans la douleur et dans l'adversité, nous adoucirons du moins les maux inévitables; l'espérance nous soutiendra, et Dieu nous fera compte de notre résignation.

Ce sont là des vérités bien simples; et pourtant il m'a fallu, pour les reconnaître, des années d'observation et de réflexion sur moi et sur les autres. L'expérience que j'en ai faite n'a pas laissé que de me coûter quelquefois un peu cher; car si l'expérience vaut de l'or, elle se fait souvent bien payer ce qu'elle vaut; aussi serait-ce une grande folie de ne pas profiter de celle d'autrui, que l'on peut avoir gratis. Si je vous disais : « Ami, voilà une maison que j'ai bâtie, je vous la donne; » ne seriez-vous pas charmé que je vous épargnasse ainsi le soin et la dépense d'en faire bâtir une vous-même? Eh bien! le présent d'une expérience tout acquise peut vous épargner encore plus de soins, de temps et d'argent. Ne le dédaignez donc pas, mon

cher lecteur, et plus tard vous reconnaîtrez que ce présent en valait bien un autre.

SIMON DE NANTUA.

LA JURISPRUDENCE

DE SIMON DE NANTUA.

DEPUIS que j'ai quitté le commerce ambulant où je me suis acquis plus de bonne renommée que de richesse, on s'est avisé, je ne sais trop pourquoi, de me transformer, dans mon pays, en une espèce d'homme de loi; et après avoir fait mes affaires tant bien que mal, il m'a fallu, malgré moi, m'occuper de celles des autres. Comme mes consultations ont toujours été gratuites, le bon marché a attiré chez moi un grand nombre de cliens; et je puis dire, sans vanité, qu'il est peu d'avocats, dans le ressort, dont le cabinet soit aussi bien achalandé que le mien l'est devenu en peu de temps. Il est vrai qu'ils ne prennent pas le même moyen, et qu'il en coûte plus cher pour s'adresser à eux; mais, d'un autre côté, ils font en général tout ce qu'ils peuvent pour avoir le plus souvent et le plus longtemps possible la visite des mêmes personnes, tandis que moi, au contraire, je n'ai jamais eu

rien tant à cœur que d'en finir avec les affaires et avec les gens.

Quoi qu'il en soit, cette confiance dont on m'a honoré m'a imposé des devoirs, et je me suis cru obligé, pour y répondre convenablement, d'acquérir certaines connaissances qui me manquaient. Cette petite étude, les réflexions qu'elle m'a suggérées, et l'expérience que m'a donnée la pratique, m'ont conduit à me former petit à petit, à ma manière, une sorte de jurisprudence de bon sens, extrêmement simple, que je n'ai jamais manqué de consulter depuis, et que j'observe encore très-exactement, dans toutes les circonstances où l'on a recours à mes faibles lumières.

En y songeant, il m'est venu la pensée que je ne ferais peut-être pas mal de mettre par écrit les principes de cette jurisprudence; que cela m'épargnerait, dans l'occasion, beaucoup de paroles; et qu'enfin, quand je n'y serai plus, je pourrais, par ce moyen, rendre encore quelques services aux honnêtes gens qui ont eu confiance en mes avis.

J'ai donc pris ce parti, et je pense au sourire de pitié et de dédain dont mon pauvre petit écrit serait l'objet, s'il allait tomber sous la main de quelque gros bonnet du palais, accoutumé à la compagnie d'énormes bouquins poudreux. Laissez-le rire, mon cher compatriote, et peut-être, si vous m'en croyez, rirez-vous le dernier. Je ne

vais vous citer ni grec, ni latin, ni gaulois; mais s'il faut beaucoup de science pour parler de la justice et pour la rendre, il n'en faut pas tant pour la pratiquer et pour lui obéir : or, c'est là toute notre affaire, à nous. Laissons donc faire aux gens de loi leur métier, et tâchons de leur donner le moins de besogne possible; mais pourtant ne poussons pas la chose trop loin, et sachons aussi recourir à eux quand la nécessité ou la prudence le commande.

J'ai connu un médecin habile qui disait : Il est plus aisé de prévenir une maladie que de la guérir. Je crois de même, mes chers amis, qu'il est beaucoup plus facile d'éviter une fâcheuse affaire, que de s'en tirer quand une fois on y est engagé. Quand l'eau est basse, on peut faire une digue; mais si l'on attend que le torrent soit grossi, il entraînera le terrain et les travaux : voilà ce qu'il faut prévoir; car, si vous voulez que je vous le dise, le bon sens est une lunette d'approche qui fait apercevoir de loin le mal et le bien. A défaut de ce précieux instrument, on ne marche qu'à l'aveuglette vers l'un ou vers l'autre. Ce sont de pauvres excuses que ces mots : *je ne savais pas.... qui aurait dit?.... pouvait-on croire?...*, etc. Les fous ont souvent à faire de semblables exclamations, mais les gens sensés ne s'y exposent pas, parce que leur lunette les avertit à l'avance.

Voulez-vous, mes amis, vivre en paix, con-

server votre repos, votre sommeil et votre bien? Il y a pour cela deux choses à faire : premièrement, éviter les différends avec les individus; secondement, éviter les querelles avec la société. Ce sont là les deux points principaux de ma jurisprudence. Voyons quels simples principes nous pouvons établir sur cette double base.

Le premier besoin de l'homme est de ne pas souffrir de mal; le premier devoir, par conséquent, est de n'en pas faire aux autres, et le premier article de notre jurisprudence sera celui-ci : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qui te fût fait.*

Désirons-nous jouir sans trouble de notre honneur, de notre bien, et des droits de notre personne? respectons autrui dans sa personne, dans son bien et dans son honneur. Car le chien qui mord sera mordu; le chat qui dérobe sera battu; et à tout méchant animal à quatre ou à deux pieds, châtiment sera dû.

Rappelez-vous que les mauvais traitemens et les injures ne donnent droit qu'à celui qui les reçoit. La raison du plus fort n'est la meilleure que pour un moment, car il existe une main encore plus forte que celle du plus fort, c'est la main de la justice. Le loup peut emporter le mouton, mais bientôt le chasseur tue le loup. Si les droits de votre voisin vous gênent ou vous

offusquent, les outrages et la violence ne vous mettront pas plus à l'aise, et une querelle ne changera pas les choses à votre profit. Tout ce que vous y gagnerez sera de donner des armes de plus contre vous. Une explication peut prévenir une division; mais les mauvaises paroles ne sont jamais bonnes, et les coups ne font pas plus de bien aux affaires qu'aux gens. Ce n'est pas avec un bâton qu'on raccommode la vaisselle, ni avec des cris qu'on accorde un violon; il faut rajuster doucement les morceaux de l'une, et écouter les sons de l'autre. Que chacun mette un peu du sien dans les choses de la vie, et elles en iront mieux. Cédons ceci pour obtenir cela, c'est le moyen de s'entendre et de vivre en bonne harmonie. Les fruits qui se pressent l'un contre l'autre, qui s'enlèvent mutuellement l'air et le soleil, ne mûrissent pas bien; mais ceux qui ne se gênent pas entre eux se développent et deviennent superbes. Entendons-nous ainsi pour que chacun jouisse de ses droits, et ne troublons personne dans l'exercice des siens: car, encore un coup, la colère et la violence sont des preuves d'égoïsme, d'envie, et non point de justice.

La seule force qui ait toujours raison, mes amis, c'est celle de la vérité. Celui qui est sincère, est puissant; celui qui veut tromper, est faible: car la bonne foi marche en compagnie avec le bon droit, et la fausseté a partout une position fausse. Il n'y a que l'homme honnête et

vertueux qui puisse être franc, parce qu'il n'a rien à cacher; mais celui qui a conçu un mauvais dessein ou commis une méchante action ne saurait se passer du mensonge. Le premier est dans une redoute imprenable; tâchons de nous y placer comme lui. Mais que notre loyauté ne nous empêche pas d'être en garde contre les manœuvres de l'autre. Je puis me fier au chien qui me caresse; mais je dois avoir l'œil sur la patte de velours du chat. Beaucoup de bonne foi, et une défiance raisonnable : voilà, mes amis, le double secret d'avoir toujours raison et de n'être jamais pris pour dupe.

Vous allez me demander pourquoi je vous parle de sincérité à propos du respect pour la personne d'autrui; c'est qu'à mon avis le mensonge et la tromperie, qui sont les vices les plus lâches et les plus bas, sont en même temps l'un des plus grands outrages dont on puisse se rendre coupable envers les autres hommes. Je pardonne plus volontiers à l'aigle qui est venu m'enlever mes lapins en plein jour et à ma barbe, qu'à la traîtresse de fouine qui s'est glissée en sournoise pour les saigner pendant la nuit.

Au reste, comme tout s'enchaîne dans nos devoirs et dans nos intérêts, ceci nous amène au respect pour la propriété.

Je sais bien qu'il peut quelquefois paraître dur de voir que certaines gens possèdent beau-

coup de biens, sans se donner la peine de travailler, tandis qu'on possède soi-même très-peu, tout en travaillant beaucoup. Mais, si l'on y réfléchit, on sentira qu'après tout, chacun, avec son travail, peut être au moins possesseur de quelque petite chose, ne fût-ce que son lit et ses vêtemens, et qu'il ne serait pas bien aise d'être inquiété dans cette possession. La petite fauvette se révolte tout comme le ramier, quand le coucou veut s'emparer de son nid. Le petit roquet ose montrer les dents au mâtin qui vient flairer sa pâtée. C'est qu'il y a dans l'esprit de tous les êtres vivans un instinct qui leur inspire l'amour de la propriété. Chez les brutes, cet instinct va jusqu'au besoin de s'emparer de celle des autres; chez l'homme, doué de raison, et qui a le sentiment du juste et de l'injuste, il est accompagné du respect pour le bien d'autrui. Celui qui manque à ce respect s'expose aux châtimens, à la vengeance et à l'infamie. N'est-il pas vrai que vous ne voulez point que l'on convoite votre chaumière, votre étable, votre petit champ ou votre boutique? Respectez donc vous-même le château, la terre ou les grands ateliers des riches; car si vous n'avez ni hôtel, ni ateliers, ni château, il y a aussi des gens qui n'ont ni boutique, ni petit champ, ni chaumière. Ceux-ci pourtant ont encore quelque chose; ils ont le salaire qu'ils gagnent en travaillant : ce salaire est leur propriété, quand ils

l'ont gagné, et il faut le leur payer exactement : car le cheval qui revient de corvée a droit à son avoine ; et si on ne lui en donne pas, il sera tenté de celle du voisin.

Ce qu'un homme a acquis appartient, après lui, à ses enfans ou aux autres héritiers qu'il laisse : cela est juste, car le rejeton vit sur les racines que l'arbre a poussées. Ne demandez donc pas pourquoi celui-ci possède des biens sans avoir rien fait pour les obtenir : son père ou son aïeul les avait gagnés par ses travaux ou par ses services, et ils sont à lui bien légitimement. Au lieu de les lui contester, travaillez vous-même pour assurer le sort de vos enfans. C'est cette perspective qui doit donner le plus de courage, le plus d'ardeur, qui peut le mieux exciter le génie et l'industrie ; sans elle, la moitié des œuvres des hommes n'auraient pas été faites ; sans elle, à quoi bon dépenser beaucoup pour construire une maison solide, quand on n'a que quelques années à vivre? à quoi bon planter des arbres dont on ne verra pas l'ombrage, et dont on ne pourra pas vendre le pied? Mais on fait tout cela parce qu'on doit laisser à ses enfans ou à ceux qu'on aime le fruit de ses sueurs et de ses épargnes. Savez-vous une des choses qui distinguent l'homme des animaux? C'est que les animaux ne font que se reproduire, au lieu que l'homme se continue. Le veau, le poulain et l'ânon sont des individus nouveaux,

étrangers à ceux qui les ont fait naître aussitôt qu'ils peuvent se passer de leurs soins. Mon fils est un autre moi-même, une suite de moi, à qui je transmets mon nom, mon bien, ma réputation, mon honneur, mes titres et ma gloire, si j'ai eu le génie d'en acquérir. Ce que je lui laisse est aussi sacré entre ses mains que cela l'était entre les miennes. Aussi la loi a pris soin de le protéger dans sa jouissance, au cas où il serait encore trop faible pour la défendre lui-même : elle lui donne, jusqu'à sa majorité, un tuteur qu'elle rend responsable de tout.

Les fonctions de ce tuteur sont délicates et difficiles, et je vous engage, mon cher lecteur, à ne jamais les accepter légèrement. Mais si vous y êtes forcé, soit par votre position, soit par honneur, soit par quelque sentiment de reconnaissance ou d'affection, vous ferez bien de ne conclure, en cette qualité, aucun acte, de ne disposer d'aucun fonds, soit à votre pupille, soit à vous, de ne donner enfin aucune signature sans avoir préalablement consulté une personne éclairée sur ces matières. Il y va de votre propre bien et du sort de vos propres enfans. J'ajouterai, en passant, que la qualité de tuteur n'impose pas seulement le devoir de veiller sur les intérêts matériels de son pupille, mais encore celui de veiller sur son éducation, sur ses mœurs et sur sa conduite. Vous répondez du premier de ces devoirs devant la loi, vous répondez de l'au-

tre devant Dieu et devant la société. Tout cela est une grande charge, et l'une de celles que j'ai toujours le plus redouté de voir peser sur moi; car il est moins incommode de sentir sur son dos un lingot de fer pesant et solide qui vous appartient, que de tenir dans ses mains un cristal léger et fragile dont on répond à autrui.

J'ai rencontré quelquefois des gens fort habiles à oublier que ce qu'on leur avait prêté était le bien d'un autre propriétaire. Malheureusement pour eux, les créanciers ont en général une meilleure mémoire, et ils viennent souvent se rappeler à celle du débiteur, dans le moment le moins opportun. C'est là une des sources fécondes qui alimentent le fleuve trouble de la chicane. Veut-on savoir les moyens de n'y pas être entraîné? Les voici :

S'il s'agit d'emprunter, rappelez-vous bien deux choses : premièrement, qu'il faudra rendre, et que l'exactitude est fille de la probité et mère du crédit; secondement, qu'un emprunt est un licou passé à la tête du débiteur, et dont le bout reste entre les mains du créancier; ou bien encore, que le débiteur est un gibier dont le nez du créancier ne perd jamais la trace.

S'il s'agit de prêter, rappelez-vous trois choses : la première, qu'il faut flairer le gibier, et bien attacher le licou, c'est-à-dire savoir à qui

vous prêtez, et prendre les sûretés convenables; la seconde, qu'on fait périr l'arbre dont on veut tirer trop de fruit, c'est-à-dire que l'argent qui produit plus qu'il ne doit court risque d'être perdu; la troisième, qu'on n'est le maître que de sa bourse, c'est-à-dire que c'est folie de s'engager pour ce qu'on ne possède pas, et que nul n'a le droit d'exposer ce qui appartient aux autres.

Soyez fidèle à ces maximes, et vous n'aurez de chicane avec créanciers ni débiteurs. Il est bien entendu, toutefois, que je ne parle ici que d'affaires, et non point de ces prêts d'obligeance ou de charité dans lesquels on fait, au besoin, un sacrifice à sa portée, pour le plaisir d'être utile. Ceci est autre chose, et chose honorable autant que douce; mais encore, répèterai-je, même dans ce cas, on n'est le maître que de sa bourse, et nul n'a le droit d'être obligeant et charitable avec le bien d'autrui.

Il le faut respecter, ce bien d'autrui, jusque dans les plus petites choses. Un épi du champ de votre voisin, une pomme de son verger, une grappe de sa vigne, ne vous appartiennent pas plus que toute la récolte. Il ne s'agit pas de dire : *Qu'est-ce que cela?* car si chacun en disait autant, la moisson et la vendange seraient faites avant que le propriétaire y eût touché. *Le mien* et *le tien* sont deux petits mots qui en disent plus qu'ils ne sont gros : ils s'étendent à

toutes les choses, et forment partout des clôtures sans lesquelles il n'y aurait de sûreté pour personne. *Le tien* entoure la maison, le champ, la femme, les enfans, les serviteurs, les meubles, les richesses ou la pauvreté de mon voisin; et je ne puis y porter ni ma main ni mon désir, car je ne veux pas que son désir ou sa main se porte sur ce qu'enferme *le mien*.

Mais voici le moment de parler d'une autre propriété encore plus sacrée que tous ces biens matériels, je veux dire de l'honneur.

L'honneur est la plus grande des richesses, car celui qui le conserve, après avoir perdu tout le reste, peut encore se consoler et même tout réparer; tandis que la perte de l'honneur est irréparable, et que toutes les richesses du monde ne sauraient le racheter. Attaquer un homme dans son honneur, c'est donc lui faire plus de tort que de l'attaquer dans son bien. Ainsi, le médisant et le calomniateur sont des méchans plus à redouter que les brigands armés et les voleurs de nuit. Il n'y a d'aussi redoutables que ceux qui les écoutent et vont répétant leurs discours; c'est pourquoi ces derniers ne sont pas moins coupables : car la cloche ne ferait pas grand bruit, s'il n'y avait pas de l'air qui transmît ses sons; et le tonnerre ne s'entendrait pas bien loin, sans les échos qui le font rouler dans les nuages. Mais je ne m'adresse pas à cette mi-

sérable espèce dont le Ciel et la société font justice tôt ou tard; je veux seulement avertir mes honnêtes lecteurs d'éviter l'emportement dans les discussions, afin de ne laisser jamais échapper de ces injures qui peuvent porter atteinte à l'honneur, et blesser un homme dans ce qu'il a de plus cher. Songez bien qu'une mauvaise parole est souvent plus dangereuse qu'un mauvais procédé. L'intérêt, l'amour-propre même, peuvent être amenés à composition, mais jamais l'honneur. Un mot suffit pour rappeler mille mots oubliés, et, quand elle ouvre une blessure, la langue est une lancette empoisonnée.

Je crois, mes amis, que si vous tenez quelque compte des choses que je viens de dire, elles vous indiqueront le moyen de ne blesser qui que ce soit dans sa personne, ni dans sa propriété, ni dans son honneur, de vous faire respecter vous-mêmes, enfin de ne point vous compromettre et vous engager dans de fâcheuses affaires avec les individus. Et pour cela, comme vous le voyez, il n'est jamais besoin de sacrifier vos propres droits, alors qu'ils sont légitimes. Mais il faut toutefois se rappeler le principe que *ce qui est permis n'est pas toujours honnête*. Ainsi, par exemple, la loi, qui ne saurait rigoureusement prévoir tous les cas, a dû poser de certaines limites à la validité de certains engagemens, afin de prévenir les incon-

véniens qui, dans diverses circonstances, pourraient résulter de leur durée indéfinie. Mais il n'y a pas de prescription aux yeux de la conscience : pour que l'honnête homme se croie quitte, il ne suffit pas qu'on ne puisse plus lui rien demander, il faut qu'il ait accompli tous ses engagemens. Dans ce cas et dans beaucoup d'autres, avant d'user d'un droit rigoureux, interrogez donc votre conscience, et n'invoquez contre autrui le bénéfice de la loi, qu'autant qu'il sera bien d'accord avec l'équité.

Voyons maintenant ce qui concerne vos rapports avec la société, et passons à l'autre partie de ma jurisprudence.

Quand vous vous associez avec quelqu'un pour un commerce ou pour une entreprise, vous faites une convention pour que chacun ait son lot dans les profits, et supporte sa part des charges et des pertes. C'est la même chose dans la société; et, pour jouir des avantages qu'elle assure à chacun, il faut que chacun se soumette aux sacrifices qu'elle exige. Ces avantages sont principalement de garantir la personne et les droits de tous et de chacun contre les attaques des forts ou des méchans : pour cela, il faut qu'il y ait un gouvernement, une administration, des tribunaux, une force armée, et il est juste, autant qu'indispensable, que

chacun contribue pour sa part à ces charges communes : ce sont là les sacrifices.

L'acte de cette grande association, c'est le code des lois, où toutes les conditions en sont déterminées. Et, afin que personne ne puisse dire que ces conditions lui ont été imposées arbitrairement et sans son consentement, les lois ne sont faites qu'avec la participation des députés, que la nation choisit pour la représenter et défendre ses droits. Du moins, il en est ainsi chez nous, et ce n'est pas un avantage de peu d'importance que de vivre dans un pays où le peuple jouit d'un semblable privilége. Il faut donc s'en montrer digne en obéissant ponctuellement à la loi, c'est-à-dire en s'abstenant de tout ce qu'elle défend, et en se soumettant à tout ce qu'elle prescrit.

Ce que la loi défend, c'est ce qui peut nuire à autrui. Si donc vous étiez tentés d'user de violence ou de ruse, pour servir vos intérêts aux dépens de ceux d'un autre ou de tous, prenez garde d'en être vous-même la dupe, car la justice sera plus habile que vous ; elle a un œil qui voit à travers tout et à toute distance, et un bras qui s'allonge à volonté.

Ce que la loi prescrit, c'est ce qui est nécessaire au bien général, à l'intérêt de la communauté. Ainsi, il faut des impôts, afin de pourvoir aux frais du gouvernement, de l'administration, de la justice, du culte, de la guerre

à l'entretien des routes, des canaux, des ponts, des hospices, des écoles publiques et des autres établissemens utiles. Chacun doit payer pour cela selon ses moyens et selon les besoins de l'État, qui sont examinés tous les ans par les députés des départemens. Cette dette est juste et sacrée; il ne serait pas plus raisonnable de se refuser à l'acquitter, qu'à payer sa part des frais communs dans une association particulière. Je sais bien que quelquefois les impôts sont lourds; mais que faire à cela, dès l'instant que la nécessité en est reconnue? C'est une raison de plus pour que le fardeau soit bien partagé; car plus le char est pesant, plus vous exigez que tous les chevaux tirent, et le fouet avertit celui qui voudrait laisser faire aux autres.

Ne murmurons donc pas contre les charges publiques, et surtout n'espérons pas nous y soustraire par des subterfuges et des mensonges. C'est un préjugé commun, qu'il n'y a pas de mal à tromper le fisc et les percepteurs des deniers de l'État. Mais ne vous y laissez pas prendre; car, outre que c'est retenir le bien d'autrui, tout aussi bien qu'en ne payant pas une autre dette, c'est aussi le moyen de payer plus qu'on n'aurait fait. Les amendes sont là, pour que le fraudeur découvert acquitte la dette de plusieurs confrères; et le sou qu'a gagné le mensonge finit par coûter un louis.

Gardons-nous encore de nous croire plus sa-

vans et plus habiles que ceux qui ont fait les lois. Ce n'est pas la peine, direz-vous, de faire enregistrer cet acte, et de porter pour cela notre argent au domaine. Voilà un père de famille qui meurt, nous savons ce qu'il a, à quoi bon faire les frais d'un inventaire? Ce raisonnement vous semble juste aujourd'hui; mais que direz-vous, si plus tard on vient vous contester la date de votre acte, ou vous demander compte d'une chose qui n'était pas dans les biens du défunt? Où chercherez-vous des preuves et des titres pour vous mettre à l'abri de ces réclamations injustes? Voilà des cas que vous n'auriez pas prévus, et auxquels la loi a songé en prescrivant ces sages précautions.

Et à propos de cela, mes amis, je dois vous dire encore une chose que l'expérience m'a fait reconnaître : c'est qu'il y a imprudence, en même temps que manque de bonne foi, à déclarer dans les actes ce qui n'est pas la vérité. Il n'arrive que trop souvent qu'afin d'éviter quelques frais dans les ventes, les baux ou d'autres contrats, on en dissimule le prix, et l'on a recours à mille ruses. Mais, hélas! de pareils actes, incomplets et mensongers, sont une source de procès : car la loi ne protége hautement que la vérité et la droiture; tout ce qu'on appelle contre-lettres, homme de paille, prête-noms, fidéicommis, et autres choses qui ont pour objet d'éluder ce qu'elle a prescrit, sont

auprès d'elle sans crédit. Gardons-nous d'y avoir recours, et payons ce qu'il faut payer, plutôt que de mentir; car il n'y a jamais de profit à déclarer une fausseté ni à signer un mensonge.

De toutes les charges publiques, la plus dure sans doute est celle qui appelle tous les ans sous les drapeaux une partie de nos enfans. Je conviens que ce sacrifice est pénible; et si vous pouvez m'indiquer un autre moyen d'avoir une force armée pour faire respecter la frontière du pays, pour défendre vos familles et vos propriétés contre l'attaque des étrangers, ou bien si vous pouvez me démontrer que cette force armée est inutile, je vous dirai que vous avez raison de murmurer. Mais il ne faut que le simple bon sens pour comprendre que la chose est indispensable; et tout ce qu'on peut désirer, c'est que cette charge soit également répartie et pèse indistinctement sur toutes les familles.

Or, pour cela, je ne pense pas qu'il y ait de juge plus impartial que le sort, et c'est justement celui que la loi a choisi. Si elle a établi quelques distinctions, quelques priviléges, c'est en faveur de l'infirme, en faveur du fils de la veuve, qui nourrit sa mère, en faveur du jeune homme qui a déjà un frère sous les drapeaux, payant la dette de sa famille. Tout cela est équitable; et voyez encore la sagesse de la loi : en

enlevant un homme à la profession qu'il aurait choisie, elle lui ouvre en dédommagement une autre carrière; elle le revêt d'un caractère honorable; elle lui offre la possibilité de s'avancer sous les armes: il n'est aucun soldat qui, avec du courage et de la bonne conduite, ne puisse espérer de trouver un jour une épaulette au fond de sa giberne.

Loin de murmurer, mes amis, soumettons-nous donc à la loi, bénissons la et aimons-la, car elle est notre sauvegarde et notre protectrice. Et pour lui montrer notre respect et notre attachement, respectons aussi tout ce qui est revêtu en son nom de quelque autorité ou de quelque force. J'ai entendu souvent crier bien haut contre les officiers ou agens publics, commissaires, huissiers, commis, gendarmes et autres, et je me suis toujours dit alors : Ceux qui ont tant d'aversion pour les serviteurs ne sont pas bien avec le maître, ou ont au moins envie de se brouiller avec lui. Ces officiers et agens sont en effet les serviteurs de la loi, et nous le sommes aussi nous-mêmes; nous devons au besoin la faire respecter, car c'est le trésor commun qui est confié à la garde de tous. Si vous voyiez un homme dégrader un monument public, n'iriez-vous pas lui dire : Ce monument est à nous, pourquoi le dégrades-tu? La loi est le plus précieux de tous les monumens; vous devez aussi empêcher qu'on y porte atteinte.

Et que dirai-je des circonstances si graves où elle vous appelle vous-mêmes à rendre en quelque sorte la justice? Nul n'est à l'abri d'être cité en témoignage devant un tribunal; un grand nombre de citoyens remplissent les conditions nécessaires pour être jurés. Ce sont là des charges délicates, auxquelles on n'a point le droit de se soustraire, mais dont il importe de bien connaître les obligations.

Comme témoin, il s'agit simplement de déclarer ce que vous savez sur l'affaire qui occupe la justice. Vous devez dire la vérité tout entière, et rien que la vérité : vous en prêtez le serment devant Dieu et devant les hommes. Si, par un faux témoignage, vous faisiez acquitter un coupable, vous seriez responsable à la société de tout le mal qu'il pourrait faire ensuite. Si votre faux témoignage tendait à faire condamner un innocent, vous seriez puni de la même peine qui l'aurait frappé. Que cette responsabilité ne vous arrête pas : car celui qui a la conscience nette et l'intention pure ne doit reculer devant aucun devoir; et d'ailleurs, si vous étiez accusé injustement, vous ne voudriez pas que le témoin qui pourrait vous justifier manquât à l'appel. Enfin, si vous n'avez pas assez de cœur pour que ce motif vous suffise, pour que le devoir vous entraîne, songez que l'amende est là contre le témoin absent.

Comme juré, la fonction est plus haute.

Vous écoutez attentivement l'accusation, les témoins, la défense, en un mot, ce qu'on appelle les débats, et puis vous répondez en conscience aux questions qui sont posées par le président de la cour : voilà tout ce qu'on vous demande, voilà toute votre affaire. Quand vous avez bien écouté, et répondu *oui* ou *non* avec une parfaite conviction, vous n'avez point à vous inquiéter des conséquences de votre déclaration ; quelles qu'elles soient, vous n'êtes responsables de rien autre chose que de votre attention et de votre bonne foi, et vous pouvez dormir en paix. *Fais ce que dois, advienne que pourra :* répétez-vous cette maxime du juste, et ne vous épouvantez point. Ne faites pas surtout comme de pauvres esprits, que j'ai rencontrés quelquefois, s'en allant au jury tout terrifiés, et bien résolus à ne répondre que ce qui pourrait faire acquitter tous les accusés. Voilà une belle justice ! Traiter le coupable comme l'innocent, n'est-ce pas outrager ce dernier ? n'est-ce pas trahir la société et compromettre sa sûreté ? n'est-ce pas enfin une lâcheté et une perfidie ? Comprenez mieux, mes amis, la dignité des fonctions de juré, et songez que ce privilége d'être jugé par ses pairs est assez beau, assez précieux, pour qu'on s'efforce de le mériter et de le conserver, en l'exerçant avec fermeté, avec dévouement et avec zèle. Le cavalier qui a la tête défendue par un bon casque serait bien

fou de le jeter au loin parce qu'il le trouverait trop lourd.

Voilà ce que c'est, mon cher lecteur, voilà ma jurisprudence. Elle n'est ni longue ni savante : mais, pour y voir à se conduire, il n'est pas besoin que le chemin soit illuminé ; un petit flambeau peut suffire, surtout si ce flambeau est celui du bon sens. Quant à moi, je vous avouerai qu'en pratiquant ce que je viens de dire, j'ai évité toute ma vie, pour mon propre compte, et j'ai souvent fait éviter à d'autres, les différends et les querelles que nous aurions pu avoir avec les particuliers ou avec la société. Il pourra, je l'espère, en être de même pour vous, et je m'en réjouirai, car ce sera vous épargner bien des peines, bien des soucis, et peut-être votre ruine. Un procès est une cloche qui vous tinte aux oreilles le jour et la nuit, et qui ne vous laisse ni entendre ni dormir. C'est une pompe établie dans votre caisse, et qui tire jusqu'à ce qu'elle l'ait mise à sec. Puissé-je donc contribuer à vous préserver d'un semblable fléau ! Après cela, de vous en répondre, c'est ce que je n'oserais point, parce qu'il y a des gens qui n'entendent pas la raison, et qui ne sauraient vivre sans querelles. Or, s'il arrivait que vous eussiez affaire à ceux-ci, le préservatif pourrait être sans effet, et il n'y aurait plus qu'à appliquer le remède, c'est-à-dire à vous défen-

dre. C'est alors que ma jurisprudence cesserait, et qu'il faudrait, sans hésiter, recourir à celle d'un homme de loi. Tous ne sont pas si diables qu'ils sont noirs; et d'ailleurs, en toute espèce de choses, chacun son métier : si je suis chapelier, je puis faire mon chapeau, mais non pas mes bottes; si j'étais charron, je raccommoderais ma carriole, mais non pas ma montre. Faites donc de votre mieux en ce qui est de votre compétence, et ne manquez pas de prendre conseil sur ce que vous ne pouvez savoir.

SIMON DE NANTUA.

LA MÉDECINE
DE SIMON DE NANTUA.

JE n'ai la prétention d'être docteur en aucune chose, et en médecine moins qu'en toute autre; mais si le bon Dieu m'a donné un grain de bon sens, c'est pour m'en servir, et je crois que le bon sens peut s'appliquer à tout. Ainsi, par exemple, de même que la plupart de nos disgrâces et de nos chagrins sont le fruit de notre folie, un grand nombre de maladies et de misères corporelles dont nous sommes affligés proviennent aussi uniquement de notre extravagance. La science qui doit nous apprendre à pré-

venir les maux de ce genre est une espèce de médecine à la portée de tout le monde, et dont chacun peut s'instruire sans autre professeur que ses yeux, ses oreilles et sa raison, c'est-à-dire avec un peu d'observation et de réflexion. Cette médecine préservatrice, si elle était plus généralement connue et pratiquée, pourrait bien faire un peu de tort à celle qui tâche de guérir; mais il n'en est pas ainsi, et il semble qu'on aime mieux braver toutes les conséquences du mal que se donner la peine de l'empêcher de venir. Moi, j'ai un principe tout contraire; car je pense que le mal qu'on souffre est une chose certaine, tandis que la guérison qu'on cherche est une chose douteuse. Aussi me suis-je toujours appliqué à me mettre en garde contre l'un, afin d'avoir le moins possible besoin de l'autre, à quoi je n'entends rien. Comme je m'en suis bien trouvé dans le cours de ma vie, je désirerais vous engager à suivre la même voie; et, pour vous y aider, je vais, mes chers amis, consigner ici quelques principes qui sont le résultat de mes observations.

Si je ne veux point faire le docteur, je ne veux pas non plus passer pour un charlatan, car c'est une race que je méprise comme le mensonge, et crains autant que le poison. Aussi ne vous annoncerai-je pas qu'en suivant mes petits préceptes, vous éviterez tous les maux. Il ne faut jamais demander, croire ni espérer

l'impossible. Quand vous prenez votre manteau, vous n'êtes pas certain qu'un long et violent orage ne le traversera pas; mais c'est du moins une bonne chance pour n'être pas mouillé, car il peut vous garantir d'une pluie ordinaire. De même de ma médecine : elle ne vous empêchera pas de mourir un jour; mais elle peut retarder votre heure, et vous épargner jusque-là beaucoup de petits et de grands maux.

N'étant pas assez habile pour inventer une manière de présenter clairement ma doctrine, j'ai cherché quelque modèle. Or, lorsqu'on fait tant que de suivre un exemple, autant vaut prendre le meilleur : c'est pourquoi je me suis arrêté à celui qu'a donné Hippocrate, ce fameux médecin de l'antiquité, dont les docteurs de nos jours citent encore le nom dans tous leurs ouvrages. Il a dicté ses préceptes sous la forme de sentences, autrement appelées *aphorismes*. Cette tournure me plaît, et les choses me semblent ainsi plus faciles à comprendre et à retenir; car les petits morceaux se mâchent, s'avalent et se digèrent bien plus aisément que les gros. C'est donc ainsi que je vais faire, et je souhaite que mes *aphorismes*, en prévenant la maladie, épargnent un peu de besogne à ceux d'Hippocrate, qui ont pour objet de la guérir.

APHORISMES

DE SIMON DE MANTUA.

1. La force et la santé de l'âme ont une influence prodigieuse sur la force et la santé du corps. Si l'âme est corrompue, elle agit sur le corps comme une liqueur corrosive qui détruit le vase où elle se trouve contenue.

2. Les vices sont une race féconde : il n'en est pas un qui ne puisse engendrer cent maladies; et quand ils n'ont qu'un enfant, souvent cet enfant est la mort.

3. La mort et la maladie ont chez nous cinq ministres actifs et redoutables, qui sont : l'intempérance, la paresse, la colère, l'envie et la malpropreté.

4. La sagesse de Dieu a attaché l'attrait du plaisir à tous les actes nécessaires à notre conservation. La bonté de Dieu nous a donné le plaisir pour nous reposer des fatigues de la vie. Le plaisir est donc une bonne chose, et on peut en user; mais celui qui en abuse ne se conserve ni ne se repose, il se fatigue et se détruit.

5. Il n'est pas de si bonne chose dont l'excès ne devienne funeste : le soleil est nécessaire pour faire mûrir les récoltes; mais s'il brille sans interruption, il les dessèche et les brûle. La pluie

rafraîchit et féconde la terre ; mais si elle tombe sans cesse, elle inonde les champs et noie les racines. De même, l'amour est fait pour donner la vie et pour l'embellir ; mais le libertinage et la débauche en sont le fléau et les bourreaux.

6. Le sens du goût est une sentinelle posée en avant, pour reconnaître les alimens avant de les laisser entrer dans notre estomac. Son devoir est de nous avertir s'ils sont amis ou ennemis, et s'il y a de quoi les loger. Gare donc à la place, si la gourmandise vient corrompre la sentinelle !

7. Quand le ballon est gonflé, ce qu'on veut y souffler encore ne peut servir qu'à le faire crever. Songez bien que, de même, ce que vous mettrez dans votre corps, après ce qu'il faut pour le nourrir, ne servira qu'à le délabrer.

8. Votre estomac est le cheval qui porte tout votre bagage : avec de sages ménagemens, il peut vous mener loin ; mais si vous le chargez outre mesure, ou ne lui laissez pas de repos, il laissera le bagage en route.

9. Boire pour étancher sa soif ou pour réparer ses forces, est un plaisir juste et sage ; mais boire sans soif est folie. Quand un pré a besoin d'eau, on y conduit une rigole, mais on n'ouvre pas la digue pour y répandre la rivière.

10. C'est faire un triste marché, que de vendre sa raison pour quelques brocs de vin. C'est faire une vraie partie de dupe, que de

mettre sa vie pour enjeu contre le goulot d'une bouteille.

11. Que le nom de l'*eau-de-vie* ne vous trompe pas : elle ne fait vivre personne, et a fait mourir bien des gens.

12. N'allez pas vider votre bourse pour le plaisir d'emplir votre panse ; car on se porte mieux et on marche plus droit avec de l'argent dans sa poche, qu'avec des fumées de vin dans la tête.

13. Et pour n'y pas être séduits, soyez occupés sans cesse ; car l'intempérance ne chemine guère qu'en compagnie de la paresse, et là où elle ne la trouve pas, elle ne fait pas long séjour.

14. La paresse est un sommeil où l'on n'a guère de bons rêves, et qui ne renouvelle les forces ni de l'âme ni du corps.

15. Un bras que l'on porte en écharpe s'affaiblit et devient étique ; mais celui qui travaille sent grossir ses muscles et croître sa vigueur. La personne du paresseux est tout entière en écharpe.

16. Ce qui fait bien à la santé, c'est le travail qui exerce les membres. Mais si votre besogne vous retient sédentaire, et si vous sentez que votre sang ne circule pas bien, prenez du mouvement dans vos heures de repos ; car celui qui travaille assis ne peut se délasser qu'en

marchant, et, quand le corps est engourdi, un bon exercice fait le même effet qu'une saignée.

17. La paresse produit la misère; la misère tue le corps par les privations, et l'esprit par le chagrin.

18. L'activité donne l'aisance, et l'aisance est mère de contentement et santé.

19. Évitez donc l'apathie, comme un étouffoir où le tison s'éteint; mais gardez-vous aussi du brasier de la colère, où il se consume en un instant.

20. La colère est une maladie de l'âme, des plus dangereuses pour le corps : elle enflamme le sang, agite le cœur, ébranle les nerfs et le cerveau; elle peut rendre fou, imbécile, et faire mourir subitement.

21. Je compare la colère à un canon qui aurait deux bouches, dont l'une serait toujours tournée contre le canonnier, et le tuerait souvent.

22. Il y a certaines gens qui croient que la colère soulage, et qu'il la faut exhaler. C'est ici vraiment le cas de dire que le remède est pire que le mal; c'est se jeter dans la rivière pour se soulager de la soif.

23. Le vrai moyen de se soulager, alors qu'on se sent irrité, c'est de se maîtriser soi-même, et

de comprimer sa colère. Éteignez tous les petits feux, vous éviterez l'incendie.

24. Songez que, dans votre fureur, vous pouvez commettre un crime, et que si la raison vous revient, le remords ne vous quittera pas; songez aussi que le remords est une lime qui ronge l'esprit, la chair et les os.

25. L'envie est encore une autre lime qui ne ronge pas moins nuit et jour. Elle fait, du bonheur d'autrui, une sorte de fantôme qui vient vous pétrir le cœur et vous réveille en sursaut.

26. Elle rend maigre, pâle et jaune; elle ôte l'appétit, le sommeil; et le seul bien qu'elle fasse, dit-on, c'est de faire crever l'envieux.

27. L'envie, la colère, la paresse et l'intempérance sont des ordures qui souillent l'âme; garantissons-nous aussi de celles qui peuvent corrompre le corps, et l'attaquent immédiatement.

28. L'argent qu'on laisse en contact avec des matières croupies ne peut se conserver sain et pur. La rouille finit par percer la poêle qu'on ne récure jamais. La malpropreté est une rouille qui peut aussi user nos corps, et porter coup à notre santé.

29. Si le soleil luit pour tout le monde, la rivière coule aussi pour tous, et c'est pour tous que l'air circule; il n'y a donc pas de misère qui

puisse vous empêcher de laver votre corps, votre linge, votre poterie, de nettoyer votre logement, et d'y renouveler l'air.

30. Si vous ne le faites pas, je vous préviens que les ordures qui s'amassent sur votre peau se changeront en vermine et en ulcères; que la malpropreté engendrera le poison dans les vases où vous mettez vos alimens; que l'humidité envahira votre demeure, et vous rendra perclus; enfin, que l'air corrompu y jaunira votre teint, y altèrera votre respiration, en attendant qu'il vous étouffe.

31. L'obstination et l'ignorance, qui marchent si bien ensemble, sont encore souvent la cause de nos maladies et de notre mort. On nous offre des moyens de nous préserver de certains maux; mais, fiers dans notre ignorance, nous repoussons aide et conseils, nous voulons en savoir plus que ceux qui ont passé leur vie à apprendre, et nous attendons le mal avec une obstination stupide.

32. Combien de gens encore n'ont pas voulu croire qu'il est plus simple et plus sûr de se faire vacciner, que de guérir de la petite vérole! Combien rient encore, quand on leur dit que la vapeur du charbon tue, ou que la plupart des champignons empoisonnent! Ces gens sont des fous, qui croiront trop tard.

33. Ne les imitez pas, mes amis; et s'il vous

arrive quelque mal, qu'en suivant mes aphorismes vous n'aurez pas pu prévenir, ayez recours promptement au médecin qui peut guérir : car il ne faut pas attendre, pour apporter de l'eau, que l'édifice soit embrasé.

34. Mais, dans ce cas, gardez-vous de croire à des promesses merveilleuses ; car, si la confiance est sage, la crédulité ne l'est pas.

35. Défiez-vous des charlatans qui ont des remèdes pour tous les maux ; car l'habit qui va à tout le monde ne peut aller bien à personne. Les paroles et les sachets ne guérissent aucune maladie ; et le remède qui en guérit une peut être un poison dans une autre.

36. Voilà ce que c'est, mes chers amis : ma médecine, comme vous voyez, ne fait pas un grand étalage, et sans doute ne me vaudra pas un bonnet carré. Mais je vous dirai encore : à celui qui sait bien s'y prendre, il ne faut pas beaucoup de viande pour faire le bouillon ; et de même, à celui qui sait le suivre, un seul bon conseil suffit pour donner cent bons profits.

SIMON DE NANTUA.

LA BONTÉ
DE SIMON DE NANTUA.

Je connais, ami lecteur, deux choses que les riches ne peuvent pas acheter avec de l'or, et qui font la richesse, ou du moins la consolation du pauvre, quand il sait les mériter ; ces deux choses sont : l'estime et l'affection des gens de bien. Ayant eu le désir de me procurer ce fonds précieux, j'ai recherché avec soin les moyens de l'acquérir, et je suis parvenu à reconnaître que la sagesse attire l'estime, mais qu'elle ne suffit pas seule pour concilier l'affection. Celle-ci, à ce qu'il m'a paru, ne s'accorde qu'à la bonté : car on n'aime bien et long-temps que ceux qui sont capables de le rendre ; et pour être capable d'aimer, il faut être bon. Il y a gros à parier qu'un homme qui n'a pas d'amis n'a lui-même aimé personne, et que nul cœur n'a pu répondre à son cœur sec et insensible : car on ne saurait vous serrer la main, quand vous ne présentez qu'un doigt ; si la greffe est desséchée, l'arbre ne lui donnera pas de sève, et ne s'attachera point à elle ; et, pour coller solidement, il faut enduire les deux pièces.

Tout en faisant ces réflexions, je suis des-

cendu au fond de moi-même, afin d'examiner si j'avais de quoi me faire des amis, et surtout les conserver. Il m'a semblé qu'au total j'étais un assez bon diable, malgré ma part de défauts; et cela m'a causé une grande joie, de sentir que je voulais du bien à autrui, et que je ne voulais de mal à personne, que j'avais de l'affection dans le cœur, et qu'ainsi je pouvais compter sur le bonheur d'être aimé. Cet examen, en même temps, m'a procuré l'avantage de me faire découvrir quelques travers à corriger, de dérouler devant mes yeux une série de devoirs très-doux, et de mieux développer en moi les bons sentimens que j'ai pu y trouver. Quand on fait un inventaire, on se débarrasse des ordures, et l'on règle pour le mieux l'emploi de ce qui peut servir.

Peut-être me saurez-vous gré de vous mettre dans la confidence de mes découvertes. Si elles vous sont utiles, je ne vous en demande pas d'autre prix que d'augmenter le nombre des honnêtes gens dont l'affection et l'estime sont pour moi le plus précieux de tous les biens.

La première réponse de mon cœur, quand je l'ai interrogé sur ses devoirs, en même temps que sur ses affections, a été celle-ci : *Ton père et ta mère!* J'ai senti que ces mots le faisaient battre fort, et j'ai été content. Oui, oui, me suis-je dit, il y a là-dedans tout ce qu'il faut :

respect, reconnaissance, amour et confiance. Oh! Simon, tu ne peux oublier jamais ce que tu leur dois : le bienfait de la vie, les soins donnés à ton enfance; les sollicitudes, les fatigues, les veilles de celle qui t'a mis au monde et nourri de son lait; l'indulgence, le zèle de celui qui a travaillé pour t'élever et pour préparer ton avenir; l'éducation que tu as reçue de lui, et les exemples qu'il t'a offerts. Oh! Simon, tu te souviendras toujours qu'il y a dans ces mots, *piété filiale*, quelque chose qui indique que ton père et ta mère représentent Dieu sur la terre, et qu'il faut les honorer, les servir, leur obéir. Ils deviendront vieux, infirmes; alors tu veilleras sur eux; tu les soulageras, tu travailleras à ton tour pour fournir à leurs besoins. Eussent-ils des défauts, tu ne les verrais pas; et si d'autres s'en avisaient, tu saurais les excuser, tu attirerais sur eux le respect, en te rendant toi-même juste et respectable : car le fils vertueux est un voile jeté sur la nudité du père, un bouclier qui protége la faiblesse de la mère. Quand le fleuve coule bien transparent et pur sur de beaux cailloux polis, il fait honneur à la source, et l'on ne s'enquiert pas si elle fut claire ou trouble.

Rappelle-toi, Simon, me disais-je encore, que tu as fait autrefois quelques sots rêves d'ambition : si le hasard réalisait une de ces folies, et te donnait un jour une condition plus brillante, songe alors qu'elle doit te servir à mieux hono-

rer ton père, et non point à rougir de lui. Le fils qui rougit de l'humilité de ses parens se déshonore soi-même : car il se proclame ingrat, orgueilleux, indigne d'une meilleure fortune ; et cela sans y rien gagner, car au moment où l'âne veut se donner des airs de poulain, on l'attrape par les oreilles, et on remet sur son dos le bât qu'il est fait pour porter.

Quelque bien qui nous arrive, soyons fiers d'en faire hommage à ceux sans qui nous ne serions rien et ne pourrions rien posséder. Méritons surtout leur bénédiction ; car celui qui n'a pas la bénédiction de ses parens ne doit point espérer la faveur du Ciel, ni l'aide de la terre. Le fils ingrat, le fils impie est rejeté comme un insensé incurable, comme un être monstrueux. Malheur à lui, s'il devient père à son tour ! sa vieillesse n'ose réclamer des droits qu'il a méconnus ; les respects de ses enfans font rougir de remords son front blanchi ; et lui-même il n'ose bénir sa propre postérité, de crainte de lui porter malheur. Oh ! Simon, félicite-toi : tu te sens heureux d'être père, tu as sans doute été *bon fils !*

Heureux d'être père ! Ah ! c'est à ce mot que j'ai senti mon cœur battre encore plus vite. Comment ferais-je comprendre à ceux qui ne les trouveraient pas en eux-mêmes, les émotions que ce seul mot est capable d'éveiller ? Combien Dieu

fut bon et sage, quand il attacha tant de charme et de jouissance à des devoirs si nécessaires! Souffrances et fatigues, tout n'est-il pas oublié au premier sourire de notre enfant? Quelles craintes inquiètes, quel intérêt puissant, quelles espérances riantes s'attachent à ce petit être si infirme, à ses premiers pas, à ses moindres cris, à chaque nouveau mot qu'il balbutie! Oh! de tous les sentimens, le plus doux, le plus involontaire, le plus désintéressé! Nous savons qu'un jour nos enfans se sépareront de nous; nous savons qu'un jour nous devons cesser d'être leur première affection; n'importe, nous n'exigerons point le plein retour de ce que nous leur donnons; qu'ils soient heureux, heureux même sans nous, même par d'autres liens, c'est tout ce que nous souhaitons, c'est l'unique but de nos efforts, c'est notre plus chère ambition. Douleurs, peines, veilles, travaux, rien ne coûte à un bon père qui voit en perspective l'avenir de ses enfans. Et que dirai-je d'une mère veillant sur la fragile créature qu'elle a portée dans son sein, et la nourrissant de sa propre substance!... Mes amis, ceux d'entre vous qui sont pères ou mères me comprendront. Les autres ne peuvent encore sentir cela complétement; car on n'apprécie bien que les joies qu'on a connues.

Mais toutefois me comprendront-ils assez, je pense, pour s'étonner avec moi que ce sentiment si naturel, si énergique, si doux, puisse

rencontrer des cœurs qui lui résistent et le trahissent! L'arbre nourrit de sa sève le rejeton, et le protége de son ombrage contre l'ardeur du soleil; l'oiseau couve ses œufs dans le nid qu'il a construit, y donne la becquée à ses petits, et leur apprend à voler; la brebis allaite l'agneau, et la poule trouve du courage pour défendre ses poussins. Aucune de ces créatures ne manque à l'instinct maternel... Et il est possible que des hommes et des femmes abandonnent leurs enfans! Ah! je ne puis croire que ce soit par une indifférence ou une cruauté que la nature dément. C'est la paresse, c'est la crainte, c'est la honte, c'est le vice, qui entraînent des êtres corrompus et lâches à cette violation du plus sacré de tous les devoirs. Peut-être eussent-ils reculé devant une première faute, si l'idée de cette révoltante conséquence, de ce douloureux abandon, se fût présentée à leur esprit; car si l'on mesurait l'abîme du vice, on s'effrairait d'en approcher. Mais quand on a eu le malheur d'y tomber, encore vaut-il mieux s'accrocher à des rochers et à des épines, que de se laisser rouler jusqu'aux pointes aiguës qu'on doit trouver dans le fond. C'est en la reconnaissant avec candeur, c'est en la réparant avec courage, qu'on fait excuser une faiblesse, et non point en cherchant à la dissimuler par un outrage cruel à la nature.

Non, je ne saurais concevoir un plus grand

malheur que celui de n'oser avouer qu'on est mère, de redouter le titre de père, et de se croire forcé à délaisser son enfant. Mais il en est un qui vient immédiatement après celui-ci : c'est d'avoir à se reprocher l'ignorance, l'incapacité, les défauts, les vices, la mauvaise conduite de l'enfant qu'on a élevé; c'est de pouvoir se dire : J'ai mal rempli ma tâche, je n'ai pas fait ce que je devais faire, j'ai laissé grandir mon fils dans l'oisiveté, j'ai laissé corrompre le cœur de ma fille, je ne leur ai donné ni les leçons ni l'exemple de la vertu. Il y a là de quoi empoisonner la vieillesse et la surcharger de repentir et de regrets : car le devoir d'une mère n'est pas seulement de mettre au monde et d'allaiter ses enfans; le devoir d'un père ne se borne pas à les nourrir de ses sueurs; ils leur doivent encore la nourriture de l'âme et du cœur, l'éducation qui en peut faire des hommes religieux, laborieux et sages; ils leur doivent surtout l'exemple du bien, qui est plus fort que les préceptes : car le chevreau suit sa mère, même dans les chemins difficiles, et apprend à bondir comme elle sur les rochers escarpés. Si vous désirez que votre fils ne vous soit pas toujours à charge, il vous faut le mettre en état de gagner honnêtement sa vie; si vous ne voulez pas que votre fille vous donne un jour du chagrin, il faut graver dans son cœur l'amour de Dieu, de la vertu, et lui en offrir le modèle.

Et rappelez-vous bien que, pour cela, la violence et la dureté sont des moyens impuissans. Les mauvais traitemens irritent, la colère est contagieuse. Une conduite irréprochable, la justice et la douceur, voilà les vrais élémens de l'autorité paternelle. Quand le tigre mange un de ses petits, cela ne rend pas les autres meilleurs, et ils n'en deviennent que plus féroces; mais le chien qui caresse les siens et qui folâtre avec eux, tout en veillant sur la porte, les rend doux, discrets, dociles, vigilans, fidèles. Oui, mon fils, oui, mon cher enfant, je veux que tu bénisses ma mémoire, je veux que tu te rappelles toujours avec plaisir le temps passé sous ma tutelle; je veux que tu ne puisses me reprocher ni négligence, ni injustice, ni dureté, ni mauvais exemple; pour le bonheur de ta vie, et pour la joie de mes cheveux blancs, je veux être toujours *bon père*.

Mais qui me l'a donnée cette joie d'être père? c'est ma compagne, c'est celle qui a associé sa vie à la mienne; c'est cette femme, cette créature à la fois forte et faible, courageuse et timide, qui a juré devant Dieu de m'être soumise et fidèle, comme j'ai juré d'être à jamais son protecteur et son ami. Que ne lui dois-je pas pour le bonheur qu'elle m'a apporté! et que ne me doit-elle pas elle-même, à moi qui l'ai rendue mère! Qu'il est puissant ce lien qui nous unit!

Ne faut-il pas, en effet, que le mariage soit ce qu'il y a de plus saint et sacré, pour que Dieu ait dit à l'homme : *Tu quitteras ton père et ta mère, afin de t'attacher à ta femme!* Aussi, quelle douce union que celle où tous les sentimens, tous les intérêts, toutes les peines, tous les plaisirs sont en commun ; où l'on double les jouissances en les partageant, où l'on s'aide mutuellement à porter les charges de la vie, où l'on travaille de concert au bonheur l'un de l'autre. On est deux, et on ne fait plus qu'un ; on sent, on jouit, ou l'on souffre ensemble ; la foudre qui frappe l'ormeau consume en même temps la vigne, mais l'eau qui ranime la vigne fait aussi verdir l'ormeau.

Oh ! malheur à qui trahit des devoirs si saints et si doux ! La femme parjure à sa foi, l'époux qui délaisse sa femme, qui lui retire sa protection ou qui devient son oppresseur, répondront un jour à Dieu d'avoir manqué à leurs sermens. Mais un juste châtiment commencera pour eux dès ce monde, car leur désunion amènera ruine et misère sous leur toit ; ils auront appelé l'orage qui détruira leur famille ; ils verront leurs fils souffrir, se corrompre à leur exemple, ou rougir de leur déshonneur. Quand les chevaux ne s'accordent pas, et tirent chacun de son côté, le char s'en va dans le précipice.

Je sais qu'on n'est point parfait, et qu'il est de certains momens où nul n'est bien assuré de de-

meurer exempt de reproches; mais comme chacun en est là, comme chacun a ses défauts, il faut qu'entre deux époux l'indulgence soit réciproque. Si votre femme est malade, ce n'est point par des cris ou par de mauvais traitemens que vous essayez de la guérir, mais vous lui donnez les drogues que le médecin a prescrites; les défauts sont des maux de l'âme ou du caractère, et l'indulgence est le seul baume qui guérisse les maux de ce genre. On n'enlève pas un défaut avec une poignée de cheveux, et ce n'est point avec des coups qu'on assouplit le caractère. Sachez bien que l'humeur et la jalousie n'empêchent pas un mauvais trait, mais peuvent en donner l'idée; car celui qui pense qu'on le trahit et qui le reproche sans raison, inspire quelquefois l'envie de mériter le reproche. Tâchons de nous souvenir de cela; mais n'oublions pas non plus que les cartes et la bouteille, la coquetterie et la vanité, sont les ennemis des ménages; et rappelons-nous bien aussi que travail, économie, confiance, douceur, indulgence, sont d'harmonieux instrumens dont il faut jouer en même temps, afin d'être *bons époux*.

Il est un bonheur dont j'ai souvent regretté d'être privé, c'est d'avoir un frère ou une sœur, ou mieux, tous les deux ensemble. Je crois que je les eusse aimés de bien bon cœur. Si j'avais été l'aîné, je sens que je me serais fait un de-

voir, et en même temps un grand plaisir, d'être pour eux comme un second père, de les aider, de les protéger, de partager tout avec eux, et de leur offrir bon exemple. Si je m'étais trouvé le plus jeune, et qu'ils m'eussent donné des soins, la reconnaissance eût encore ajouté à mon affection. Ah! nous aurions été forts contre les événemens; car des frères unis entre eux forment un faisceau qui peut résister aux efforts les plus puissans. La famille eût prospéré, car, en travaillant de concert, deux font plus que quatre qui travaillent isolément. Si un bras ne veut pas aider l'autre, on ne fait que de pauvre besogne; et quand une de nos deux jambes se refuse à marcher, l'autre ne va pas loin à cloche-pied. Voyez l'édifice construit par une fourmilière où toutes les fourmis s'entendent et agissent en commun; c'est un travail prodigieux! Mais dispersez la famille, et vous verrez le peu que pourra chaque membre en particulier.

Souvenez-vous de ces vérités, vous qui jouissez de ce bonheur que je n'ai pas connu; et songez qu'il est ainsi, parce que Dieu bénit l'union et l'affection entre frères. Ce sentiment, qui commence presque avec la vie, est un de ceux qui doivent passer avant tous les autres, et survivre à la plupart, s'il n'est pas rompu violemment par quelque vice de caractère ou par de funestes dissensions. Et même dans ce dernier cas, mes amis, il reste encore un lien, ce lien

du sang, qui n'est pas un vain mot, que rien ne saurait briser, et qui peut se resserrer tôt ou tard. J'ai vu plus d'un exemple de rapprochemens opérés par lui. Que deux frères désunis se retrouvent après de longues discordes, il y a une force intérieure qui les pousse l'un vers l'autre; et si l'un d'eux ouvre involontairement les bras, l'autre s'y précipite, et leurs deux cœurs sont rapprochés. Eh! comment résisteraient-ils aux souvenirs de leur enfance, qui se pressent en foule dans leur esprit? Et les jeux du premier âge, qu'ils ont partagés, et le toit paternel, et les caresses d'une mère, qu'ils recevaient ensemble, et l'indulgence d'un père qui a si souvent pardonné, qui a oublié tant de fautes! A moins que le cœur ne soit bien profondément ulcéré, ou complétement perverti, comment toutes ces pensées ne le feraient-elles pas battre avec chaleur et n'y réveilleraient-elles pas les premières affections qu'il a senties? Un accident, un effort ou un obstacle peuvent diviser quelque temps les eaux d'un ruisseau; mais aussitôt qu'elles sont libres, leur pente les entraîne, et elles retournent couler ensemble.

J'ai d'autant plus de foi dans le pouvoir de ce lien du sang, que j'en ai ressenti l'influence pour des parens moins proches que des frères, et que je connaissais à peine. Ce titre seul de *parent* me semblait leur donner des droits à mon intérêt; et j'ai cru leur devoir, au besoin, plus

particulièrement aide et assistance. Car, dans une famille, si le malheur d'un membre a des causes honteuses, il fait rougir tous les autres; et s'il ne vient pas de sa faute, ce malheur est un reproche pour tous et accuse leur insensibilité. Ainsi Dieu a tout ordonné si merveilleusement, que notre bien et notre prospérité sont toujours liés à l'accomplissement de nos devoirs; et il y va de notre propre bonheur à être *bon frère* et *bon parent*.

Si je n'ai pas eu de frère ni de sœur, j'ai eu, Dieu merci, des amis; et ici je puis parler, du moins, d'après ma propre expérience.

Il faut songer à trois choses quand on veut se lier d'amitié :

La première, qu'un homme vicieux ne saurait être ami sincère; car un sentiment généreux et pur n'habite qu'en une âme honnête. Croire à l'amitié du vice, c'est se laisser prendre en un piége; car le renard ne se fait l'ami du pauvre innocent lapin, que pour découvrir son terrier. Rechercher l'amitié du vice, c'est courir la chance de la contagion; car le chien qui hante le loup finit par devenir farouche.

La seconde chose, c'est qu'entre amis on est toujours quitte, et on ne l'est jamais. Quand un homme vous a obligé, si vous lui rendez service pour service, vous pensez vous acquitter; il y aurait pourtant encore quelque chose à faire,

car c'est lui le premier qui vous a été utile, alors qu'il ne vous devait rien, et il ne serait pas mal que vous pussiez prendre, à votre tour, envers lui l'initiative. C'est ainsi du moins que je comprends le devoir de la reconnaissance entre tous les hommes; mais entre amis, c'est mieux que cela : les bons offices ne se comptent pas; les circonstances en décident : plus heureux celui qui peut le plus! Obliger sans exiger, et surtout sans le faire sentir, c'est ce dont il faut être capable, si l'on veut trouver aussi des amis dévoués.

Pour la troisième chose, mon cher lecteur, la voici : celui qui vous cache sa pensée, celui qui sait flatter, et qui ne sait pas pardonner, celui-là n'est pas votre ami; car l'amitié véritable pense tout haut, parle toujours vrai, et ne garde jamais rancune.

C'est à ces traits que vous pouvez juger de l'amitié des autres, et apprécier aussi vous-même celle que vous avez dans le cœur. Et prenez bien garde surtout de vous méprendre sur un point : voyez bien si l'intérêt ou la vanité ne sont pour rien dans l'espèce de sentiment que vous croyez éprouver; car il y a bassesse et honte à ne rechercher un ami que pour en tirer des services, et d'un autre côté, il y a chance de ruine ou d'humiliation à se lier par vanité avec gens plus huppés que soi. Le gui n'est pas l'ami du chêne, mais seulement un parasite qui s'accroche à lui

et vit de sa substance, le pauvre caniche qu'on élevait dans la loge d'un lion, et qui dînait avec lui, était si peu son ami, qu'il n'avait qu'une part bien mince du repas de son puissant seigneur, et qu'en attendant le dîner, un beau jour le lion le croqua.

Évitons donc ces écueils, et pour bien jouir des douceurs d'un si noble sentiment, choisissons nos amitiés, et montrons-nous *bons amis*.

Il y a certainement dans le monde moins d'éléphans que de fourmis, c'est-à-dire qu'en somme les petits y sont plus nombreux que les grands, ou, en d'autres termes encore, que le nombre des serviteurs surpasse de beaucoup celui des maîtres. Puisque la chose est ainsi, et qu'on n'y peut rien changer, il me semble que le mieux à faire est de prendre chacun son parti, de s'accommoder sagement à sa condition, et de vivre en bonne harmonie.

J'ai entendu maintes fois des maîtres se plaindre de leurs serviteurs, et je dois avouer que trop souvent ils avaient raison; mais j'ai vu souvent aussi qu'ils avaient leur part de torts; et, dans ce cas, je leur aurais dit : Vous voilà bien mécontens de ces gens qui vous servent; mais qu'avez-vous fait, je vous prie, pour les engager à vous mieux servir? Avez-vous été toujours bien justes envers eux? N'avez-vous rien exigé qui excédât leurs forces, ou qui pût les

humilier? Avez-vous convenablement payé leurs services? Ne les avez-vous point traités avec mépris ou dureté? Et si, dans quelque malheur, ils ont eu besoin de votre appui, leur avez-vous accordé secours et protection? N'ont-ils pu jamais s'autoriser de votre exemple pour manquer d'activité, de zèle, et même de probité? Le maître infidèle à ses devoirs court risque de ne pas trouver des serviteurs bien fidèles. Je me suis fait très-peu servir, dans le cours de ma vie; trouvant plus prompt et commode de faire toute ma besogne moi-même, je n'ai jamais eu trop affaire à valets, apprentis ou commis. Mais j'avais du moins mon cheval dont je n'aurais pas pu me passer, et je puis dire qu'après le travail il ne manquait point d'avoine, que son fardeau n'allait jamais au-delà de ce qu'il pouvait raisonnablement porter, et que, quand je l'ai vu fatigué, j'ai su lui donner du repos. Or, je n'y perdais rien vraiment, car son zèle et son ardeur me payaient amplement de tout cela; et ce qui me charmait encore plus, c'était l'attachement pour moi de ce bon animal: il répondait à ma voix, et on eût dit qu'il fût heureux d'obéir même à mon geste. Quand, pour passer un ruisseau ou quelque marais fangeux, je montais un moment sur les paniers qu'il portait, il en hennissait de plaisir, et en paraissait tout glorieux, quoique assurément cela ne diminuât pas la charge. Je doute fort que le fouet ou le bâton

l'eussent aussi bien disposé à me servir, que le faisaient mes bons traitemens. Toujours est-il que ce brave compagnon et moi, nous avons constamment vécu en parfaite intelligence.

Mais vous, qui avez pour serviteurs des créatures de votre espèce, désirez-vous être servis avec zèle et dévouement? voulez-vous vous faire aimer, obéir et respecter? tâchez de bien comprendre ce que je vais vous dire : Les mains ne font pas de bonne besogne et se reposent souvent, quand elles n'ont pour maître qu'un pauvre cerveau; celui qui travaille jour et nuit ne fait plus sa tâche qu'en dormant, et s'en acquitte tout de travers; quand la roue a fait un voyage, il importe de la graisser avant de se remettre en route; si votre monture va bien, ne lui faites pas sentir l'éperon, car au lieu d'aller plus vite elle s'arrêtera pour ruer. Tout cela signifie, en deux mots : Soyez ferme, juste et doux, c'est le moyen d'être un *bon maître*.

Je viens de parler des plaintes des maîtres; mais le bruit qu'elles font est peu de chose, auprès du concert sans fin que forment celles des serviteurs. Si vous rencontrez de ceux-ci qui se trouvent heureux et contens, vous pouvez bien noter le fait comme une rareté des plus rares. Je sais, et je conviendrai de bonne foi, que la condition de ceux qui servent n'est pas la plus douce de toutes; mais il faut convenir aussi qu'elle se-

rait souvent moins dure, si l'on se révoltait moins contre elle. Vous êtes serviteur par choix, ou bien par nécessité. Si vous pouviez faire autre chose, et avez préféré servir, votre cas est tout jugé, et vos plaintes ont mauvaise grâce; car l'oiseau qui veut manger son chenevis dans la volière renonce à la clef des champs. Si vous ne pouviez faire rien de mieux, vous avez encore, selon moi, bien plus mauvaise grâce à murmurer contre le maître qui vous donne, pour vos services, un gîte et du pain que vous ne gagneriez pas sans lui. Voyons, de quoi vous plaignez-vous? A serviteur paresseux, tout maître semble exigeant; à serviteur infidèle, ivrogne ou gourmand, l'économie et la vigilance semblent avarice et défiance; à serviteur insolent, un ordre ou bien un avis paraissent un outrage ou un reproche. Examinez donc, je vous prie, si ce n'est pas de vos propres torts que vous en voulez à votre maître. Voyez surtout si l'envie ne tourmente pas un peu votre âme, et ne vous inspire pas de la haine contre celui qui est plus haut que vous, et qui a droit de vous commander. Eh! mon pauvre ami, si vous en êtes là, peut-être enviez-vous des soucis pires que les vôtres: car, songez-y bien, une fois votre besogne faite en conscience, vous êtes bien traité, sûr du vivre et du coucher, et vous n'avez plus qu'à vous reposer tranquillement. Mais votre maître, de son côté, a d'autres affaires en tête: ne faut-il pas qu'il

songe sans cesse à tous les besoins de la maison, et qu'il pourvoie à toute chose pour la famille et pour vous? Et puis, que savez-vous encore si, tandis que vous le servez, il n'a pas lui-même un maître, un supérieur plus puissant, de qui dépend son existence, et auquel il tremble de déplaire, car il ne le remplacerait pas comme vous remplacerez le vôtre? Tandis que la main droite commande, souvent la gauche obéit. C'est là le sort du plus grand nombre; et le plus malheureux n'est pas toujours celui qui obéit des deux mains. A celui-ci je dirai ces mots qui ne lui seront pas inutiles, s'il a le bon sens de les comprendre : il n'est pas de lit si mauvais où l'on ne puisse faire un bon somme, quand on sait bien s'y arranger. Il n'est pas de besogne si longue, qu'on ne puisse abréger en la prenant par le bon bout. Il n'est pas de fardeau si lourd, qu'on ne puisse rendre plus léger en le chargeant avec adresse. Le bœuf qui laboure de bon cœur ne sent pas souvent l'aiguillon. L'oiseau qui change souvent de cage n'en est pas moins en prison, et n'est bien aimé nulle part. Fidélité et dévouement sont des signaux pour appeler confiance et largesse. Enfin, s'il faut le dire clairement, le moyen de trouver un bon maître, c'est d'être *bon serviteur*.

Il y a mieux que cela, mes amis; c'est que nous sommes tous ici-bas serviteurs les uns des

autres. L'homme, livré à ses propres ressources, est une créature si faible, qu'il ne lui convient pas de dire : Je n'aurai jamais besoin des services d'autrui. Dieu est notre père à tous, et nous devons nous entr'aider et nous aimer comme des frères. Si nous voyons notre semblable dans la peine ou dans le besoin, donnons-lui donc assistance ; ou bien nous ne mériterons pas qu'on nous assiste à notre tour, quand nous serons dans l'embarras. Lorsque le brin de paille est trop lourd pour la fourmi qui le charrie, une autre fourmi vient l'aider ; l'abeille qui en rencontre une autre revenant à la ruche trop chargée de butin, s'empresse de la soulager et prend la moitié de sa charge ; la poule enfin se prête, au besoin, à couver les œufs de la cane. C'est un grand bonheur sans doute de trouver qui nous oblige ; mais c'en est un bien plus grand de pouvoir obliger autrui : car la reconnaissance est douce pour celui qui la sent, mais mille fois plus douce encore pour celui qui en est l'objet. Quand on a connu ce bonheur, on en voudrait jouir sans cesse, tant il donne de calme à l'âme et de bien-être au cœur. Aussi peut-on dire que les bonnes actions sont fécondes, et qu'une première en produit toujours une seconde ou plusieurs autres. Ne laissons donc pas échapper les occasions de faire du bien, et surtout ne demandons pas si celui qui a besoin de notre aide, pense, agit, et croit

comme nous : l'homme qui souffre est notre frère, et n'est plus que cela à nos yeux. Faisons pour lui ce que nous pouvons, et ne nous en excusons point sur notre propre pauvreté ; car ce n'est pas avec de l'or qu'on fait toujours le plus de bien. Dieu n'aurait pas commandé la charité à tous les hommes, s'il n'avait pris soin de la mettre à la portée de tous. Celui qui procure du travail donne souvent mieux que de l'argent ; et souvent un bon conseil profite bien plus qu'un écu. Ce qui peut profiter encore mieux qu'un bon conseil, c'est un bon exemple ; et, après l'honneur de le donner, je ne sais rien de plus honorable que le courage de le suivre. La pitié, la compassion, les consolations, les soins, peuvent aussi, faute de mieux, être les bienfaits du pauvre, et ces bienfaits portent fruit ; car une parole d'intérêt ranime quelquefois autant que ferait une potion cordiale.

Rappelons-nous bien toutes ces choses ; et comme, d'un moment à l'autre, nous pouvons avoir besoin de l'assistance de nos semblables, n'oublions pas qu'il n'est rien de pénible et d'embarrassant comme de demander un service à l'homme qu'on a pu offenser. Ainsi donc efforçons-nous de mesurer discours et actions, afin de ne blesser personne ; si nous avons eu ce malheur, ne craignons pas de nous abaisser en avouant franchement un tort ; et si l'on nous a offensés, songeons que l'oubli des injures est

un devoir de la charité. Enfin, ami, croyez-moi, quand vous aurez lieu de penser que quelqu'un vous en veut ou se croit coupable envers vous, allez vous-même au-devant de lui pour vous réconcilier dès le soir, afin de passer une bonne nuit; car le ressentiment agite et fait faire de mauvais rêves.

Parmi les causes si nombreuses qui peuvent amener des brouilleries, il en est une que peut-être vous ne soupçonnez pas : c'est la grossièreté dans les manières et dans les discours. On ne se frotte pas volontiers contre une lime ou contre une râpe, et quand elle vous a écorché, vous la jetez avec humeur; personne n'a la fantaisie de caresser un hérisson, mais on flatte volontiers de la main le dos lisse et uni d'un petit écureuil. De même, la rudesse dans les hommes a quelque chose qui blesse et repousse, tandis qu'ils n'ont qu'à gagner à se montrer doux et polis. Soyez certains que les gros mots n'en disent pas plus que les petits, et qu'un geste rude et brutal ne donne pas grand poids aux paroles.

Tâchez donc, mes chers lecteurs, de vous régler sur ces principes; et surtout, pour votre honneur, respectez dans vos discours et dans vos actions ce qui est placé sous la sauvegarde de l'humanité, la faiblesse du sexe et de l'âge. L'homme, dans toutes les circonstances, doit protection à la femme, et il est

un lâche s'il l'opprime. Que votre langue soit discrète devant l'innocente enfance, car c'est une fleur délicate qu'un souffle impur peut flétrir. Honorez tous les cheveux blancs, car celui dont le front a blanchi arrive au terme de sa course; ses forces sont épuisées, et il a besoin qu'un bras le soutienne; il faut embellir pour lui la fin du voyage, et semer de quelques fleurs la route qui lui reste à parcourir. Malheur au jeune étourdi qui ne respecte pas la vieillesse! il s'apprête honte et regrets, pour le temps où les années pèseront sur sa tête. Heureux celui qui, parvenu à cet âge où toute la vie est dans le passé, n'a que d'honorables souvenirs, et peut se dire avec sécurité : Je n'ai fait de mal à aucun de mes semblables; je leur ai fait le plus de bien que j'ai pu; j'ai été bon fils, bon père, bon époux, bon frère, bon ami, bon maître, bon serviteur et *bon humain;* j'abandonne mon âme à Dieu.

Voilà ce que c'est, mes chers amis, voilà ce que je souhaiterais pour moi, et pour vous aussi, de bon cœur. Je crains seulement de m'y être pris un peu trop tard, et de n'en avoir pas assez tôt bien connu les moyens. Profitez donc de ceux que j'indique, et vous arriverez à ce but beaucoup plus facilement que moi.

SIMON DE NANTUA.

LA RELIGION

DE SIMON DE NANTUA.

J'ai conté, dans un autre écrit, comment un jour je me mis en tête d'acquérir quelques vertus, et de combattre en moi les dispositions fâcheuses que j'avais apportées au monde, dans mon pauvre bagage humain. Je crois bien avoir dit aussi que cette entreprise, qui d'abord m'avait paru simple et facile, ne tarda pas à me présenter une foule de difficultés auxquelles je ne m'étais pas attendu. Il faut que j'explique aujourd'hui comment j'ai pu parvenir, sinon à la mener à son terme, du moins à y persévérer, et à ne me point décourager.

Vous saurez d'abord que mon père m'avait élevé en bon chrétien, et même que, par suite du dessein qu'il avait eu de faire de moi un ecclésiastique, il ne s'était pas borné aux simples instructions religieuses que reçoivent communément les enfans. Avec l'aide de notre digne curé de Nantua, il m'avait fait instruire un peu plus à fond des doctrines de la foi; et j'aurais même été en état, au besoin, de raisonner sur plusieurs points de théologie.

Cependant, accoutumé dès ma plus tendre

enfance aux pratiques de la religion, et ayant commencé à en étudier les préceptes dans un âge où l'on ne réfléchit guère, et où la mémoire fait plus de besogne que la raison, j'avais appris mon catéchisme et les livres saints, comme j'eusse appris toute autre leçon; j'avais rempli les fonctions d'enfant de chœur, comme j'eusse fait toute autre tâche; j'allais à l'église régulièrement, j'accomplissais avec exactitude tous mes devoirs de chrétien; mais je dois avouer que ma piété était réellement une habitude, beaucoup plus qu'un sentiment profond.

Cette instruction et cette habitude pourtant ne furent pas choses vaines et inutiles, comme vous allez le voir.

Ayant pris la résolution d'améliorer ma personne, et trouvant, d'une part, que certaines vertus transplantées nouvellement dans mon cœur avaient peine à y prendre racine; d'autre part, que certains défauts et certaines petites passions étaient rebelles à mes efforts, et rentraient toujours chez moi par quelque porte quand je les chassais par une autre; reconnaissant enfin que c'était peu de mes propres forces pour rester vainqueur dans une pareille lutte, je m'avisai de me demander où je pourrais trouver une assistance plus puissante.

Ce fut dans un moment où j'étais presque découragé, que je m'adressai cette question; et mon regard fit la réponse en s'élevant vers le

ciel. Il me sembla qu'un rayon d'en haut descendît alors sur mon âme, et l'éclairât soudainement : « Oui, m'écriai-je, c'est là-haut qu'est la véritable force ; c'est Dieu seul qui la dispense ; c'est dans la religion seulement qu'un chrétien peut la puiser ; c'est avec cette force seule qu'on parvient à vaincre ses ennemis et à triompher de soi-même. »

Alors tout le passé se représenta subitement à mon esprit, et je le vis éclairé d'une nouvelle lumière. En me rappelant ce que j'avais appris, je m'étonnai de ne l'avoir pas encore mieux senti, de n'y avoir pas vu tout ce que j'y découvrais soudain, d'avoir apporté tant de froideur et de nonchalance à ces actes religieux qui alimentent la vie de l'âme. A mesure que je réfléchissais rapidement à toutes ces choses, mon esprit s'illuminait de plus en plus, et mon cœur se remplissait d'une émotion que je puis vraiment appeler sainte. Il me semblait que je venais seulement d'apprendre à connaître Dieu. Pénétré, touché, frappé tout à la fois, mes pas se tournèrent involontairement vers l'église ; j'y entrai, je me prosternai, et mon âme, pour la première fois, fit monter vers le Seigneur des actions de grâces et une prière véritablement sentie.

A dater de ce jour, mes amis, ma piété ne fut plus seulement une vaine et froide habitude. L'admiration, la reconnaissance et l'amour étaient entrés dans mon cœur. J'avais enfin com-

pris cette religion sublime, source éternelle de la force la plus vraie, des espérances les plus précieuses et des plus douces consolations. J'apportai alors de nouvelles dispositions à l'accomplissement de mes devoirs pieux : ce n'était plus mon corps seul que je conduisais machinalement à l'église, ce n'était plus ma bouche seule qui chantait les louanges de Dieu, ou murmurait avec distraction des prières ; ce n'était plus à mes oreilles seules que s'adressait la parole divine : mon âme était là, elle écoutait, elle priait, elle glorifiait.

De ce moment aussi, la force ne me manqua plus pour lutter contre mes passions, et pour m'avancer dans la route du bien. Si Dieu n'a pas permis que j'y sois allé aussi loin que je l'aurais souhaité, je ne lui dois pas moins des grâces pour m'avoir soutenu toutes les fois que j'ai imploré son appui ; pour m'avoir aidé à devenir un peu moins indigne de ses bontés.

Ce bienfait est grand, mes amis ; mais il n'est pas le seul que j'aie trouvé dans le sein de ma religion. Ainsi, pénétré de la grandeur de Dieu, j'en reconnus à chaque pas les traces et les témoins. Toute la nature s'embellit à mes yeux par cette sublime contemplation : depuis le chêne jusqu'au brin d'herbe ; depuis le bœuf vigoureux qui laboure nos champs, jusqu'au chétif insecte qui se cache sous la mousse ; depuis l'aiglé qui plane dans les cieux, jusqu'à la

petite abeille qui se roule sur le thym; depuis le fracas des vagues de l'Océan, jusqu'au murmure du plus humble ruisseau; depuis les astres qui brillent au firmament, jusqu'au ver qui jette dans l'ombre une faible clarté, je voyais tout concourir à glorifier le Seigneur, à attester sa puissance et sa sagesse, et mon cœur s'unit avec délices à cet hymne d'amour, à cet éternel concert de louanges que forme incessamment la création tout entière.

Mais au milieu de cette extase et de ce bonheur, Dieu voulut sans doute m'éprouver, et il exigea de moi le tribut d'affliction que tout homme doit payer. Mon père me fut enlevé. Sa longue et douloureuse maladie, durant laquelle il ne lui échappa pas une plainte, pas un murmure, me fit voir comment la confiance en Dieu inspire au juste patience pour souffrir, espérance et résignation pour mourir. Sa mort, qui fut pour moi le premier malheur, me donna encore une autre leçon : elle m'apprit qu'il est des douleurs de l'âme que la religion seule peut adoucir. Eh! comment supporterait-on la perte de ce qu'on a de plus cher, si l'on ne pouvait pas se dire : Nous nous retrouverons dans un monde meilleur? Espoir consolant! Le dernier adieu n'est donc pas éternel, et les liens que Dieu a sanctifiés ici-bas ne sont pas rompus pour toujours.

A cette époque, il était encore resté dans

mon esprit quelques traces des récits absurdes dont mon enfance avait été bercée par des bouches indiscrètes et ignorantes. Sans croire précisément aux apparitions et aux revenans, je n'étais pas exempt d'une certaine disposition superstitieuse, et elle fut réveillée un moment en moi par l'ébranlement que ma sensibilité venait d'éprouver. Toutefois, loin de m'inspirer aucune crainte, cette impression m'était douce, et j'aurais désiré que le fantôme de mon père reparût à mes yeux; car je n'avais rien à craindre de sa présence, je ne pouvais attendre que sa bénédiction; et, s'il fût venu pour me chercher et m'emmener avec lui, j'en eusse été plus joyeux qu'effrayé. M'étant endormi un soir avec l'imagination toute remplie de ces idées, je fus réveillé en sursaut dans le milieu de la nuit, et, en ouvrant les yeux, je crus voir, à la clarté de la lune, la figure de mon père revêtue d'un linceul blanc, et se tenant debout à trois pas de mon lit. Je m'élançai en poussant un cri de joie; mais à peine fus-je debout moi-même, que je n'aperçus plus rien. Allons, me dis-je, ce n'était qu'une illusion de mes sens, qu'une erreur de mon imagination frappée. Alors, honteux et repentant d'une faiblesse qui me parut coupable, je me jetai à genoux devant mon lit : « O mon Dieu, m'écriai-je, pardonnez un vœu et un espoir impies. Non, l'âme qui est rentrée dans votre sein ne s'en éloigne plus pour revenir sur

cette terre de misères. C'est à nous d'achever notre exil, afin d'aller aussi nous réunir à vous et à ceux qui nous ont quittés. Je le reconnais, ô mon Dieu ! il n'est donné à aucun mortel de pénétrer par la voie des sens dans les secrets d'une autre vie ; il n'en est aucun qui ait le pouvoir de lire dans l'avenir, ni de conjurer les esprits ou les élémens : car vous seul embrassez le temps et l'espace, vous seul commandez à tout, à vous seul appartient la puissance surnaturelle. Votre bonté nous a enseigné ce qu'il faut croire ; et il n'y a de vérité que dans votre parole divine. »

La circonstance que je viens de rapporter acheva d'éclairer et de fortifier ma raison contre l'empire des revenans, des sorciers et des songes. Ce fut ainsi que la religion effaça dans mon esprit jusqu'à la moindre trace de superstition : car la superstition, qui ne vit que de terreurs et d'erreurs, ne peut marcher avec la religion, qui est toute espérance et vérité. Il n'y a que l'impie et le méchant qui tremblent sans cesse, qui voient partout des prodiges menaçans ; ou qui cherchent une ressource dans des croyances insensées. L'homme pieux et juste ne met qu'en Dieu sa foi, et ne place qu'en lui son refuge.

Eh ! qui n'en a éprouvé le besoin de cette foi et de ce refuge ? Quelle créature humaine, à moins que son âme ne fût desséchée et pervertie, ne s'est jamais sentie pressée de se prosterner

devant l'Auteur de toutes choses? Quel est, depuis l'enfant qui prend possession de la vie, jusqu'au vieillard dont la carrière s'achève, quel est celui qui n'a point de grâces à rendre pour les biens qui lui sont promis, ou pour ceux dont il a épuisé la jouissance? Et depuis l'humble et pauvre artisan, jusqu'au monarque environné d'une pompe éphémère et d'une majesté d'un jour, quel est le mortel qui n'a rien à demander à ce Dieu, dont la puissance peut soutenir toutes les infirmités et briser toutes les puissances? Oh! que je plains celui qui ne sait pas adorer et prier! S'il est heureux, il est donc un ingrat! s'il souffre, si la douleur ou la misère pèsent sur lui, il n'a donc ni consolations ni espérance! s'il est coupable, si le remords déchire son cœur, il n'entrevoit donc pas le pardon à la suite du repentir! Sainte prière! que de bien tu m'as fait! Car je suis homme et j'ai payé comme un autre ma dette de faiblesses et de tribulations à l'humanité. Mais, quand j'ai prié le matin, j'ai été meilleur et plus fort pendant le jour; quand j'ai prié le soir, j'ai reposé plus paisiblement durant la nuit; quand le bonheur m'a souri, j'en ai mieux joui après avoir prié; quand l'affliction m'a visité, c'est la prière qui m'a donné le pouvoir de souffrir avec fermeté, et m'a fait espérer avec confiance. O mes amis, croyez-moi, quelle que soit votre condition, priez. Car la prière est un bouclier

contre les tentations, un baume qui cicatrise les plaies, une main invisible qui soutient celui qui chancelle, un bras secourable étendu vers celui qui est tombé. Il y a en elle quelque chose de touchant et d'imposant tout à la fois. Je défie l'esprit le plus léger et le plus frivole de ne pas éprouver de l'attendrissement et de la vénération à la vue de l'innocence ou du repentir en prière. Je défie l'esprit-fort le plus robuste de ne pas se sentir ébranlé à l'aspect de la foule prosternée devant Dieu dans une église. Je défie l'impie le plus audacieux de ne pas respecter le prêtre étendant la main pour bénir tout un peuple à genoux.

La prière, mes amis, fortifie la *foi*, ranime l'*espérance* et entretient la *charité*, ces trois premières vertus du chrétien... Mais, doucement, je sens qu'il convient de m'arrêter ici. Malgré mes études en théologie, je ne me crois pas assez fort et assez habile pour entreprendre de vous enseigner les préceptes et les vérités de notre religion. Il ne faut pas qu'une brebis s'avise de vouloir guider le troupeau, car elle pourrait l'égarer et le livrer au loup; c'est au berger à le conduire. Mais une brebis peut donner le conseil et l'exemple d'écouter le berger, et c'est là seulement ce que j'ai voulu faire.

Voilà donc ce que c'est, mes chers lecteurs; et si, par le récit de mes propres impressions, j'ai su vous persuader que la religion est la source

de toutes les vertus, qu'elle seule peut vous donner la force de les acquérir, qu'elle seule peut vous rendre heureux dans cette vie et dans l'autre, j'aurai atteint mon but. Le reste ne me regarde plus. C'est à vous, brebis comme moi, à vous éclairer auprès de vos pasteurs, à être dociles à leur voix, et à respecter le caractère dont le Seigneur les a revêtus. Allez donc prêter l'oreille à la parole de Dieu, qu'ils sont chargés de faire entendre, et que votre oreille la conduise jusqu'à votre cœur, car cette parole donne la vie.

SIMON DE NANTUA.

PARABOLE

DE SIMON DE NANTUA.

UN jour, un homme était monté sur la terrasse de sa maison qui était fort élevée, et de là il regardait en bas.

Et il vit un autre homme qui était debout sur le sol, arrêté auprès du puits d'une carrière.

Et tandis qu'il regardait, le vent soufflait autour de lui, et le bruit que faisait le vent à ses oreilles l'étourdissait et l'enivrait.

Et il se dit : Moi qui suis ici, je suis plus

grand que cette créature que je vois là-bas, et qui me semble si petite.

Et il disait cela parce qu'il faisait comme font presque tous les hommes qui, en mesurant leur hauteur, oublient toujours de déduire celle du piédestal sur lequel ils sont placés.

Or, tandis qu'il avait l'œil abaissé avec dédain sur l'homme du sol, voilà qu'il sentit quelque chose tomber sur sa tête; et, ayant levé les yeux, il vit à côté de sa maison une tour beaucoup plus haute; et il y avait un autre homme sur cette tour.

Et cet homme, voyant celui de la terrasse au-dessous de lui, avait cru pouvoir le mépriser, et avait craché dédaigneusement sur sa tête.

Mais l'homme de la terrasse fut indigné, et il dit : Pourquoi ne puis-je pas atteindre là-haut? et il menaça celui de la tour. Cependant ses menaces étaient impuissantes, et l'homme de la tour en riait et se moquait.

Or, tandis qu'il riait, voilà qu'il sentit lui-même tomber quelque chose sur sa tête; et, ayant levé les yeux, il vit dans l'air un ballon qui se balançait majestueusement; et il y avait un homme dans la nacelle de ce ballon.

Et cet homme, ayant vu celui qui était sur la tour au-dessous de lui, avait cru pouvoir le traiter avec dédain, et il se jouait en vidant sur sa tête des sacs de sable et de gravier.

Mais l'homme de la tour fut aussi indigné, et il dit : Pourquoi ne puis-je monter dans cette nacelle ? et il menaça avec fureur l'homme du ballon; et ses menaces étaient également impuissantes.

Pendant ce temps, l'homme du sol ayant aussi regardé en haut, aperçut celui de la terrasse, celui de la tour et celui de la nacelle.

Et il dit : Que c'est beau d'être si haut ! Comme on doit voir au loin, et respirer librement ! Si j'étais au moins sur la terrasse, j'aurais de l'air, et la chaleur ne m'étoufferait pas, comme ici en bas.

Or, tandis qu'il disait cela, il entendit une voix qui sortait du puits de la carrière, et cette voix était celle d'un carrier qui disait :

Quel triste sort de passer sa vie sous la terre, d'y répandre ses sueurs au milieu d'un air infect et humide, à la triste lueur d'une mauvaise lampe, tandis que les autres sont là-haut, marchant sur l'herbe et respirant au soleil !

Et ces paroles firent compassion à l'homme du sol, qui pensa : En voilà un qui est plus bas et plus à plaindre que moi.

Or, pendant que ces choses se passaient, des nuages s'étaient amoncelés dans le ciel, et un violent orage éclata. Le tonnerre roulait avec un bruit menaçant, et les éclairs sillonnaient la nue.

Et le ballon était violemment agité dans l'air,

et l'homme de la nacelle ne jetait plus de sable, ne se jouait plus de personne, car il aurait alors voulu n'être pas si haut, et il aurait volontiers changé sa position contre une plus humble.

Mais tandis qu'il poussait des gémissemens inutiles et de vains cris d'effroi, la foudre frappa le ballon, y mit le feu, et l'homme de la nacelle fut précipité, et tout son corps brisé.

Et bientôt après, le tonnerre tomba aussi sur la tour, et l'homme qui y était fut foudroyé.

Et la foudre, ayant détaché des pierres de la tour, en lança une sur la terrasse; et l'homme qui y était reçut cette pierre qui lui cassa un bras.

Et l'homme qui était sur le sol en fut quitte pour être mouillé par les torrens de pluie que le nuage répandait.

Et l'homme qui était dans la carrière ne s'était pas même aperçu qu'un orage éclatait en haut; et le moment de son repos étant arrivé, il ne se plaignait plus, mais il chantait.

Alors l'homme du sol l'ayant entendu, se pencha sur l'ouverture du puits, et parla au carrier, en lui racontant ce qui venait d'arriver.

Et ayant raconté ces choses, il ajouta : Ne te plains plus d'être placé si bas; car celui qui était le plus haut était le plus voisin de l'orage; il a été frappé le premier et le plus fortement. Le coup a été mortel aussi sur la tour; il a été encore assez dur sur la terrasse. Moi-

même, pour m'être trouvé un peu plus élevé que toi, j'en ai eu ma petite part. Tu te plaignais tandis que les autres se glorifiaient; tu as raison de chanter maintenant, puisque l'orage qui les a abattus n'a interrompu ni ton travail ni ton repos. Je vais chanter aussi et je ne me plaindrai plus, moi qui n'ai reçu que la pluie, et qui peux me sécher au soleil.

Ces paroles firent réfléchir l'homme de la carrière, et il se dit : Consolons-nous d'être petit, car la grandeur dans ce monde s'achète à tant la toise, et les soucis, les périls et les revers sont la monnaie dont on la paie. Encore, à ce prix, ne saurait-on parvenir assez haut pour ne pas rencontrer plus grand que soi; car il n'y a que Dieu qui jouisse paisiblement de sa grandeur, qui ne voie personne au-dessus de sa tête, et qui ne puisse jamais tomber.

SIMON DE NANTUA.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

SIMON DE NANTUA.

Pages.

CHAPITRE Ier. Ce que c'est que Simon de Nantua. . . 7

CHAP. II. Simon de Nantua va à la foire de Saint-Claude, où il rencontre des marchands, des charlatans, des joueurs, et des diseurs de bonne aventure. 10

CHAP. III. Simon de Nantua va au bal, parle sur l'intempérance, et raconte une histoire à ce sujet. . . . 16

Histoire de Philippe. 17

CHAP. IV. Simon de Nantua est indigné contre ceux qui maltraitent les animaux. 20

CHAP. V. Simon de Nantua fait sentir les avantages des écoles où les enfans s'instruisent entre eux par l'enseignement mutuel. 24

CHAP. VI. Simon de Nantua conduit à l'école des enfans qui perdaient leur temps. 27

CHAP. VII. Simon de Nantua met d'accord deux plaideurs. 29

CHAP. VIII. Conversation de Simon de Nantua avec un mendiant, et bonne leçon pour les orgueilleux et les fainéans. 34

CHAP. IX. Simon de Nantua inspire de la résignation et fait concevoir des espérances à un vigneron découragé. 38

CHAP. X. Sensibilité de Simon de Nantua, et bons conseils qu'il donne à l'occasion d'un décès et d'un inventaire. 40

CHAP. XI. Grande satisfaction qu'éprouve Simon de Nantua, en trouvant que ses bons avis ont fructifié. 43

CHAP. XII. Simon de Nantua raconte l'histoire d'une fille laborieuse et d'une fille dissipée. 47

Histoire de Catherine Gervais. 48

Histoire de Colette Michaud. 50

Pages.

CHAP. XIII. Simon de Nantua fait une proclamation sur les avantages et l'histoire de la vaccine. 55

CHAP. XIV. Simon de Nantua contemple avec émotion le tableau que lui offre un ménage heureux et vertueux. 61

CHAP. XV. Diverses rencontres que fait Simon de Nantua sur la grande route, et bons conseils qu'il donne sur différens sujets. 66

CHAP. XVI. Simon de Nantua arrive dans un château, et s'indigne de l'ingratitude des valets envers leurs maîtres. 73

CHAP. XVII. Simon de Nantua passe la nuit dans un corps-de-garde, où il trouve l'occasion de dire de bonnes choses au sujet de la garde nationale. 78

CHAP. XVIII. Discours de Simon de Nantua à des curieux qui couroient en foule voir une exécution. . . . 85

CHAP. XIX. Simon de Nantua démontre que la propreté ne coûte rien. 90

CHAP. XX. Simon de Nantua explique à un nouveau juré la nature et l'importance de ses fonctions 94

CHAP. XXI. Bonne leçon donnée par Simon de Nantua à ceux qui croient aux révenans. 99

CHAP. XXII. Simon de Nantua encourage au travail des bergers indolens et paresseux. 104

CHAP. XXIII. Sages conseils que donne Simon de Nantua à des électeurs qui se rendent au collége électoral. 108

CHAP. XXIV. Réflexions du compagnon de Simon de Nantua sur le respect dû aux monumens publics. . . 112

CHAP. XXV. Simon de Nantua ferme la bouche à des gens qui s'occupaient à médire, et leur raconte une histoire. 115

Histoire du père Paradis. . . . . *Ib.*

CHAP. XXVI. Simon de Nantua harangue le peuple sur la nécessité de payer exactement les impôts. 118

CHAP. XXVII. Simon de Nantua s'élève contre le manque de respect pour les morts. 123

CHAP. XXVIII. Simon de Nantua fait une rencontre qui prouve que les gourmands sont punis par la gourmandise même. 126

Pages.

Chap. XXIX. Simon de Nantua rencontre un apprenti de sa connaissance achevant son tour de France. . . 132

Chap. XXX. Simon de Nantua parle de l'envie, et soutient que les envieux n'engraissent ni ne s'enrichissent. 136

Chap. XXXI. Simon de Nantua fait sentir les avantages du nouveau système des poids et mesures. 140

Chap. XXXII. Simon de Nantua est témoin d'une aventure nocturne dans laquelle on voit les funestes effets de la colère. 144

Chap. XXXIII. Simon de Nantua va à l'église, chante au lutrin, et écoute le sermon d'un curé, en qui il retrouve une ancienne connaissance. 148

Chap. XXXIV. Simon de Nantua dîne en compagnie chez le curé : il veut prouver par des faits la vérité de ce que le curé a dit, et raconte une histoire. . . 153

Histoire des deux frères Marcel : naissance et éducation de Jérôme et de Louis. 155

Chap. XXXV. Continuation de l'histoire des deux frères Marcel, racontée par Simon de Nantua : mauvaise conduite et fin tragique de Jérôme. 163

Chap. XXXVI. Fin de l'histoire des deux frères Marcel racontée par Simon de Nantua : bonne conduite et prospérité de Louis. 175

Chap. XXXVII. Conclusion. 187

OEUVRES POSTHUMES DE SIMON DE NANTUA.

Avertissement du compagnon de voyage de Simon de Nantua, où l'on apprend comment a fini ce personnage. 193

La Sagesse de Simon de Nantua. 198

La Jurisprudence de Simon de Nantua. 217

La Médecine de Simon de Nantua. 239

Aphorismes de Simon de Nantua. 242

La Bonté de Simon de Nantua. 249

La Religion de Simon de Nantua. 272

Parabole de Simon de Nantua. 281

FIN DE LA TABLE.

APR 30 1943